

8^{ème} édition
CONCOURS
de NOUVELLES
SUR LE THÈME DE LA SOLIDARITÉ

le
RECUEIL

Sommaire

1 - Rêve, errance.....	3
2 - Ensemble, toujours.....	7
3 - Le moteur à explosion.....	13
4 - Les rebelles de l’Inframonde (<i>3^{ème} prix adultes nocéens</i>)	19
5 - Proie aux doutes	24
6 - L’aveu	26
7 – Alexandrins	30
8 - La plume d’or (<i>2^{ème} prix adultes</i>)	36
9 - La Plancha Faim.....	40
10 - Les taches rouges	43
11 – La solidarité.....	48
12 – Séparation.....	51
13 - La lettre à Don Quichotte (<i>1^{er} Prix adultes</i>).....	54
14 – Nous	59
15 – Migrance.....	63
16 - Voie d’eau.....	66
17 – Apparences (<i>2^{ème} prix adultes nocéens</i>).....	69
18 - Au bout de l’impasse.....	73
19 - Le cœur sur la main.....	77
20 - Le bon cœur	81
21 - Ô cœur ! Ou ce qui y ressemble.	84
22 - Souvenirs d’enfance (<i>1^{er} prix adultes nocéens</i>)	89
23 - L’homme au chapeau noir (<i>3^{ème} prix adultes</i>).....	93
24 - Le petit garçon et le grand fusil.....	97
25 - Lucky.	102
26 - Pêché de gourmandise.....	105
27 – Kamélia	108
28 - Pour le bien de la famille	112
29 - Merci Neuilly-Plaisance.....	116
30 – La séparation	119
31 – Désolidarisé.....	123

Nouvelles Ados	126
1 - Ma petite histoire (<i>1^{er} prix ados</i>).....	127
2 – Fakava	131
3 - On ne peut empêcher une étoile de briller. (<i>3^{ème} prix ados</i>).....	133
4 - Au secours (<i>2^{ème} prix ados</i>)	138

1 - Rêve, errance

Pierre MALAVAL

Encore une heure passée pour rien, à attendre. Assis là sur un banc, face à la mer. Attendre quoi ? Il ne le savait même plus. Ce chaud soleil de fin avril lui rappelait un peu son pays, c'est tout ce qu'il était capable de ressentir. S'il s'était rendu jusqu'ici en surmontant des conditions presque inhumaines, c'était parce qu'il y espérait une vie meilleure pour lui et sa famille, restée là-bas malgré les massacres ethniques. A présent lui revenaient par bribes les mises en garde des gens de son village. Rien à faire : leurs avertissements n'étaient pas venus à bout de ses rêves, et il était parti tout de même. Il avait connu l'horizon toujours plus loin sur le bateau qui avait traversé la mer pour le conduire ici, lui et ses frères de couleur, avec dans le cœur l'audace de vouloir inverser son destin.

Mais là il commençait à ressentir un poids fait de désenchantement et d'appréhension : à peine débarqué, il avait appris que le camp où il avait prévu de se rendre venait d'être évacué par les autorités suite à une décision du Tribunal Administratif de la ville. Ce qu'il attendait de cette France qu'il avait choisie comme sa patrie d'accueil, c'était avant tout un minimum de dignité. Or depuis qu'il avait posé le pied sur ce sol nouveau, il avait croisé dans le regard des gens de l'indifférence, du rejet, du mépris, voire de la menace. Pourtant, qui doit avoir peur ? Lui, qui vient d'arriver, qui ne sait pas de quoi demain sera fait et qui ne possède rien, ou bien eux, trop préoccupés à protéger ce qu'ils considèrent comme leurs trésors ? Il venait du Mali et avait tout juste vingt ans.

Encore une heure passée assise à son bureau, à attendre la fin de sa journée de travail. Elle devrait finir le rapport du contrôle qu'elle venait d'effectuer dans cette gargote du bord de mer où décidément bien des choses clochaient, notamment la rupture dans la chaîne du froid. Bref, le patron allait se prendre une amende sévère. Mais tout ça, elle le reverrait tranquillement demain matin. Rien ne pressait.

Pour l'heure, elle se dit qu'un petit détour par son club de fitness ne pourrait que lui être profitable. Non pas qu'elle ait vraiment le goût de l'effort, mais elle avait payé cet abonnement et il fallait qu'elle le rentabilise au maximum. Au passage, elle s'arrêterait au magasin de bricolage pour acheter les ampoules électriques que Madame G, sa voisine de

palier de bientôt soixante-quinze printemps, lui avait demandé de se procurer pour elle qui ne sortait plus guère.

Encore une heure passée à voir le soleil lentement décliner et à se demander ce qu'il fallait faire. Aurait-il dû partir, avait-il eu raison de refuser la pauvreté et l'absence d'avenir dans son pays qu'il venait de quitter comme on se sépare d'un vêtement trop usé mais dans lequel on était à l'aise ? Une certaine culpabilité commençait à poindre en lui et il se dit que le bord de mer où il avait passé ces deux dernières heures n'était pas pour lui. Il se leva de son banc et erra de rue en rue jusqu'à tomber sur un immeuble loin de la mer, qui lui parut suffisamment modeste pour qu'il puisse s'asseoir par terre, le dos contre le mur, dans un renfoncement où il passerait inaperçu.

A présent, il appréhendait l'inconnu. De la disparition de son passé, il pensait pouvoir s'affranchir facilement ; mais c'était de la disparition de son avenir qu'il souffrait maintenant, dans ce pays dont il avait tant rêvé mais qui le fuyait au lieu de l'accueillir. La preuve, on parquait les migrants dès leur entrée sur le territoire. Mais n'était-ce pas bâtir un « village d'irréductibles » à combattre plutôt qu'à intégrer ? Il se remémora un proverbe de chez lui - « Je suis parce que nous sommes » - et, constatant que la vérité d'Afrique n'était pas la même que la vérité de l'Occident, il se mit à pleurer.

Encore une heure passée dans les transports en commun pour aller acheter les ampoules de Madame G et rentrer chez elle. Elle avait le sentiment de faire une bonne action en s'occupant de cette mémé, même si c'était chacune chez soi une fois le service rendu. Elle allait retrouver son petit intérieur étrié comme sa vie, seule dans l'un comme dans l'autre. Bref, une indifférente dans un monde d'indifférents, sa bonne conscience se contentant de l'aide apportée à cette Madame G et d'un don annuel au téléthon, déductible de son impôt sur le revenu.

Encore quelques minutes avant que sa vie prenne enfin une autre tournure. Rompue pourtant par son métier à toute absence d'émotion face à une personne en situation pas toujours régulière, elle n'était pas préparée à ce qui allait advenir.

Tournant au coin de sa rue, elle allait atteindre les escaliers de son immeuble lorsqu'elle le vit assis par terre. Rien qu'un migrant de plus, se dit-elle, mais elle croisa son regard presque'enfantin et à travers ses larmes put y lire une détresse immense. Tout alla alors très vite et, la fraîcheur de l'air annonçant le soir descendant, elle se préoccupa de ce qu'il allait devenir cette nuit sans davantage réfléchir : rien à manger et nulle part où dormir. A peine cinq minutes plus tard, ils se trouvaient dans sa cuisine, lui à engloutir ce qu'elle avait pu sortir en hâte du frigo, elle à l'observer, incapable d'esquisser la moindre pensée. Puis elle lui proposa de prendre une douche et elle en profita pour traverser le palier, déposer ses emplettes à Madame G. Un quart d'heure plus tard, ils étaient assis face à face dans le salon et il se mit à parler.

Il s'appelait Moussa et avait payé très cher le voyage depuis le Mali jusqu'ici. Son départ avait été accepté par le chef de son village compte tenu de ses qualités intellectuelles qui n'auraient pas trouvé à s'épanouir dans son pays. Il avait donc fait le rêve de participer à l'écriture du grand livre de la France. Il parla de son pays et de l'hospitalité qui y occupait une grande place : l'inconnu est roi et doit être traité mieux qu'un membre de la famille. « Un étranger, c'est un ami qu'on n'a pas encore rencontré », dit un autre proverbe. Si c'était vrai au Mali l'était-ce aussi en France ? Il n'en était pas aussi sûr.

Il la considéra par sa lucidité lorsqu'il lui confia :

- Vous prenez les migrants pour des marginaux, mais c'est vous les marginaux ! Nous sommes tous devenus des migrants dans ce monde de brassage où plus rien, nulle part, ne ressemble à notre terroir d'origine. Et que vous le vouliez ou non, nous avons tous quelque chose en commun, c'est que nous sommes différents ! Et la différence est une oasis, pas un désert.

Elle en apprit plus sur l'Afrique en une heure de temps que tout ce qu'elle avait acquis jusque-là. Et aussi sur les drames qui se nouaient régulièrement sur les régions côtières du monde occidental.

- Je ne veux plus errer dans ma vie, mais vivre mon rêve, conclut-il.

Il passa la nuit sur le canapé du salon. Le lendemain matin, elle lui expliqua qu'elle devait aller travailler mais, utilisant exceptionnellement sa voiture, qu'elle passerait en coup de vent entre midi et quatorze heures. Il pouvait rester là sans se montrer.

En ouvrant sa porte à treize heures, elle ne le trouva pas mais découvrit un mot rapidement écrit et déposé sur la table de cuisine.

« La police est venue ce matin mais je n'ai pas ouvert quand ils ont sonné. Je préfère m'en aller pour ne pas vous créer de tracas. Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi : ces quelques heures de réconfort m'ont fait du bien. Portez-vous le mieux possible. Moussa ».

Contrariée par ce départ inopiné, elle descendit relever sa boîte aux lettres qu'elle n'avait pas ouverte dans sa hâte de le retrouver, et y découvrit une convocation émanant du commissariat de son quartier. Elle s'y rendit aussitôt et, après qu'on lui eut révélé que l'objet en était le migrant qu'elle avait recueilli, on la rassura : venir en aide à un sans-papiers n'était pas un délit quand l'action restait humanitaire. Toutefois, avant de ressortir du commissariat, elle demanda :

- Mais comment avez-vous su que j'avais hébergé ce malien ?

- C'est Madame G, votre voisine de palier, qui nous a prévenus ce matin par téléphone. Elle vous a vue rentrer chez vous hier soir avec lui.

Madame G qui venait prendre tous les dimanches à la messe des leçons de fraternité. Elle prit congé le cœur chargé d'amertume, se remémorant les paroles de Moussa la veille au soir, malheureusement pleines de justesse. Cette rencontre avait changé, sinon sa vie, du moins sa vision des choses. Elle n'eut plus de nouvelles de lui. Encore une vie d'errance, se dit-elle.

Cinq ans ont passé. Elle regarde à la télévision ce soir-là un reportage sur la géopolitique en Afrique noire. A la fin un débat s'instaure entre plusieurs personnalités spécialistes du monde africain. Parmi elles, un jeune journaliste noir, représentant une chaîne française, qu'elle reconnaît immédiatement : c'est lui, c'est Moussa !

Il sera donc parvenu à réaliser son rêve ! Elle est profondément émue en pensant que, peut-être, son geste de solidarité aura été le premier souffle indispensable à son envol.

2 - Ensemble, toujours

Joan OTT

Au bout de quarante jours et autant de nuits sans repos ni sommeil, ils finirent par s'affaler sur trois grosses pierres, exténués.

- Ça me rappelle quelque chose, dit le premier en agitant devant son visage brûlé un antique casque de cuir orné d'une étoile.

- À moi aussi, fit le second en posant sur ses genoux sa couronne de ronce sauvage qu'enjolivait une croix dorée.

- Forcément, les déserts, ça nous connaît, renchérit le troisième, tâchant à protéger du soleil de plomb son crane dégarni en le couvrant d'un cheich élimé que tentait d'enorgueillir une fibule en forme de croissant de lune argenté.

- Sauf qu'à ce moment-là, je n'étais pas seul.

- Parce que nous, on pue le pétrole ?

- Arrête, avec ton pétrole, tu veux ? Elles sont blessantes, tes allusions ! Pas drôles du tout !

- La ferme, petiot ! Lui intima l'ancêtre.

- Petiot ? J'ai vécu bien plus vieux que Jésus, j'te f'rai dire !

- Peut-être, mais tu es arrivé bien après nous. Alors, tu la boucles.

Mahomet tourna le dos à ses compagnons pour bien leur signifier à quel point il était vexé.

- Tête de cochon ! lança Moïse.

- Ah non ! Pas "cochon" ! Ça, tu n'as pas le droit ! S'insurgea le boudeur.

- Il a raison, fit Jésus. Même si c'est plus la mienne, la loi, c'est la loi.

- Jeunesse, jeunesse ! Tout feu tout flamme, hein ? Mais vous finirez bien par mettre de l'eau dans votre vin.

- N'importe quoi ! Moi, de l'eau dans mon vin, j'en mets jamais. Bien au contraire : l'eau, je te la prends, et je te la transforme. En vin ! Et toc !

- Ni vu ni connu, j't'embrouille, hein ?
 - Pas du tout ! Je fais des miracles, moi, Môssieur ! Voilà, ce que je fais, moi. Alors que toi...
 - Moi, j'ai su rester comme eux. C'est toute la différence.
 - Comme moi, tu veux dire ? demanda Moïse. Humain ?
 - Parfaitement : Humain ! fit Mahomet en écho.
 - Et ça vous fait une belle jambe, à tous les deux, fit Jésus en regardant ses pieds qui après deux millénaires peinaient encore à cicatriser.
 - Pourquoi ? Parce qu'ils s'embrouillent, là-en bas ? C'est pour ça que tu dis ça ?
 - Ils s'embrouillent ? Pour les euphémismes, y'a pas plus fort que toi, Mahomet !
 - Parce qu'avant, ils ne s'embrouillaient pas, peut-être ?
 - Ouais... Mais ça, c'était avant. On n'est plus au temps des croisades.
 - Tu rigoles ou quoi ? Et près du Jourdain, et en Afrique, et même en Europe pas plus tard que tout de suite, ils font quoi, d'après toi ?
 - Il n'a pas tort, le petit. Les humains sont comme ça : toujours prêts à se foutre sur la gueule pour un oui pour un merde.
 - Et vulgaire, avec ça, l'ancêtre... Moi, la vulgarité, je supporte pas.
 - Chochotte, va ! Lâcha Mahomet en lançant un joli crachat verdâtre qui manqua de peu la sandale de l'insulté.
 - Chochotte, moi ? Et celle-là, tu la veux ? fit ledit insulté prêt à bondir.
 - Suffit, les jeunes ! Vous n'allez pas vous battre comme eux, quand même ! Il ne manquerait plus que ça... Ce serait le pompon ! Surtout toi, Jésus, ça ne te ressemble tellement pas...
- Le chantre de la non-violence baissa le nez, montrant ainsi à son aîné qu'il acceptait la remontrance on ne peut plus méritée.
- On discute, c'est tout, l'appuya un Mahomet contrit et repentant, les yeux baissés en signe de solidarité avec celui pour qui un instant auparavant il n'éprouvait que mépris.

- Remarquez, moi, la castagne, je détestais pas. Ah ! C'était le bon temps !
 - Quoi ? Les déluges d'eau et de feu ? Les statues de sel ? L'inceste ? Œil pour œil, dent pour dent ? C'est ça que tu appelles le bon temps ?
 - Ben quoi, répondit le vieux... y'avait de l'action, au moins.
 - Parce que maintenant, il n'y en a plus, de l'action ? fit Mahomet, un rien sarcastique.
 - C'est pas ce qui manque, c'est bien vrai... Mais moi, voyez-vous, j'aime pas trop ça.
 - Oui, oui, toi, c'est l'AMOUR. On le saura !
 - Et alors, qu'est-ce que tu as contre l'amour, Mahomet ? C'est pas beau, l'amour, peut-être ?
 - L'amour, c'est un truc de gonzesses, lâcha Moïse, dédaigneux. C'est à se demander si tu es bien le fils de ton père... Lui au moins, la guerre et les massacres, il aimait ça ! Il est où, d'ailleurs ?
 - Ouais ! fit Mahomet en écho. Où il est, ton père ? Qu'est-ce qu'il fait ? Il fait quoi ? Et sa voix vibrante d'inquiète émotion remua jusqu'en leur cœur toutes les pierres des environs.
 - Il fait sa sieste, vous savez bien.
 - Une sieste qui dure depuis près de deux mille ans, c'est plus une sieste, fit très judicieusement remarquer le Prophète.
- Moïse s'apprêtait à nuancer la pensée de son jeune ami, lorsque celui-ci lui coupa l'herbe – ou plutôt le caillou – sous le pied :
- L'aurait pas claqué, des fois ?
 - Mahomet ! Comment peux-tu proférer pareil blasphème ! Il est éternel, je te rappelle. L'Eternel, il ne claque pas !
 - C'est vrai, Moïse. J'oubliais. Pardonne-moi, fit le jeunot tout contrit.
 - Eternel, oui... Pourtant... quand j'étais sur ma croix...

Les deux autres qui ne connaissaient que trop les coups de blues du sacrifié, entreprirent de le consoler : Arrête de ressasser ! C'est de l'histoire ancienne, tout ça.

- N'empêche ! Il me répondait plus.
- Il avait déjà entamé sa sieste, probable... tenta Moïse.
- Mais oui ! Sa sieste ! fit l'autre en écho. Sa sieste, c'est sacré, tu sais bien !
- Et si on le réveillait tout de même ?
- Tu n'y penses pas ! Le courroux de ton père, c'est quelque chose, j'te rappelle !
- Moi, murmura de sa voix tonitruante le plus jeune, je serais assez d'avis de faire comme dit Jésus. Parce que nous autres, tous prophètes et fils de Lui qu'on est, on a beau faire, on n'arrive à rien. Tenez, moi : le ménage dans mes fichus vieux textes, le ménage dans mes mosquées, j'ai essayé, j'y arrive pas. Il y en a bien quelques-uns de chez moi qui font ce qu'ils peuvent, mais ça n'a pas l'air de servir à grand-chose : personne les écoute, on les entend pas.
- Pareil pour moi. Mon pape, il est bien gentil, mais quand il dit que la liberté s'arrête là où commence la foi, il fait tout rater encore une fois.
- C'est bien vrai, reconnut Moïse. Et les miens ne valent pas mieux. Certains au bord du Jourdain ne demandent qu'à vivre avec les tiens, Mahomet. Oui, ceux-là aimeraient bien pouvoir vivre ensemble et en paix, mais ils ne sont de loin pas les plus nombreux.
- Alors, on le réveille, le patron ?
- Et puis non, finalement.
- Quoi : Non ? Tu te dégonfles ?
- Me cherche pas, hein ! On le réveille pas, un point c'est tout.
- Et alors, on fait quoi, à la place ?
- Rien. On fait rien.
- Rien ? S'étonna Moïse.
- Rien du tout ? Fit Mahomet en écho. Tu déconnes, là...
- Je déconne jamais.

- Mais faut bien qu'on fasse quelque chose, tout de même ! Psalmodièrent en chœur les deux déçus.
- Si vous y tenez vraiment...
- Pour sûr qu'on y tient !
- On pourrait dire qu'il est mort.
- Mort ? s'écria un Moïse médusé.
- On ne serait pas les premiers. Mais peut-être que si ça vient de nous...
- Tout à fait mort, tu veux dire ? fit en écho un Mahomet frissonnant par anticipation de sainte terreur, rien qu'à l'idée du divin courroux qui sans nul doute allait s'abattre sur lui.
- Ouais ! On leur dit ça, et en même temps, on fait savoir partout que c'est plus la peine de se taper dessus en son nom, que s'il est mort, ils n'ont plus qu'à se tolérer les uns les autres à défaut de s'aimer. Et même, s'ils pouvaient s'aimer vraiment, ce serait pas plus mal, vu qu'ils seraient enfin tous pareils : sans Lui, sans rien, juste eux, la terre, la mer, le ciel bleu et vide, heureux mortels pour les siècles des siècles et Amen.
- Mais on peut pas faire ça !
- Non, ça, on peut pas ! Brama le terrorisé et l'écho de sa voix alla se fracasser contre les pierres pour revenir multiplié en mille éclats.
- Bien sûr, qu'on peut ! C'est même Lui qui m'a donné la permission, j'vous f'rai savoir. Le libre arbitre, c'est comme ça qu'ils disent, là en bas.
- Connais pas, fit Mahomet, laconique.
- Moi non plus, approuva l'autre.
- Evidemment, c'est un concept un peu nouveau pour vous deux...
- Dis tout de suite qu'on est des cons ! fit le jeunot.
- Ou des vieilles badernes ! Renchérit l'ancien.
- Mais non ! Libre arbitre, moi non plus, je sais pas trop ce que c'est... mais on pourrait peut-être appeler ça "Liberté" tout court : liberté pour tous de croire ou pas.

- T'es fou, toi !

- Le fils de Lui est devenu fou ! Il a perdu la tête ! Gronda l'écho mahométan, et les cailloux du désert, du plus petit au plus gros, tous jusqu'au dernier, se mirent à trembler.

- Pas du tout, fit Jésus. Et d'un seul geste de sa main trouée, il apaisa tout en même temps ses collègues et les pierres du désert. Pas du tout, répéta-t-il. Et ma liberté à moi, c'est de dire qu'Il n'existe plus. Et même, si je veux, qu'il n'a jamais existé. Et pour bien souligner l'importance de son propos, il ajouta : « Na ! » en frappant de sa sandale usée jusqu'à la corde le sol brûlant.

- Et ils feront quoi, sans lui ?

- Oui, sans lui, ils feront quoi ? Répéta l'écho susnommé.

- La même chose, sans doute, répondit le fils de Lui... Ils s'étriperont pour d'autres raisons. Les raisons, c'est pas ce qui leur manque... Mais au moins, ce ne sera plus en notre nom. Et qui sait, avec un peu de chance, ils finiront par comprendre...

- Quoi ? Comme nous ? Qu'ils s'aiment ou pas : ensemble toujours ? S'exclamèrent d'une seule voix Moïse et Mahomet.

- On peut rêver, non ? De toute façon, j'en ai ma claque. Moi aussi, je me ferais bien une sacrée sieste de deux mille ans.

- Pareil pour moi, reconnut Moïse.

- Ça me fait peine, mais bon... T'as raison, Jésus : laissons-les se dépatouiller. Je suis fatigué d'eux, moi aussi.

Le fils de Lui lança à ses compagnons d'éternité un clin d'œil entendu.

- Ici, en plein désert ? demanda Moïse.

- Ici ou ailleurs... soupira Mahomet que la lassitude rendait philosophe.

- Alors, on dort ! conclut Jésus.

- On dort, par Yahvé !

- On dort, inch'Allah !

3 - Le moteur à explosion

Bruno BAEZ

Il y a longtemps, très longtemps, vivait dans une ferme une famille très pauvre. Elle travaillait la terre comme beaucoup de familles dans ce temps-là. La vie était dure, le travail était physique.

— Raconte-moi le monde, disait le petit garçon à sa maman avant de s'endormir.

Elle invitait alors le merveilleux dans la chambre du petit garçon mal chauffée et lui racontait des histoires avant d'éteindre la lampe à gaz. Elle ne voulait pas lui dire qu'elle était malheureuse, que son père s'épuisait au champ, qu'il n'avait pas d'avenir avec des parents paysans.

Elle n'y avait jamais cru de pouvoir s'affranchir de la misère, mais quand vint un jour ce charmant colporteur promettant un avenir radieux avec l'arrivée d'une machine industrielle, elle n'avait pas pu s'empêcher d'espérer une vie meilleure.

— Jeanne, le prix est exorbitant ! s'était exclamé Charles, le père.

— L'investissement en vaut la peine, tu ne crois pas ?

La mère regarda son fils à ce moment précis. Jeanne et Charles commencèrent à espérer que leurs conditions de vie pouvaient s'améliorer en achetant cet engin qui semblait autant révolutionnaire que terrifiant : un moteur à explosion dans l'exploitation. Si leurs parents, également paysans, étaient encore de ce monde, ils les railleraient sans aucun doute.

Ils donnèrent toutes leurs économies et vendirent leurs provisions qu'ils avaient stockées pour l'hiver. Quand ils signèrent le contrat de vente ils n'avaient pas pu prendre le temps de lire les clauses à cause de l'impatience du colporteur qui était rusé comme un renard.

— Demain, cela sera trop tard. Le fabricant a trouvé d'autres acheteurs.

Quelques semaines plus tard, Charles arrivait dans la cour de la ferme au volant du tracteur et le petit garçon couru à sa rencontre en criant des "Hourra!". Il était fier de son père et Charles était fier de lui-même, d'être le chef de famille. Il espérait désormais envoyer le petit à l'école pour qu'il puisse quitter un jour la ferme et s'émanciper.

Charles laboura les champs puis il sema. Le tracteur se tuait à la tâche à la place du cheval Rico. Charles économisait du temps mais l'investissait systématiquement dans d'autres projets agricoles. Il ne voyait pas plus sa femme et son fils depuis l'arrivée de la machine. Il lui fallait rembourser les dettes et la pression était si forte sur ses épaules que l'exigence qu'il s'infligeait l'empêchait de prendre un quelconque plaisir à la maison. Dès qu'il rentrait, il se mettait à faire les comptes et calculait les rendements possibles.

Mais la première saison ne fut pas à la hauteur des espérances. Dès que la grêle et le gel arrivèrent, les ennuis commencèrent balayant tous les efforts de Charles des derniers mois. Un soir, le petit garçon surprit son père en train de pleurer.

— C'est foutu mon fils. Je ne sais même pas comment nous allons pouvoir manger cet hiver. Regarde.

Le père lui montra un papier sur lequel il avait dessiné des courbes qui descendaient et que lui seul était en mesure de comprendre. Le petit garçon prit un crayon, remonta chaque courbe et dessina un soleil à leur extrémité.

Le lendemain, Charles se rendit dans la ferme voisine. Il avait longuement hésité et cela avait beaucoup affecté son amour propre.

— La récolte va être désastreuse. J'ai besoin de toi Jean. Il me faut du blé et des pommes de terre. Je te rendrai tout en double la saison prochaine.

Jean ricana.

— Charles et son tracteur ! Te voilà bien idiot maintenant ! Tu crânais sur ton engin et te voilà encore plus dans le besoin.

Charles baissa la tête. Il avait honte.

— C'est dur pour tout le monde. Prends aussi ce sac de farine. Il te sera nécessaire.

Charles était revenu à la ferme avec les provisions. Il ne se pardonnait pas cet échec. Il retourna au champ et le tracteur fit des tours et des tours pendant toute la nuit. Heureusement, il avait comme compagnon de route Fifi, son chien fidèle qui le suivait partout sous le quartier de lune. Au petit matin, Jeanne lui apporta une tasse de café. Elle y avait ajouté quelques cuillerées d'eau de vie pour essayer de détendre son mari entêté. Il continua ainsi pendant une semaine d'affilée à labourer les champs gelés.

- Mais que vas-tu planter Charles dans une terre inhospitalière ?
- Ça va finir par pousser ! Tu ne crois pas que le bon Dieu va avoir pitié de nous ?

Malheureusement rien ne changea, l'hiver fût rude jusqu'à la fin du mois de mars. Les dettes s'étaient accumulées et l'entreprise qui leur avait vendus le tracteur perdit patience. Elle envoya un huissier à la ferme.

- Je suis mandaté pour saisir vos biens.
- Monsieur, nous n'avons plus rien. Que voulez-vous saisir ? implora Jeanne.
- Je vais procéder à un inventaire.

L'huissier s'approcha du lit du petit garçon et griffonna quelques mots dans son carnet.

- Non, pas mon lit ! cria le petit garçon.

Il tenta de retenir l'huissier par son pantalon. Mais l'huissier continua son chemin dans la maison en traînant le petit garçon qui s'accrochait de toutes ses forces si bien que le pantalon se baissa et l'huissier se retrouva en caleçon. Le petit garçon éclata de rire, Charles et Jeanne l'imitèrent. Le visage de l'huissier se dérida et il s'esclaffa à son tour. Il déchira et chiffonna la page de l'inventaire qu'il avait commencé. Il partit précipitamment et le petit garçon garda son lit.

La famille retrouva enfin un peu de sérénité. Les provisions du père Jean permirent de manger à leur faim et Fifi avait même sa gamelle remplie. Un télégramme arriva quelques jours plus tard.

Urgent. Demain reprise du tracteur - STOP - Créance annulée à votre rencontre - STOP - Lubrifiez et nettoyez l'engin s'il vous plaît - STOP.

Le petit garçon cria des Hourra ! Il couru partout dans la maison puis sauta sur son lit. Le soir, toute la famille dansa autour du feu de cheminée. Les animaux dansaient aussi dans l'étable.

Le lendemain, le tracteur quitta la ferme comme prévu. Le moteur pétaradait, le tracteur n'était pas content de partir. Tout le monde y compris les animaux regardait la machine s'éloigner dans la cour. Charles entra le premier. Il était triste de devoir travailler comme avant, il avait perdu espoir d'une vie meilleure. Il réfléchit toute la journée et le soir venu partagea avec Jeanne son idée.

- J'ai besoin du petit au champ.

- Et son instruction ? Il s'intéresse aux livres, aux arithmétiques.
- Cela ne nous apportera rien qu'il sache lire et compter.

Heureusement, le petit garçon dormait profondément et n'entendit pas ces paroles qui auraient pu le blesser même s'il savait que ses parents ne lui voulaient que son plus grand bien. Mais la situation était telle qu'elle s'embourbait comme les roues de la charrue dans la terre pâteuse du début du printemps.

- Il est en âge de travailler.
- Il a 8 ans, Charles. J'aiderai au champ s'il le faut mais laisse le petit en dehors de ça. Je veux qu'il aille à la ville.
- Moi aussi Jeanne, dit-il en baissant la tête.
- Notre devoir est de lui donner une vie meilleure.

Jeanne et Charles s'étaient remis au travail avec ardeur. Le cheval Rico bien qu'un peu âgé tirait avec fierté la vieille charrue. Le dimanche, la famille s'octroyait un jour de repos. La vie était redevenue comme avant, rude et laborieuse.

Le petit garçon était très pauvre, cependant il faisait des rêves riches d'aventures. Il était le seigneur du village et habitait dans le château fortifié en haut de la montagne. Le chien Fifi l'accompagnait. Il était doux comme un agneau mais il avait parfois un caractère de cochon. Fifi parlait et était le conseiller spécial du seigneur.

- Tu ne sens pas la grogne qui monte en bas du village ? demanda Fifi.
- Je ne l'ai pas entendu Fifi.
- Tu as les oreilles bouchées mon Seigneur !
- C'est la faute à la musique que je joue, elle doit m'empêcher d'entendre ce qui se passe au-delà du château.
- Ils brandissent des fourches, la plupart des paysans est en colère contre toi !
- Qu'ai-je fait ?
- Rien, c'est cela qu'ils te reprochent. Tu ne m'as pas écouté ces derniers mois quand j'aboyais ! Tu n'écoutais que ton instrument même s'il sortait parfois de vilaines notes."
- Pardon Fifi. Que veulent ces braves gens ?
- Du pain, de la joie, de la reconnaissance. Il manque de tout.

Si le seigneur était petit par la taille et dur d'oreille, il avait un grand cœur.

— Quel sot, je suis. Je vais changer cela tout de suite. Tu es brave, mon Fifi.

Le seigneur mit son instrument dans les combles et ouvrit toutes les fenêtres du château pour entendre les rumeurs du village. Puis, les paysans furent invités tous les jours à festoyer au château.

Le seigneur réécrivit les lois de sa seigneurie de façon à ce qu'il y ait plus de justice et de fraternité, que chacun ne manque de rien en cas de nécessité. Les récoltes furent partagées et stockées dans des grands silos contrôlés par une assemblée composée des paysans et des commerçants du village. Cette même assemblée décidait aussi de l'utilisation des impôts collectés. Les parcelles de terre furent redécoupées en part égale, soulageant ainsi les gens du principe de propriété et de rentabilité.

— Réveille-toi ! Vite ! cria Jeanne.

Le petit garçon ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Il n'était plus seigneur mais était redevenu pauvre. Sa chambre était en désordre.

— Il faut partir !

Ce qu'il ne savait pas c'est que son pays était en guerre et que l'armée ennemie et ses blindés traversaient le village, écrasant sur leur passage les cultures, pillant les réserves et brutalisant les habitants. Charles et Jeanne ne lui avaient rien dit jusqu'alors et écoutaient en cachette depuis plusieurs jours les nouvelles à la radio.

Charles avait attelé à la hâte le cheval Rico et avait chargé la charrette des biens de premières nécessités. Il avait ouvert les portes de l'étable et les animaux avaient pu échapper aux soldats.

Quelques instants plus tard, la petite famille s'éloignait de la ferme. Au loin, les canons et les mitrailleuses résonnaient. La maison de la sœur de Jeanne était située à vingt lieues. Ils espéraient que son village bâti derrière la colline était à l'abri de la guerre. Le voyage fut long et opprimant avec les tirs et les avions qui passaient au-dessus de leurs têtes. Le soir venu, Charles installait un camp de fortune avec une armature et une toile. Il y installait les lits de paille et Jeanne priait qu'il ne pleuve pas car la toile n'était pas imperméable. Dès la nuit tombée, ils éteignaient le feu de peur de se faire repérer. Charles veillait et ne fermait pas l'œil de la nuit. Il tremblait car il savait qu'il ne pouvait pas protéger sa famille de la folie des hommes.

Au bout de cinq jours de périple, ils arrivèrent enfin à destination.

— Venez vite vous cacher, les avions espions sont partout ! dit Lisette en les accueillant.

Dans l'étable tout avait été aménagé pour continuer à vivre : la cuisine, le poêle à bois et les couchés y avaient été transférés.

— En cas de bombardements, il y a le sous-sol où on pourra y trouver des provisions.

— Où est Henri ? demanda Jeanne.

— Il a été mobilisé il y a quinze jours, répondit Lisette le regard inquiet.

Charles fut lui aussi bientôt mobilisé et dut laisser à son triste sort sa famille. Il espérait pouvoir revenir vivant et si possible non mutilé. Avant de partir, il caressa Fifi, serra fort dans ses bras le petit garçon et embrassa sa femme. Il se convainc en rejoignant l'escadron qu'ils étaient en sécurité chez Lisette. Mais après son départ, les bombes tombèrent de plus en plus et Lisette, Jeanne, le petit garçon et Fifi ne quittèrent plus le sous-sol.

Chaque nuit, le petit garçon fermait les yeux et s'empressait de regagner son rêve. Il espérait y retrouver là-bas dans le monde des possibles sa famille réunie et accueillir tous les nécessiteux dans sa seigneurie. Il y croyait fort le petit garçon. Et Fifi veillait sur lui.

4 - Les rebelles de l'Inframonde (3^{ème} prix adultes nocéens)

Mathilda MILLAU

Depuis qu'on leur a coupé Kruïans, ils sont comme devenus fous. C'est une véritable débandade.

Cette forme de vie émergente, créée par nos pensées, par nos actes, je la pensais dangereuse, je ne pensais pas que sa fin serait à ce point dangereuse pour la plupart d'entre nous. C'est donc comme un monstrueux parasite absorbant nos derniers litres de sang et nos derniers kilowattheures d'énergie avant de s'évanouir dans le néant, victime d'un *bogue* gigantesque et incompréhensible. Comment avons-nous pu en arriver là?

Il n'est plus temps de réfléchir. Il faut désormais sauver le plus de nos camarades possible. De toute évidence, ce n'est pas le souci de nos chefs. Ils sont là à haranguer la foule sur leurs piédestals comme s'il voulaient récupérer pour leur compte la soumission des survivants. Aucun regard pour les corps allongés par terre, ceux qui n'ont pas pu supporter la destruction de Kruïans.

Moi, Yune, Macrohumaine de la vingt-sixième génération, je suis toujours persuadée que nous vivons dans un monde inhumain, à six mille pieds sous terre, loin de la lumière solaire et coupés de la plupart des formes de vie qui ont existé et existent encore sur cette planète. Les seuls que nous acceptons dans notre entourage immédiat sont celles qui peuvent nous servir, pour l'alimentation, la science, la destruction des déchets, et bien sûr les cyber-organismes.

Les Macrohumains sont eux-mêmes des cyber-organismes, la moitié de la chair qui nous constituait auparavant a été remplacés par des prothèses, des circuits, du métal. C'était plus simple pour supporter les doses élevées de produits chimiques et de radioactivité qui imprègnent en permanence certaines zones de notre environnement.

Même notre visage n'a plus rien d'humain, nous avons mis des masques pour nous rappeler qui nous étions auparavant et que nous avons dominé cette planète. Aujourd'hui, à ce qu'on dit, à la surface de la Terre, une civilisation canine a pris le relais. Des chiens, donc...

Il faut vingt-quatre heures avant que toute vie s'éteigne d'un Macrohumain déconnecté. En ce moment-même, Corion, Xode, Qella et moi-même portons deux corps vers notre base secrète. Il faut faire vite. Aussi surprenant que cela puisse paraître, cet acte d'altruisme nous

met dans l'illégalité. Mon module hiérarchique m'informe que les autres, les « Civilisés », comme ils s'appellent eux-mêmes, sont en train de prêter allégeance à un nouveau chef. J'entends leurs voix. Il y a longtemps que la mienne et celles de mes compagnons est éteinte, nous sommes un néant sur leurs écrans radar.

Voilà qui est choisi: Gexgan. Qui l'aurait cru? Désormais, les Civilisés vont se réorganiser et suivre ses instructions à la lettre. Dans peu de temps, en se branchant sur le Réseau du Centre-Inframonde, les rebelles sauront exactement ce qui s'est passé, bien que je me doute de quoi il s'agit: l'intrusion du petit groupe des Canins de la surface n'est pas passée inaperçue de notre espion du bâtiment III. Cela se produit assez régulièrement, et alors "les Civilisés" s'arrangent pour faire disparaître ces malchanceux, tombés par erreur dans notre domaine. Digérés par l'Inframonde, il n'en reste rapidement plus grand-chose, quelques données sur une tablette électronique attestant qu'ils ont apporté leur contribution aux vérifications habituelles des laboratoires de toxicologie, ou, plus trivialement, quelques os vidés de leur moelle dans les recycleurs organiques, preuve qu'ils ont amélioré le contenu de l'assiette ordinaire de certains privilégiés...

Le grand mystère, c'est comment, cette fois-ci, les Canins d'En-Haut sont parvenus jusqu'à Kruïans, et encore plus comment ils l'ont détruit. Je ne doute pas une seule seconde qu'il s'agissait d'une opération parfaitement organisée. Les Canins sont plus intelligents que le Macrohumain moyen a tendance à penser. Il est possible qu'ils aient tiré la leçon d'avoir vu les leurs disparaître mystérieusement et décidé de nous détruire purement et simplement. Ils auraient compris qu'il fallait s'attaquer en priorité à Kruïans... Devons-nous dès à présent envisager le pire, une guerre entre nos deux peuples...?

Moi et mes compagnons avons filé à l'autre bout du complexe souterrain, empruntant un tunnel à moitié effondré qui a été condamné depuis plusieurs années pour des raisons de sécurité. Au bout d'une vingtaine de minutes de marche nous atteignons un petit lac souterrain aux eaux noires où nous attend notre vaisseau subaquatique *Le Diaphus*. D'un geste de la main, j'ouvre le sas latéral. Nous pénétrons à l'intérieur, Xode d'abord, en faisant entrer précautionneusement le premier corps à sa suite, Corion le tenant par les pieds. Talus, le copilote, émerge du sas.

« Deux débranchés? Deux? Vous arrivez trop tard, la salle de l'infirmerie est déjà pleine.

– Tu sais comme moi qu'il ne faut pas une demi-heure pour les réanimer, je proteste. Celui-ci attendra son tour.

– Et on n'a pas une demi-heure devant nous non plus. La plongée est prévue le plus tôt possible. Il semble que tu aies oublié, Yune, que nous sommes en plein sur le territoire de l'ennemi...

– L'ennemi? Quel ennemi? Kruïans n'est plus. C'est la débandade, là-bas. Les autres sont effarés et le temps que Gexgan réussisse à mettre de l'ordre...

– Nul ne doit savoir par où nous sommes partis. Avez-vous vérifié au moins que vous n'étiez pas suivis? Je n'ai jamais aimé l'idée de cette opération sauvetage, Gexgan fera le décompte des cadavres et s'apercevra que certains ont disparu... Alors, il relancera les traqueurs sur notre piste. (Il soupira). On part dans dix minutes. Tu laisses celui-là ici, non, que dis-je, tu le ramènes où tu l'as trouvé. Je te rappelle que le poids que nous pouvons emporter à bord est également limité.

Je lui envoie une impulsion de colère.

– S'il s'agit d'une question de poids, alors je resterai ici. Je peux me cacher le temps que vous rameniez tout le monde à la base. Vous reviendrez me chercher après.

Quelques minutes plus tard, et malgré les réticences de Talus à risquer la vie d'une personne en bonne santé pour sauver un presque cadavre, je me suis cachée dans l'un des nombreux tunnels menant au lac, et je médite sur la situation. Ce qui arrive aux Civilisés m'est arrivé à moi ainsi qu'à la plupart des Rebelles. Ce fut la cause de notre fuite et de notre insoumission aux ordres de ce fichu despote de Kruïans. Lorsque ces accidents électromagnétiques arrivent, le cerveau se reforme automatiquement. C'est comme une sorte de mort programmée, et elle peut être suivie de la mort réelle si l'individu comateux n'est pas rebranché rapidement sur ses circuits d'alimentation.

Une voix retentit dans mon module de télécommunication.

« Yune, c'est Qella. J'ai pris une navette, je suis sur le chemin pour te récupérer.

– Tous ceux qu'on a sauvés sont vivants? Je m'inquiète.

– On en a perdu deux, répond Qella d'un ton contrit. Trois autres sont encore dans un état critique. Au moment où je suis partie, les autres se remettaient progressivement. Tout devrait

bien aller. Et sinon, je pense que tu aimerais être mise au courant, on en sait un peu plus sur... euh... ce qu'on va appeler « *l'attaque* ». Les Canins étaient cinq, apparemment. Très jeunes. Des *enfants*, on pourrait dire. Et ils n'ont rien préparé du tout... leur véritable objectif semblait être le laboratoire d'expérimentation animale. Ils ont d'ailleurs failli s'y retrouver définitivement enfermés, mais se sont échappés... en libérant et emmenant avec eux, au passage, tous les rongeurs de la salle 4...

Ces dernières paroles secouent quelque chose en moi, quelque chose d'ancien sous les couches de technologie censées prolonger nos sens et améliorer nos capacités de calcul. Des *enfants*. J'ai horreur qu'on me le rappelle, bien que ce soit la triste vérité. Que sommes-nous donc devenus, pour enfermer ceux d'en haut dans les labos sans espoir de revoir la lumière du jour et les soumettre à diverses expérimentations finissant par se solder par la mort de chacun d'entre eux? Qui a dit que le Macrohumain était supérieur à son ancêtre, l'Humain? Au delà de toutes nos inventions technologiques, je pense que nous n'avons guère progressé... De toute évidence, Ceux d'En-Haut ont un sens de la solidarité différent du nôtre...

– Quelle étrange leçon ils nous donnent, je commente. Mis dans la même situation, ils n'ont pas attendu pour comprendre que c'est monstrueux. Chiens, ou souris, ils n'ont pas fait la différence...

Quand ma communication avec Qella est coupée, seule dans l'obscurité je me mets à réfléchir à la théorie émise par le Professeur Verd, l'un des premiers rebelles de l'Inframonde, sur le phénomène Kruïans. La théorie est complexe, pour résumer Kruïans est (ou plutôt *était*, puisqu'il vient de tirer sa révérence) une forme de vie émergente que les Macrohumains auraient créée sans s'en rendre compte, et influant sur notre psychisme, renforçant en nous ce qui peut être tyrannique, dominateur, et annihilant toute empathie à l'égard des faibles, des accidentés, des handicapés, mais aussi de toute forme de vie jugée moins intelligente. Possédant ses propres gènes de résistance au changement, il nous aurait ainsi collectivement condamnés à rester dans ce que Verd appelle un « noopsychisme primitif ».

Dans les dernières pages de sa thèse, Verd explique que pour contrer le "Kruïans" d'aujourd'hui, il faudrait créer, par nos pensées et par nos actes, un autre « Kruïans » qui serait fondé sur l'empathie, le respect, l'altruisme, la solidarité.

Les Macrohumains en sont loin, pensés-je avec tristesse.

Mais, tant que la rébellion progresse, tant qu'il y aura encore des Macrohumains pour en sauver d'autres, il y a de l'espoir...

5 - Proie aux doutes

Rajaa TADDANI

Fatéma se dirigea avec son chiffon à la main vers la cuisine, elle pensa tout haut :

« -j'en ai assez de travailler pour ce couple qui ne nettoie jamais derrière lui... »

Alors qu'elle rechignait à la tâche, la maîtresse de maison apparut dans l'embrasure de la porte.

« - qu'as-tu donc encore à te plaindre Fatema ? »

A sa vue Fatéma se retourna et frotta davantage les marmites.

-« Rien Lella Khadija, je m'occupe, je m'occupe... »

Lella Khadija était une femme d'une cinquantaine d'années. Elle était forte, de taille moyenne avec un regard perçant qui en faisait frémir plus d'un.

Tous les habitants du quartier la respectaient, elle y avait instauré une vraie vie de voisinage solidaire. D'où son appellation « Lella », ce qui signifiait « Madame de ». De par son courage et par la force de ses ambitions, elle gérait à elle seule une résidence de trois immeubles de quatre étages en bord de mer, qu'elle avait fait construire.

L'adage du quartier voulait que plus l'on avait de l'argent, et plus les aïeux étaient respectés. « Tout se paye », comme dirait Lella Khadija.

Alors qu'elle s'occupait de sa comptabilité, elle entendit quelqu'un l'appeler de la chambre. Cela détourna son attention. « L'hajja » : C'était le surnom que lui avait donné son mari. Elle courut vers la chambre pour le retrouver.

Yahia était un homme de 75 ans, grabataire et aigri, il était sujet à des pertes de mémoires conjuguées à des crises de jalousies et de possessivité envers sa femme.

« - l'hajja, ramène-moi mes médicaments, je me sens mal »

Lella Khadija repensait alors à ses jeunes années où elle profitait des instants torrides avec son mari « ah quarante ans de mariage, ça ne nous rajeunit pas » pensa-t-elle... Comme son désir pour cet homme était fort, alors même qu'aujourd'hui il lui empoisonnait sa vie ;

- « j'arrive ! »

Tout en se dirigeant vers la cuisine, elle vue Fatéma au sol, la gorge tranchée, gisant dans son sang.

Lella Khadija sauta vers elle pour lui porter assistance mais seules ces quelques mots purent arriver à ses oreilles avant son dernier souffle « il est passé par la fenêtre... »

Un quartier qui jusqu'ici était calme, se réveillait soudain avec un crime... Lella Khadija pensa à sa réputation et à ses locataires saisonniers, cela les ferait fuir s'ils entendaient qu'un criminel rodait dans le coin.

Elle prit alors une décision sans retour, de celle qui ne se prenne qu'une fois dans une vie ; elle décida de cacher le corps dans son garage.

Elle se disait que cela ne réveillerait pas de soupçons puisque la fête de l'Aïd de la veille camouflerait le sang du crime, mais qu'en est-il du corps ? Et la famille de Fatema ? Qu'allait-elle leur raconter ?

Elle fut saisie d'un doute : avait-elle pris la bonne décision ? Devait-elle rebrousser chemin ? Mais le poids de ce corps l'avait éreinté. Elle décida donc de le mettre au frais le temps que la saison se termine.

Le lendemain, la grande tante de Fatema venait présenter ses bons vœux de l'Aïd, elle en profita pour demander auprès de sa nièce. Lella Khadija prétextait une course en ville.

En fermant la porte, elle se prit la tête entre ses mains « dans quel pétrin me suis-je mis ? »

A ces propos, elle se rappela que le tueur rodait encore, « et s'il était venu pour la tuer ? Et s'il voulait s'en prendre à son mari ? », De nouvelles questions inquiétaient son esprit.

Ce jour-là, elle décida de fermer les portes à double tour et quiconque frapperait, elle n'ouvrirait pas.

C'est alors que son téléphone sonna « Je sais que tu as caché le corps, tu es désormais complice de mon meurtre ».

A ces mots, Lella jaunit. Son mari la voyant ainsi se questionna sur cet appel. Pris dans sa paranoïa, il se demandait si sa femme ne lui cachait pas un amant, elle qui était plus jeune que lui d'une quinzaine d'années.

Proies aux doutes, les époux se murèrent dans un profond silence

- « que vais-je faire du corps ? » se questionna Lella Khadia

- « qui est cet amant qui l'appelle à cette heure tardive et qui la met dans ces états ? » se demanda Yahia

Des œillades fusèrent, des silences s'installèrent, des dents grincèrent...

15 jours plus tard, à la une du journal communal, il fut relaté qu'un couple de retraités avait été retrouvé morts dans leur salon, les portes étaient fermées à double tour, nul doute qu'une dispute conjugale aurait éclaté... néanmoins le rapport de police laisse indiquer que la porte de la terrasse était quant à elle restée ouverte...

6 - L'aveu

Tristan DUGOURD

Une pièce du Louvre, les rayons de Soleil passent péniblement à travers le gaz lacrymogène qui caresse doucement les fenêtres. Gilbert regarde dehors, pensif. Le Louvre est vide, aux premières altercations les touristes asiatiques – de plus en plus rares - ont disparu. Un homme élégant, costume, passe la porte les bras croisés derrière le dos. Les lunettes posées sur le bout du nez il observe avec attention les œuvres exposées derrière Gilbert. Ce dernier jure avec l'ambiance générale : « si la fenêtre n'était pas blindée on pourrait croire qu'il l'a traversée des échafaudages » s'amusa Antoine, regrettant de n'avoir personne à qui souffler son bon mot. Gilbert se voulait habiller de façon sérieuse mais pas trop, citoyen moyen avec un air responsable. Une chemise, un blazer surplombant un jean et une paire de converses faisaient l'affaire.

- Drôle d'époque, commença Antoine en allant à la fenêtre.
- Si vous le dites, répondit Gilbert coupé dans ses pensées.
- Vous venez souvent ?
- Non et j'aimerais profiter de ma visite tranquillement, dit sèchement Gilbert. Antoine fit mine de changer de pièce lorsqu'un pavé ricocha contre la vitre. Les deux hommes se précipitèrent à la fenêtre, un impact, des hommes en noir leurs font signe.
- Ces gens ne respectent rien, déclara Antoine
- Les casseurs sont une faible minorité comme vous le savez, répondit Gilbert dépité.
- Comment peuvent-ils se permettre de casser le fruit du travail des autres ? Gilbert était las, cet intello prétentieux le mettait face à ses responsabilités.
- Les habitants des boulevards souffrent un après-midi par semaine, les manifestants toute leur vie, fit remarquer Gilbert.
- Mais arrêtez un peu avec ça, s'ils travaillaient comme ces riches qu'ils détestent, leurs revenus seraient tout à fait suffisants.
- C'est pour cela que nous sommes dans la rue vous savez, soupira Gilbert déjà exaspéré. En faits vous êtes le même en vrai et à la télévision monsieur T., un donneur de leçons. « Laissez, c'est trop compliqué. », « vous avez perdu votre travail, c'est normal, pas d'inquiétudes » imita Gilbert en faisant de grands gestes à la manière des politiques. Vous arrivez à être très engagé dans tous les combats, aussi contradictoires soient-ils. Ne venez pas me déranger, vous le faites déjà trop depuis mon poste radio.

Antoine resta sans voix. La manifestation était passée, le bruit alentour se calma. Bien sûr il était habitué à ce genre de critiques. Rien d'original là-dedans. Et puis il y en avait de plus virulentes, de plus dures. Mais seul à seul, sans caméras, il n'avait pas d'excuse. Pas d'excuse pourquoi ? Pour être lui-même ? Antoine voulait parler avec cet homme, lui prouver.

- Vous faites quoi dans la vie ?

- En voilà une belle porte de sortie, dégueulasse comme d'habitude mais habile. Rester maître du jeu tout en passant pour le gentil clairvoyant. Ça ne prend pas avec moi désolé, je ne voulais pas échanger avec vous, mon idée reste inchangée. Bonne soirée.

« Venir m'apprendre la vie alors que mes gars sont entrain de défiler dans la rue pour mettre à la porte ce genre de vautour. Peut-être que les jeunes ont raison, on ne peut pas parler avec ces gens-là... »

Depuis quelques semaines, son mouvement échappait à Gilbert. Des barbecues sympathiques sur les ronds-points on était passé aux pillages. De plus en plus critiqué, Gilbert avait bien essayé de lutter mais la jeunesse ne lui pardonnait pas son autorité. On lui reprochait d'être trop patient. De ne pas faire confiance. Gilbert avait simplement compris que la violence -en n'apportant rien- discréditerait le mouvement et le tuerait. Il n'était pas contre « casser du flic » mais les images circulent beaucoup trop vite pour pouvoir se le permettre. Alors il résistait, il interdisait à certains de venir aux réunions. « Comment leur faire comprendre ? »

Un léger grincement se fit entendre de l'entrée. Coupé dans ses pensées, Gilbert se retourna distraitement. Un chariot de ménage. Le vieil homme en uniforme bleu commença par s'asseoir sur un des bancs et regarder les peintures. Avec une grande concentration il dévisageait les portraits, vivait les paysages. Une grande sensibilité émanait de ces yeux plissés. Antoine, surpris, observait discrètement. Tous ses gestes étaient lents, amples, précis. Une peau bronzée, ridée avec quelques grains de beauté. Des cheveux blancs, plaqués en arrière comme pour camoufler une calvitie. Une grande sérénité se dégageait de cet homme. Un coup d'œil à Gilbert lui fit comprendre qu'il effectuait une analyse similaire du nouveau venu. Gilbert pourtant avait un air surpris et semblait chercher quelque chose sur ce visage. Intrigué par l'insistance du regard de Gilbert, il fit de même. Ce visage lui rappelait quelqu'un mais ce regard tendre ne lui allait pas. Ces airs d'amoureux qu'avaient cet homme étaient absurdes. « Des yeux comme ceux-ci n'ont pas seulement caressé des tableaux, ils ont aussi fusillé des hommes. » Un frisson parcouru la colonne vertébrale de Antoine.

L'homme n'avait rien remarqué ou faisait tout comme. Gilbert et Antoine se regardèrent, ils comprirent. C'était Aymeric L... le dernier président de la République Française. Malgré le soutien de ses concitoyens, il n'avait pas souhaité renouveler son 3ème quinquennat expliquant « être fatigué ». Mais comment un homme ayant connu de telles responsabilités pouvait vivre dans de telles conditions. Antoine restait pudique, Gilbert lui ne se gênait pas dans ses manifestations d'étonnement. Il avait beaucoup regretté le départ de cet homme froid mais juste. A ses yeux il était le dernier politique ayant vécu avec convictions. L'homme dit tranquillement :

- Ca reste entre nous, n'est-ce-pas ?

- Quoi... quoi donc ? demanda Gilbert.

- Oui, quoi donc ? répéta Antoine.

- Le lieu de ma petite retraite voyons ! Sourit l'homme. Il insista :

- Vous semblez encore plus étonnés camarades.

Ces yeux riants, ce visage tant de fois admiré, envié. Comment croire ce qui arrivait ? C'était impensable. La presse le cherchait depuis si longtemps, il était là, au cœur de Paris. Ils finirent tout de même par se ressaisir.

- C'est donc ici que vous travaillez maintenant ? Je ne pensais pas que les présidents avaient des soucis de reconversion, plaisanta Antoine.

La question parut étonner le président. Il regarda les murs comme s'ils étaient siens.

- Que demander de plus ? J'aime l'art, je vois ces toiles tous les jours. Je suis l'un des seuls hommes à les faire vivre. J'en suis le plus proche. La force émanant de ces toiles me fait vibrer. Plus que n'importe quelle cellule de crise avec mes états-majors. Sauf que je ressors de ces rendez-vous grandi et serein. Ces paroles peuvent vous sembler vaseuses, elles ne le sont pas.

En parlant il s'appuyait sur son charriot et s'assit après un temps, il reprit, les yeux regardant au loin comme puisant une inspiration divine :

- Messieurs vous êtes des fourmis, vous courez dans tous les sens, vous vous agitez sans cesse. Moi je contemple, j'étudie et je comprends. Oui, peu à peu je comprends...

Gilbert buvait ses paroles. Antoine, faisant mine d'écouter était sur son smartphone et tweetait. C'était l'occasion de sa vie. En tournant ça bien, le président pouvait avoir souhaité le rencontrer, pour lui confier une mission. Redresser la France par exemple.

Le président hésita à le déranger :

- Il me semblait vous avoir demandé d'être discret ?

- Pardon ? Ah oui bien sûr, veuillez m'excuser, dit-il en rangeant son téléphone dans sa poche avec un sourire mielleux.

Sur le point de reprendre, visiblement agacé mais conservant sa posture digne, une sonnerie se fit entendre. Fermant les yeux il murmura entre ses dents en regardant Antoine :

- Encore vous ?

Levant les deux mains en l'air en signe d'innocence, Antoine regarda Gilbert qui déverrouillait son téléphone visiblement gêné.

- Allo ? Oui... Ah non surtout pas... bon d'accord mais que ça ne se reproduise plus. Excuse-moi je te laisse ce n'est pas le moment idéal, murmura-t-il en regardant le président.

- Le secret du bonheur, abrégé le président visiblement irrité, arrêtez vos activités artificielles, faites des travaux simples, et je vous promets l'épanouissement le plus abouti.

Allant de surprise en surprise, Gilbert et Antoine avaient du mal à réaliser la chance qu'ils avaient. Cet homme, d'une sagesse légendaire, leur modèle à tous les deux, venait de donner la recette du bonheur. Incroyable. Antoine se jeta aux pieds du sage, visiblement accablé de gratitude :

- Merci, merci infiniment monsieur R..., vous venez de transformer un homme. Et de garantir à sa famille un bonheur durable. Je détestai mon métier vous savez.

- Je vous ai rédigé à tous les deux vos lettres de renonciation à toute responsabilité politique, vous n'avez qu'à signer. En effet, sur le banc étaient placées deux feuilles manuscrites, datées. Le président leur tendait un stylo dans chaque main. Ayant repris ses esprits, Antoine murmura à Gilbert :

- C'est trop simple.

- Justement c'est encore mieux, souffla Gilbert en saisissant le stylo. Antoine lui retint la main.

Gilbert marqua une pause et vit passer devant ses yeux tout à coup l'image des jeunes qui voulaient sa place et seraient si heureux de le voir laisser les rênes. Antoine se revit à son premier meeting, des étoiles dans les yeux, enviant l'orateur.

Leurs regards à nouveau se croisèrent, ils se comprenaient, leur décision était commune. Gilbert reposa le stylo, Antoine repoussa la table, désolés. Ils saluèrent bien bas et sortirent, le président avait repris son travail méticuleux, ils lui jetèrent un regard furtif, honteux. Sur le parvis du musée, ils se serrèrent la main. Gilbert, ému, conclut : - Heureusement qu'on peut compter les uns sur les autres pour se sortir de ce genre de mauvais pas. Nous aussi damnés connaissons la solidarité.

7 – Alexandrins

Bernard MASSIGNY

Albert Leroux, ancien chauffeur routier de 78 printemps, s'était réveillé ce matin-là avec la tête lourde et la bouche pâteuse. Il se sentait étrange. Il s'adressa à sa femme qui s'éveillait à peine :

-Aurais-tu, mon amie, la gracieuse bonté

De me faire en vitesse, un café bien serré ?

Il m'est très pénible de sortir du plumard

Et je n'ai pas envie de me mettre en costard.

-Oh Albert, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu parles bizarre ! On dirait que tu récites une poésie. Tu te sens pas bien ou quoi ? Tu veux que j'appelle le docteur ?

-Ma façon de parler me surprend comme toi.

Je deviens, semble-t-il, poète malgré moi !

-Eh bien ça va être commode de discuter avec toi de la façon que tu causes. J'espère que ça se soigne, Tu penses que ça va te durer longtemps ?

-Que puis-je te répondre ? Se connaît-on soi-même ?

Comment te dirai-je où tout cela me mène ?

N'ayant pas obtenu d'autre réponse, elle partit à la cuisine préparer le petit-déjeuner. Avant d'attaquer sa première biscotte, Albert annonça :

-Il faut bien remarquer que l'homme en pyjama

Cause de mieux en mieux. La poésie fait loi.

A partir d'aujourd'hui tu m'entendras parler,

Tel un petit Hugo, en vers de douze pieds.

Mais tu t'habitueras à ce nouvel état.

Qui, entre nous soit dit, est source de tracas.

Et ayant dit l'essentiel, il termina son café. Sur le coup des 11 heures Albert sortit faire les courses. Il passa d'abord chez Marinette, le bistrot sur la place de la Mairie pour y retrouver ses copains. Dès les premiers mots qu'il prononça, tous furent très surpris d'entendre Albert s'exprimer comme un petit Lamartine ou un Chateaubriand. Ils le félicitèrent chaudement.

-Mes amis, j'en conviens, ma langue est modifiée.

Suite à quel miracle cela est arrivé ?

Je ne saurais le dire, j'en suis tout retourné.

Ne me demandez pas d'où vient cette nature

Qui transforme en poète une simple créature.

Tous furent bien d'accord et ne posèrent pas la question.

Mais je ne suis pas là pour vous parler de moi.

Commandez donc plutôt, ce qu'à cette heure on boit.

Puisqu'il faut fêter ça, je paye ma tournée.

Je prendrai comme toujours un Ricard bien tassé.

Tous approuvèrent cette initiative et trouvèrent du même coup qu'il aurait pu changer un peu plus tôt sa façon de parler et payer ainsi plus souvent sa tournée.

Tout ragaillardi, Albert partit ensuite chez le boulanger.

-Alors Monsieur Albert, qu'est ce que je vous sers ce matin ? demanda la serveuse.

-Je voudrais, s'il vous plait, un pain complet bien cuit.

-Celui -ci, ça vous va ?

-Celui-ci me convient car à point il est cuit.

-Et vous voulez autre chose ?

-Vous me mettez aussi trois gâteaux à la crème.

Ils sont toujours très bons, c'est pourquoi je les aime.

-Eh bien, Monsieur Albert, vous êtes poète ce matin lui, avait dit la jeune fille avec un beau sourire. On vous sent tout heureux.

-Oui, tant il est vrai que la poésie me sort

Du train-train habituel où parfois je m'endors.

Je ne réfléchis plus, je ne suis plus moi-même,

Je flotte dans les airs comme un être suprême.

Ma vie est devenue une source de joie.

Une grâce m'est donnée, je ne sais pas pourquoi.

Toute cette poésie qui m'était étrangère

Me semble aller de soi, tant elle est légère.

Et tout content de sa dernière réplique, il sortit du magasin sous le regard admiratif des autres clients. Il se rendit ensuite d'un bon pas chez son boucher.

-Donnez-moi, je vous prie, du hachis Parmentier

Et ce rôti de porc que vous laissez entier.

-Avec ça je vous mets autre chose ?

-Ajoutez du jambon et deux tranches de lard

Avec en supplément deux filets de canard.

-Eh ben, vous avez la forme ce matin, M'sieur Albert, avait constaté le sympathique commerçant.

Albert avait répondu :

-Celui qui est en moi parle en alexandrins.

Il en sera ainsi, matin après matin.

Vous êtes un peu surpris de m'entendre parler.

Ce n'est point un signe de supériorité.

Certes il n'est pas courant de versifier ainsi

Entre des entrecôtes et de charmants rôtis.

Mais je continuerai à venir comme avant

Vous prendre du poulet et des bifs bien saignants.

Le boucher, ému aux larmes, était resté là, sans rien dire, sous le charme.

Et de plus en plus fier de lui Albert qui se sentait de plus en plus en forme prit son auto et se fit arrêter au premier carrefour par la Gendarmerie.

-Gendarmerie Nationale, contrôle des papiers du véhicule, annonça le sergent.

Mais Albert ne l'entendait pas de cette oreille et il le fit savoir :

-Mon ami, dans la vie, ne vous contentez pas

D'avoir un uniforme pour dire n'importe quoi.

Vous voulez donc savoir toute mon identité ?

Je trouve que vous êtes d'une rare curiosité.

Que je vous montre en plus ma verte assurance ?

Je ris et me moque de votre outrecuidance.

Le sympathique gendarme appela aussitôt son Chef :

-Chef, Chef, il y a un problème avec ce Monsieur. Il parle bizarrement. Je ne comprends pas tout de ce qu'il dit. Il y a des mots que j'ai jamais entendus.

L'adjudant intervint et recommanda poliment à Albert de rouler un peu plus lentement qu'il ne l'avait fait en abordant ce carrefour. Le poète répliqua :

-Je n'ai nulle intention de rouler lentement

Et je n'ai que faire de tous vos boniments.

Vous êtes invités à me foutre la paix.

Votre façon d'agir en tous points me déplaît.

Et devant le gendarme qui restait bouche bée, il ajouta :

Je crois que cet arrêt a beaucoup trop duré.

Je vous prie, mon ami, de me laisser passer !

L'adjudant opina. Mais l'arrêt se prolongea. Il fut alors question d'insolence envers un représentant de la loi. Ce qui valut finalement à Albert une prime de la part de la Gendarmerie Nationale, qui, il faut bien le reconnaître, s'exprimait rarement en alexandrins et qui, de ce fait, n'entendait rien à la beauté de la poésie pure.

Albert repartit donc en maugréant et arriva furibard au garage Renault. Au mécano il annonça d'emblée sur un ton dénué de toute civilité :

-Il faudra me changer les plaquettes de freins.

Si vous avez le temps faites aussi le plein.

-Et puis quoi encore ? demanda timidement l'ouvrier.

-Faites la vidange et regonflez les pneus.

Je vous en saurai gré et me sentirai mieux.

A ce soir mon brave, je vous laisse œuvrer.

Que le travail soit fait lorsque je reviendrai.

Et ayant déversé sa bile, il se dit qu'il était temps de rentrer à la maison. Arrivé devant chez lui, il décida de traverser la chaussée. Mais perdu dans ses pensées, il n'entendit pas le camion arriver.

Au cimetière, en présence de tous ses amis, Ginette sortit de son sac le petit texte qu'elle avait, par amour et par **solidarité** avec son mari, composé la nuit même :

-A toi, mon cher époux, poète des alexandrins,

De cette triste fin nous sommes les témoins.

Tu aurais dû faire gaffe avant de traverser.

Ton âme pieuse à Dieu tu vas la redonner.

Mais pour cela, crois-moi, t'avais encore le temps.

On ne traverse pas sans regarder avant.

Ton âme, t'aurais mieux fait de te la conserver.

Mon cher poète aimé tu vas bien nous manquer.

Mais poursuivre ton œuvre, me sera une joie.

Aussi, dès aujourd'hui je parle comme toi.

A partir de ce jour, je te serai fidèle.

A m'exprimer comme toi, Dieu, que la tâche est belle !

Et, ayant dit, sans attendre les applaudissements, elle se moucha un grand coup.

Tous ceux qui ce jour-là enterraient le poète Albert Leroux, furent conscients qu'ils venaient d'assister en direct à la naissance d'une poétesse qui jusqu'alors s'ignorait.

Au vu de ce qu'elle avait écrit, chacun en était convaincu, les alexandrins, avec Ginette Leroux, n'avaient qu'à bien se tenir !!!

8 - La plume d'or (2^{ème} prix adultes)

Sylvie BRETON

L'asphalte ramolli par la chaleur colle aux pneus. Il reste encore plus de mille kilomètres pour atteindre Istanbul et admirer les reflets nocturnes sur le Bosphore.

Byzance, Constantinople, Istanbul, les noms de cette ville m'emportent déjà vers son histoire et ses trésors... Terre de brassage du temps et de l'espace.

Le paysage s'échappe devant le véhicule qui avale les kilomètres depuis hier matin. Les mains fixées sur le volant, le regard caressant la route, le visage éclairé par les doux rayons du matin, Marcus est rayonnant. Lorsque nous avons choisi notre prochaine destination, il m'avait immédiatement suggéré de faire le trajet en voiture.

– C'est plus romantique, m'avait-il affirmé en m'enlaçant, tous les deux *On the road*... J'avais acquiescé d'un sourire entendu. Il adore rouler des heures, sentir la distance parcourue. La route devient le voyage...

Nous traversons les frontières comme si on enfilait les perles, les terres séchées de l'Italie viticole, la forêt verdoyante de la Slovénie, la côte ourlée de bleu de l'Adriatique, ses roches crayeuses et ses arbustes timides puis la luminosité de la Croatie inondant les façades des villages, écrasant les ombres.

Dès le début de ce périple, mon carnet se nourrit de mots, de sensations et d'éléments narratifs. J'alimente les pages de croquis de scènes de vie, de visages. Une matière première qui deviendra à mon retour un album pour la jeunesse. Avec attention et patience, j'observe les enfants. Je les regarde jouer pendant des heures. Les voir rire, pleurer, se chamailler, chahuter ou hurler me relie au monde. Les contextes et les cultures diffèrent, leurs comportements enfantins demeurent universels. Je m'imprègne de leurs gestes, de leurs regards et de leurs mots aux sonorités étrangères. Le contact se fait par le don mais aussi par le sourire et la bienveillance. Lorsque leurs yeux étincellent, leur curiosité est plus forte que la peur.

Avant de franchir la frontière du Monténégro, nous passons la journée à Dubrovnik. Cette ville magnifique, construite si près de la mer, semble prête à s'y jeter malgré l'épaisse fortification.

La suite de l'itinéraire m'arrache violemment à ce circuit touristique.

D'un uppercut à l'estomac, l'entrée au Kosovo me propulse soudain dans un monde sombre, opaque et lugubre. J'aurais pu trancher son atmosphère dense et compacte d'un coup de lame au risque de rouvrir ses blessures. Tout devient sinistre, dénudé, angoissant. L'effroi explose du sol comme si la terre elle-même avait été meurtrie. La traversée est douloureuse et claqué comme une gifle. L'air devenu gris perd son oxygène. Les éboulis, débris, coulées de boue avalent l'espace. Les arbres brûlés par la poussière, les rides de la terre usée déchirent le paysage. Les collines de gravas recouvertes d'herbes sauvages travestissent le relief ...

Depuis une dizaine d'années, le pays est dévasté.

L'air, la lumière, la terre, tout dégage une pesanteur atroce. Je ressens la détresse de plein fouet, comme une terre écorchée, comme une vie qui brûle, se fissure, saigne. L'épouvante s'insinue partout, vicieuse et cruelle....

Les murs des nouvelles habitations, perforés par les futures fenêtres se languissent de leurs vitres et laissent apparaître le ciel gris à travers les grands espaces vides.

L'émotion est trop forte. La guerre, les massacres. Je me souviens.... Les frappes aériennes de l'OTAN, la brutale répression exercée par les forces serbes et paramilitaires du Kosovo, l'exode de centaines de milliers d'albanais, le nettoyage ethnique. Les racines de ce conflit, puisant dans les guerres balkaniques du vingtième siècle, voire même de l'Empire Ottoman, m'avaient donné le vertige. Malheureusement, l'histoire a été balayée comme la poussière sous un tapis. Le supplice de ce pays en guerre, éclate sous mes yeux, la terre poisseuse du sang versé, des êtres torturés. Un malaise fiévreux m'envahit... Terre oubliée, qui se souvient du Kosovo ?

Treize ans ! Des blessures encore béantes... J'avais l'impression qu'une bombe avait éclaté quelques semaines plus tôt. Des plaintes, des hurlements résonnent en moi. La souffrance est palpable...

Le véhicule tressaute sur la piste granuleuse. Marcus ralentit, slalome entre les écueils et les blessures de la route. Au cœur des habitations éventrées, des magasins fantomatiques, j'aperçois quelques casques bleus déambulant au bord de la route. En 2011, le Kosovo est encore sous contrôle étranger. Ils dépassent un groupe d'enfants trainant leur frêle carcasse, l'œil hagard et les gestes indécis. Une émotion douloureuse m'enserme l'estomac. Les moins

de quinze ans avait connu uniquement du monde les ravages de la guerre. Une vie ? Un enfer, la mort aux trousses.

- Arrête-toi !
- Je ne vais pas m'arrêter là ! s'exclame Marcus.
- Je veux descendre.
- Enfin Marion !

Je n'ai pas envie de me justifier. Emotion de la terre, sensation du lieu. Une conscience soudaine comme un claquement de fouet me fait sursauter et me donne la force nécessaire. Sur cette terre meurtrie je n'ai pas peur, je sens ce courage indispensable et nécessaire face à cette tragédie. Une force vitale éclate en moi, la fraternité émue envers les enfants devient une certitude, une urgence, une survie. Notre avenir...

- Qu'est ce qui te prend ? C'est peut-être dangereux.
- Pour qui ? Eux sont en danger depuis plus de dix ans !

Il avait ralenti sans pour autant appuyer sur le frein.

- Si tu ne t'arrêtes pas je saute en marche !
- Arrête Marion, tu es folle !...
- Le monde est bien plus fou que moi. Je sors !

Face à ma détermination, il n'a plus le choix, il freine, j'ouvre la portière et l'air pesant s'engouffre dans l'habitacle

En remarquant le livre que je tiens dans la main, il continue de me questionner, je ne lui en laisse pas le temps, je saute du véhicule et me dirige vers le jeune groupe.

Je n'ose pas respirer l'air vénéneux, je fixe les enfants. Le soleil décline, les ombres s'étirent. Certains se tournent vers moi. Je guette leur regard. Surprise et curiosité, éclairent leurs yeux noirs. Qui est donc cette étrangère au teint pailleté de rousseur ?

Soudain, le marque-page que j'avais glissé dans l'album s'échappe subrepticement. Pour chaque ouvrage, je crée une bandelette illustrée que je glisse entre les pages, un clin d'œil, une piste à suivre pour l'enfant...

Cette fois, une plume blanche pailletée d'or s'est envolée. La trace d'une colombe s'élève dans les airs suivie par des paires d'yeux émerveillés. Une fillette aux nattes tremblotantes s'élance. Encouragée par les cris de ses amis, elle poursuit la plume magique en sautillant.

Après plusieurs tentatives enthousiastes, elle parvient enfin à la saisir. Elle se retourne et son sourire de victoire gagne toutes les guerres. Elle nous rejoint en faisant tournoyer la paix et la liberté. Je la prends par la main et je m'assois en tailleur sur le sol glacé et meurtri. J'ouvre le livre.

Avec un sourire tendre et rempli d'espoir, les autres enfants m'entourent de leurs murmures incompréhensibles.

Après avoir énoncé le titre, *La plume d'or*, je tourne la première page. Les enfants s'assoient à mes côtés. Malgré le jour qui bat déjà en retraite, la chaleur humaine nous réchauffe, nous embrasse et nous rassure. Attentifs aux mots étrangers, hypnotisés par les images, ils se préparent à ma lecture. Un espace bienveillant, un temps heureux. Juste pour eux.

Istanbul attendra...

9 - La Plancha Faim

Edith SACH

La chaleur bleu transparent inonde le trottoir où flottent les silhouettes des promeneurs-touristes d'un bar à un abri frais. Des nippes sombres tassées le long d'un ruban d'ombre déparent l'immaculé du lieu. Elle, éprise de beauté, pointilleuse sur la propreté, ne supporte pas. Elle sort des mouchoirs jetables pour se protéger des microbes et s'apprête à tout jeter dans la poubelle proche. Sous les loques, une forme humaine recroquevillée entraine de crever. Elle regarde cette chose d'un peu haut, la répulsion au coin des lèvres. Reste plantée, sans savoir que faire. La face au sol s'agite, les yeux engoncés dans des bourrelets d'ivrogne. Il demande à boire d'une voix éreintée. « Je n'en ai pas, je vais chercher du vin ».

- Merci. Je ne bois que de l'eau ». Elle sent fondre ses certitudes. Coupable d'avoir confondu d'un mot tous les miséreux. Honteuse d'avoir porté des jugements définitifs. Peut-être y a-t-il dans la vie de brefs instants où l'on regarde autour de soi, où on découvre la vérité ?

Elle revient avec de l'eau fraîche. Il attend, respectueusement assis sur le sol, Il n'est pas vilain garçon, bouffi par les manques mais la barbe bien taillée, propre à défaut d'être élégant. Elle propose : « Asseyons-nous sur un siège ? » « Impossible, ils les ont inclinés pour qu'aucun sans-abri n'y dorme. Depuis, plus personne ne peut s'y asseoir sans glisser ! »

- Me permettez-vous alors de m'installer à vos côtés ? Il est perplexe, cette dame avec sa robe en soie aux côtés d'un gueux ! Elle n'attend pas, mieux, elle quitte ses hauts talons. Déshabiller ses pieds, c'est défiler nue. Pourtant, sans réfléchir, elle offre sa liberté soudaine aux passants. Dans les yeux de cet homme, on lit tout à la fois la gêne, la misère, la sagesse.

- Pourquoi ne pas vous abriter sous un arbre ?

- Encore impossible ! Ils ont disposé des cailloux pointus pour qu'aucun de nous ne s'y allonge. Quant au parc, ils ont doublé le nombre de vigiles qui dressent des procès-verbaux. Comme nous ne pouvons pas payer, on nous jette en prison.

- Mais alors, où dormez-vous ?

- Jusqu'ici, dans ma voiture. Je viens de la vendre pour retourner en Bretagne. Il parle peu, sans se plaindre. « Une à deux fois par semaine, je dors dans un hôtel pas cher pour disposer des commodités. » Titubant mais digne !

- Allons prendre une collation à « La Plancha Faim » La fraction d'hésitation lui laisse entrevoir la fringale en même temps que le rejet de la miséricorde. Elle précise : « Parler me fera du bien. J'ai si peu l'occasion ».

Il s'efforce de ne pas manger trop vite, elle s'applique à accélérer. Elle raconte brièvement ses rencontres « mondano-culturelles », gardant pour elle les jours sans fin de riche inoccupée au service unique d'un homme. Lui, laisse échapper des bribes de son parcours. Il était peintre et commençait à être connu, sans vivre encore de son art. Pourtant, il a abandonné pour assurer l'avenir de son enfant. Hélas, l'entreprise a fait faillite, la dégringolade a commencé. Qui veut d'un cinquantenaire ? La jeunesse pousse, bardée de diplômes et de vanité. Il n'en dit pas plus, les douleurs accrochées au cœur ne s'exhibent pas. Il choisit de narrer ses escapades nocturnes dans les musées. Il se planque dans des endroits discrets et se laisse enfermer. Ah ! Être bercé par le roulis des vagues aux côtés de la Victoire de Samothrace, se faire séduire par la Belle Ferronnière de Vinci, écouter l'Arlequin musicien de Picasso. Une longue liste ! Des nuits de ravissement ! « On ne vous a jamais découvert ? » « Jamais ». « Finalement, là, j'ai appris que le plaisir existe au pire de l'existence ».

Alors qu'il la remercie et s'apprête à s'éclipser, elle le retient : « Pourquoi n'allez-vous pas dans un centre d'accueil ? »

- Ils sont ouverts les nuits d'hiver. On y est mal et on m'y a volé mon packaging. Depuis quelques temps, certains accueillent l'été, on reste quelques heures et il faut céder la fraîcheur à d'autres ! Pour une fois, il montre de l'aigreur : « Il y a trop de pauvres hères qui ont touché le fonds des désillusions ! Tous ne vous croisent pas ! ». Elle rougit, presque gênée : « Sans vous froisser, je vous invite. Le temps que vous voudrez. »

- Oh ! Madame, c'est trop !

- Nous disposons de plusieurs bungalows aménagés pour les amis. Je vous assure, c'est un honneur de vous recevoir. Et un plaisir.

Il ne se souvient plus quand on lui a parlé sur ce ton naturel qu'on destine aux gens ordinaires. Depuis quand n'a-t-il pas discuté peinture ? Parce qu'un clodo est ignare, par définition. Parce que lui-même ne se considère plus comme un humain. Même plus comme un chien. S'il avait un pinceau, il ne saurait plus colorier les humeurs du ciel. Il n'est qu'un raté. Pourtant, ce petit bout de femme, qui semble si loin de ces problèmes, n'a pas craint de s'abaisser jusqu'à lui. Lui a permis de se croire, un instant, quelqu'un. Rien que pour ça, elle mériterait la légion d'honneur !

Elle l'installe dans une des maisonnettes perdues dans l'immense parc, échange les vêtements avec ceux que Hugo, son époux, ne porte plus, de toutes façons il ne s'en rendra pas compte, elle annonce : « J'ai quelques affaires à régler. Je vous rejoindrai, nous souperons ensemble. Si vous m'acceptez » Avant de sortir, elle lance: «Comment vous appelez-vous ? » « Louen. Et vous? » « Marion. A tout de suite.»

« Chérie, hurle Hugo. Que t'arrive-t-il ? ». Elle se pomponne dans sa chambre. « Ah ! J'étais inquiet ! Tout est sens dessus dessous. Que se passe-t-il ? Tu es malade ? »

- Non, mon ami ! Chaque jour, tu me demandes ce que j'ai fait. Aujourd'hui, je ne l'ai pas fait ! Tu le constates, cette fois, ce n'est plus une blague !

Il lui flanque une gifle « Tu te fiches de moi...». Elle le fixe, droit, sans larme. Sur un ton glacial : « Mon cher, je viens de convoquer le Conseil d'Administration de notre entreprise où je suis majoritaire. Je reprends mes parts. »

- Tu n'as pas osé ?

- Si. Puis j'ai déposé une demande de divorce. Je te laisse quinze jours pour quitter cette maison. Tu peux même aller chez ton assistante tout de suite. Elle te consolera ! Il reste sans voix, emplit une valise. Délivrée ! Après les enseignements de la journée, elle a enfin osé déchirer son hier captif pour un demain qui lui ressemble.

Elle retrouve Louen comme on retrouve un vieil ami. Tout frais, vêtu de propre, le regard triste mais intelligent. A la fête du soleil couchant, il se défait de sa retenue. Il laisse échapper son désespoir de ne plus croiser son fils. Par arrogance masculine, il ne l'a pas assez cajolé ! Il voudrait que les étreintes retenues deviennent des je t'aime claironnés. Mais le temps a passé, son fils l'a rejeté. Marion ravale son amertume, son fils aussi l'a effacée comme on efface une tache sur un miroir. Elle pense à lui à en perdre le sommeil. Chacun repousse sa peine. Ils se sourient. Ils grappillent des cerises, le corps de Louen refuse ce déferlement d'activité, il s'assied. Elle s'installe au piano, les notes coulent comme une source fraîche, lui ferme les yeux. Des images oubliées, heureuses. Une larme. Un partage.

Le lendemain matin, le bungalow est vide. Louen a laissé sur la table, un livre « Heurs et malheurs d'un moins-que-rien » qu'il a dédié. Elle espère bien qu'il reviendra...

10 - Les taches rouges

Paul LAUTIER

- Ils sont là-bas ! Je les vois ! Ils sont bien à leurs places, parmi les invités du premier rang au balcon, juste en face !

- Ah ? C'est formidable... fit Gloria d'un ton impavide.

- Je vais te les présenter !

- Je préférerais tout à l'heure, continua-t-elle avec un masque maussade malgré les paillettes écarlates qui recouvraient son visage fardé.

Béatrix, dans son exaltation persistante, ne semblait pas remarquer la soudaine mélancolie de sa partenaire.

- Tu n'y échapperas pas ! Ils ont tellement envie de te rencontrer. Je leur ai déjà si souvent parlé de toi.

- Ah bon ? Et ils savent tout de moi ?

Béatrix réalisa alors que son amie ne partageait pas son enthousiasme. Elle lâcha le lourd rideau carmin par lequel elle scrutait les gradins pour se tourner vers Gloria.

- Désolé, fit-elle. Je ne devrais peut-être pas insister autant avec mes parents.

- Ne t'excuse pas, répondit Gloria. Je suis heureuse pour toi. C'est super qu'ils soient venus tous les deux.

- Et il y a ma petite sœur en plus.

- Elle vient d'avoir dix-huit ans, non ?

- Elle les aura demain exactement.

- Elle en a de la chance !

- De quoi ? D'avoir dix-huit ans, ou de m'avoir comme sœur ? fit Béatrix qui conservait son entrain.

- Des deux à la fois sans doute... Ca te dérange si je vais faire un tour ?

- Vas-y ! Mais n'oublie pas notre numéro !

Gloria s'éclipsa subrepticement, esquissant un sourire maladroit.

Le chapiteau était plongé dans l'obscurité mais la multitude des bâtons phosphorescents de toutes les couleurs que les enfants agitaient permettait de deviner que la salle était comble.

Gloria accéda à l'hémicycle par une issue de secours et se retrouva à mi-hauteur entre la piste et les rangs les plus élevés. Elle fut immédiatement assaillie par ce mélange de bonheur et d'excitation. Elle n'avait jamais pénétré dans un cirque si vaste. D'imaginer le nombre de personnes assises et surtout la présence de tant d'enfants qui attendaient fébrilement le spectacle la plongea dans un état d'anxiété. Il lui incombait, comme tous les artistes, la responsabilité de ne pas décevoir un jeune public dans une telle attente et plus particulièrement ceux pour qui cela représentait l'occasion de sortir un instant de leur quotidien... tout comme elle, autrefois, lorsqu'elle avait assisté aux premières démonstrations de trapèze, de jongleries et d'acrobaties.

Elle resta un long moment, immobile et subjuguée par l'impression vertigineuse que lui procurait cette effervescence. Quelques bribes de conversation à proximité lui devenaient parfois audibles. Un garçonnet piaffait d'impatience tandis que celle qui devait être sa sœur réclamait un appareil photographique à leur mère.

Derrière eux, une fillette, blonde comme les blés selon l'expression des contes de fées, était assise sur les genoux de son père. Elle le questionnait avec appréhension : « Dis, papa, qu'est-ce qu'on fait si les tigres s'échappent de la cage ? »

« On verra à ce moment-là. Mais ils ne t'approcheront pas. Tu verras, je suis là, moi ! »

Gloria se retira légèrement pour les observer sans se faire repérer, bien qu'elle fût dans la pénombre, son accoutrement ne lui permettait guère de passer inaperçue. La fille paraissait être en connivence parfaite avec son père, rassérénée par ses paroles sur un ton badin et son contact bienveillant.

Soudain, l'orchestre qui se tenait sur un balcon surplombant l'entrée en piste, s'ébranla à la suite d'un roulement de batterie, sous une pluie de rayons flamboyants jaunes et verts. Le tintement des cymbales résonna avec fracas, les trompettes enchaînèrent comme pour

claironner un tournoi titanesque, puis les autres instruments s'emballèrent joyeusement à leur tour pour se joindre au concert tonitruant ; la fête commençait sur un air de fanfare.

Le clown blanc ne tarda guère à s'avancer sur la scène, émergeant du rideau carmin, brodé de fils d'or. Coiffé d'un cône à poix, il étincelait sous un étroit faisceau de lumière crue qui le suivait dans son déplacement. Gloria frissonna. Elle se rappela l'impression de son premier spectacle de cirque.

Le présentateur, par quelques plaisanteries savamment rodées pour exhorter davantage l'approbation collective, survolta l'ambiance qui atteignit son paroxysme.

Bientôt le clown s'éclipsa et les deux pans du rideau coulissèrent enfin pour laisser entrer en bondissant la première troupe, des acrobates vêtus de justaucorps vermillon, maculés de taches ivoires fluorescentes. Ils saluèrent brièvement avant de se placer scrupuleusement comme aux répétitions. Ils rebondirent ensuite subitement sur eux-mêmes et commencèrent par exécuter quelques sauts périlleux chacun de leur côté. Puis, ils accélèrent le rythme et relevèrent peu à peu les difficultés pour finir par se croiser en tous sens à une vitesse prodigieuse.

Gloria, elle, ne les suivait déjà plus. Son regard scrutateur, presque inquiet, balayait les gradins comme un projecteur tendant de repérer une personne bien déterminée parmi une multitude plongée dans le noir.

Les applaudissements à tout rompre l'extirpèrent de sa contemplation. Son cœur n'en battit que plus fort à son tour. Partout autour d'elle, les enfants, mais aussi les adultes étaient déjà envoûtés.

L'animateur tonitruant et toujours aussi reluisant de mille feux, vint introduire le numéro suivant : un équilibriste renommé, provenant du « bout du monde... du pays des kangourous ! »

Effectivement, la vedette annoncée fit aussitôt son entrée, dans un costume de scène mirifique, suivie dans ses talons par une jeune femme légèrement vêtue qui tenait quelques tubes creux massifs et une modeste planche en bois. Elle bâtit alors de ces ustensiles, en plein milieu de la piste, un premier étage précaire sur lequel se jucha l'artiste. Puis, elle disparut derrière le rideau pour ramener d'autres éléments qu'elle empila adroitement sous les pieds de l'équilibriste. La tour instable s'éleva bientôt à une hauteur respectable d'une demi-douzaine

de niveaux sans que l'assistante, toujours souriante, ne cesse ses allers et retours vers les coulisses pour ramener encore et toujours de nouveaux tubes et planches sous les exclamations et les cris de stupeur.

Gloria, quant à elle, continuait à s'instruire des réactions du public sans prêter plus d'attention au numéro auquel elle avait d'ailleurs déjà assisté à plusieurs reprises.

Suivirent un numéro époustouflant des jongleurs, une troupe d'acrobates chinois, puis la fameuse performance de domptage des chevaux d'un blanc immaculé.

Gloria se rapprocha de nouveau de la fillette en compagnie de son père qui retenait vraiment son attention. Celui-ci aussi semblait à peine se divertir du spectacle pour se contenter du coin de l'œil du ravissement qu'il lisait de profil, dans les grands yeux ronds et brillants, ébahis de sa fille. Pourtant, les chevaux se cabraient, virevoltaient, galopaient, sautaient par-dessus des perches les uns à la suite des autres ; les spectateurs ne cessaient de les acclamer. Le dompteur faisait claquer son long fouet. Sa cape vermeille scintillait sous les spots multicolores suspendus à la charpente du chapiteau.

Gloria, quant à elle, admirait ce couple à la faveur d'un tendre clair-obscur qui soulignait leurs silhouettes complices. Elle aurait tant aimé être cette petite fille aux côtés de son père... ou avoir pu l'être dans sa prime jeunesse.

Non, tous les pères n'étaient pas des monstres. Et tout autour d'elle, n'en voyait-elle pas finalement l'illustration ?

Ce fut alors pour elle comme une révélation, un éclair doré au milieu de la myriade des couleurs dansantes qui l'enivraient et elle se sentit alors immédiatement libérée d'un poids extraordinaire. Le rouge vif dont ses joues étaient fardées pouvait donc être autre chose que le souvenir du mauvais vin, celui dont son père éclaboussait avec violence les siens lors de ses crises d'alcoolisme qui le transportait dans un état second et qui, au fur et à mesure, était devenu son état quotidien.

Ainsi, en ayant persévéré à l'*Ecole du Clown blanc* où l'avait placée l'association qui l'avait recueillie à dix ans, elle avait essayé d'oublier son passé. Le cirque l'avait aidée à se reconstruire, à devenir une jeune femme, lui avait offert une diversion salvatrice. Mais elle avait conservé son aversion pour le rouge qu'elle ne voyait que grenat parce qu'elle avait continué de l'associer avec son père, avec tous les pères.

Ce n'est que ce soir-là, à l'aube de ses vingt ans, en voyant ce public et surtout ces hommes avec ces enfants, qu'elle prit conscience qu'elle aurait la volonté d'effacer son traumatisme.

Elle regagna alors sereine les coulisses où l'attendait Béatrix, non sans une certaine inquiétude.

- Ah ! Ben, je me demandais où tu étais passée ! C'est bientôt à nous. Les techniciens sont déjà en train d'installer nos rubans, fit Béatrix avec anxiété avant d'ajouter en remarquant son visage curieusement détendu : Tu es sûre que ça va ? Tu as l'air bizarre ! Tu sais, j'ai bêtement insisté tout à l'heure.

- Oh, c'est moi qui m'excuse Béatrix de t'avoir gâché tes émotions. Et on ira voir tes parents après ! Promit-elle en arborant un large sourire et de continuer : Mais avant, concentrons-nous sur nos rubans. Tu verras, on rayonnera de notre tenue rouge écarlate, en nous déroulant de tout là-haut, face à tes parents, face aux autres... et puis aussi face à moi-même.

11 – La solidarité

Matthieu JOLY

J'appris le théâtre avec un Centaure Basque du nom de Kiran et une Bacchante Celte nommée Anna. Ils avaient une soixantaine d'années et leurs relations érotiques et d'amour se faisaient principalement avec les mains. La nuit, ils ne dormaient pas, ayant le cafard et le spleen. Par le passé, ils avaient connu de grands moments de prestige et leurs corps, d'architecture simple, avaient été véritablement forts. Kiran était panthéiste et très païen, il fortifia ce panthéisme en réaction aux prêches édifiants et fades de sa mère, fidèle de l'Eglise catholique, et ajoutait toujours un peu de propos confessionnels aux discussions politiques. Baigner dans l'entourage de Kiran et d'Anna, traversant les épreuves dans le vaste souffle de l'air libre au milieu de la nature dans mon travail de jardinier, me mis au-dessus des agitations inutiles et des sermonneurs familiaux hostiles à l'art et à la poésie.

Pour ce qui est d'Anna la Celte, paganisme et volupté furent tantôt latents, tantôt débridés à cause d'une sensibilité liée à un trouble. Etrange destin d'une femme, être sûrement encore plus fabuleux que l'homme, respirant parmi les sources et les haleines, dans le bruissement sensuel des arbres et des heures inégales du jour. Dans ses songes, elle fut chargée de vie et de désir, plus méthodique, plus pure et plus gratuite. Kiran le Basque fut aussi un satyre, un faune digne de Marsyas qui s'était trop approché de sa jeune Parque qui mourut quarantenaire d'un cancer du sein. Pour Anna, qui ignorait encore le Dieu, elle courrait en désordre dans les campagnes du Nord de Nantes emportant dans sa fuite un serpent qui ne pouvait être reconnu de la main, mais qui la parcourait toute entière. Inclinée vers la chute, elle implorait la terre qui donne le repos, quand le serpent, redoublant ses nœuds, attacha dans son sein une longue morsure. La douleur n'entra pas dans son flanc déchiré : ce fut le calme et une sorte de langueur, comme si le serpent eût trempé son dard dans la coupe de Cybèle. J'avais 27 ans, je vis tout et ne dis rien.

Kiran, à soixante-dix ans passés, gardait encore assez de hardiesse pour gagner le haut des rochers sur la plage et s'y attarder, soit à considérer les nuages sauvages et inquiets, soit à voir venir de l'horizon les hyades pluvieuses, les pléiades ou le grand Orion ; mais il reconnut qu'il se réduisit et se perdit rapidement comme une neige flottant sur les eaux, et que prochainement, il irait se mêler aux fleuves qui coulent dans le vaste sein de la terre.

En ces Temps-là, Lionel et moi jouions dans une pièce mise en scène par le Centaure Kiran : « *Arsenic et Vieilles Dentelles* », dont nous fîmes vingt représentations. La vision la plus lucide de cet amour que j'éprouvais pour Morgane et son moment le plus heureux fut sa présence à un de mes spectacles, assise au premier rang, à côté de la fille cadette de Lionel, jeune fille de douze ans qui ne sut rien de mes troubles psychiques, qui me traita en camarade plus âgé et auprès de qui j'éprouvai l'étrange griserie qu'il y a à effleurer constamment un aveu, une confidence que je voulais faire ou laisser deviner. Lionel, lui, avait peur de ce drame de l'amour paternel qui pourrait voir chacune de ses trois filles s'éloigner de lui pour un être qui ne la méritait guère.

La Compagnie du Globe d'Argent eut un local de répétitions près de la Cité HLM du Port-Boyer, qui fut une maison de rendez-vous mercuriales ou, plus précisément un lieu d'illusions, luxueusement et rigoureusement tenu par Anna la Celte, une femme sévère et orgueilleuse, qui fut imbue de son métier d'Agent Immobilier comme on peut l'être d'un sacerdoce, d'un rôle et d'un rang. Dans le local, il y avait les décors de la pièce en cours, on y vint en se déguisant, se dépouillant de la vulgarité de sa peau et contemplant une belle, imposante et dramatique image de soi-même. Les néons nous illuminaient. Chaque texte joué fut soigneusement lu et religieusement suivi. Nous jouâmes nos personnages, agissant dans l'intimité de cette salle de répétition, comme nous voudrions agir dehors. Le théâtre est plus efficace qu'une psychanalyse et à la portée du premier minable venu.

Par exemple, nous pûmes jouer *Le Balcon*, de Jean Genet, la pièce peut-être la plus scandaleuse de l'après-guerre (1958) : sur scène, des paravents rouges, chacun joue un rôle, un évêque confesse une pécheresse, un juge ordonne à un bourreau de lacérer une voleuse, une fille habille un homme en général, lui parle de ses chevauchées, de ses Austerlitz, des cadavres et des ruines qu'il a laissés derrière lui, de son glorieux trépas et de sa légende.

Nous sommes dans le bordel de luxe de Madame Irma, cependant qu'en ville, une révolte gronde. Assise à sa coiffeuse, occupée à ses comptes, causant avec celle de ses filles qu'elle préfère, la maîtresse des lieux attend le chef de la police avec une noble impatience. Il tarde. Impérieuse, elle envoie son actuel amant, épouvanté, à la recherche de cet homme qui fut aussi, jadis, un amant. Le gigolo n'est pas plus tôt sorti que le dignitaire paraît. S'entretenant gravement avec la dame, il déplore que nul visiteur de la maison de prostitution n'ait mis un costume de policier. Le répertoire de la maison (où en plus de l'évêque, du juge et du général figurent des rois de France à Reims, un amiral sombrant sur le pont de son navire, un Dey d'Alger capitulant, un pompier éteignant un incendie, une chèvre attachée au piquet...), où chacun, anonymement, se déguise et joue un scénario pervers avec une prostituée, représente à ses yeux la consécration suprême. « Irma, constate-t-il mélancoliquement, ma fonction me pèse. Ici elle m'apparaîtrait dans le soleil terrible du plaisir et de la mort. »

Cette pièce bizarre, où l'on voit les personnages s'habiller et de déshabiller sur scène, où il y a quelques passages obscènes, est une glorification de l'Image et du Reflet, bien montée, elle peut être apte à fasciner le spectateur.

Le Centaure Kiran dénicha pour le rôle principal d'*Arsenic et Vieilles Dentelles* un démon de quarante ans nommé Martin, qui fut un très bon acteur, instituteur de sa profession, excellent chanteur d'opérettes et excellent danseur, amoureux des paysages de Belle-Île-en-Mer dans le Morbihan, où il passait souvent ses vacances estivales. Le Centaure Kiran rêva que nous fûmes partenaires dans une revue de théâtre que nous écrivîmes ensemble, où se mêlaient chansons, poèmes, musique de jazz, dans laquelle nous persiflâmes la bêtise, le snobisme, le sentimentalisme, critiquâmes la dictature et le fascisme. Nous utilisâmes pour ce faire des textes de Labiche, de Molière, de Jarry, de Cocteau. Les personnages que nous jouâmes furent le Golem, César ou Don Juan. Nous récitâmes Villon, symbole de la révolte du peuple miséreux et injustement traité par les autorités établies : « *Nécessité fait gens*

mesprendre et fait saillir le loup du bois ». A la fin du spectacle, nous proposâmes une marche optimiste « des millions contre le vent ».

Mais le personnage que le Centaure Kiran rêva de me voir jouer fut celui de Judas Iscariote attendant son châtement, se voyant déjà suspendu à la potence avec ses compagnons, lavés par la pluie, desséchés et noircis par le soleil, déchirés par les corbeaux et les pies, balancés par le vent. Sur cette scène, je reconnus que la peine encourue fut juste et demandai miséricorde pour mes frères humains : « Priez Dieu que tous nous veuille absoudre », chantait Villon dans sa *Ballade des Pendus*.

Quoi qu'il en soit, c'est sur scène que j'appris la solidarité. Lorsque l'on monte sur scène pour jouer, tout le monde est solidaire et chacun est essentiel.

12 – Séparation

Christian BERGZOLL

Bien sûr, ça arrive fréquemment, les portes coulissent, les quais sont bondés, la mère descend ses paquets, puis ses autres enfants, les portes coulissent, la poussette, coincée entre les jambes de ceux qui ne descendent pas et derrière la muraille de ceux qui se sont précipités dans la rame, la poussette, avec le bébé qui dort, ...

Bien sûr, les statistiques et le racisme primaire, rampant, exacerbé sous terre, convergent, d'habitude, pour ranger l'événement dans la caricature : *« elle avait un boubou, tu parles d'un vêtement pratique pour se déplacer (...) elle sortait de la brousse (...) elle avait tout le contenu de sa case, mais, franchement, il lui en manquait une (...) elle ne parlait même pas l'anglais (...) »*

Mais là, il s'agit d'une Syrienne francophone qui est restée sur le quai de Châtelet-les-Halles, avec ses valises et ses jumeaux, sans doute scolarisables en cours moyen. Elle voulait prendre la ligne B, direction gare du Nord, pour rejoindre Calais, mais comme le réfugié, la commisération, le beau geste et la bonne conscience sont à la mode, tout le monde s'empressait de lui expliquer qu'il valait mieux poursuivre jusqu'à Aéroport Charles-de-Gaulle terminal 2, à cause du démantèlement de la jungle et parce que la ville d'Alep serait bientôt libérée et parce que la France ferait certainement un pont aérien gratuit, pour les ressortissants de ce pays martyr, et parce que c'était trop dur d'être en Europe, avec votre religion, et parce que...

Sans voile, totalement désorientée, déstabilisée, presque désargentée, elle s'est sans doute dit qu'en reprenant ligne A, jusqu'à gare de Lyon, elle rejoindrait le sud, un port, le passeur peut-être, puisqu'elle avait encore son numéro de portable... et de quoi payer pour elle et ses trois enfants. Du coup, elle qui venait de la gare de Lyon, qui avait traversé le quai commun aux deux lignes A et B, elle qui venait d'entasser famille et bagages dans la rame EMAL de 8h14...

Voilà, la désagrégation de sa cellule familiale se poursuit : son mari travaille au noir dans une banlieue de Londres, sa fille en poussette vient de partir seule sur rails vers le nord, au milieu d'inconnus, elle, elle se plante avec ses fils, sur un quai de correspondance avec détresse et panique.

Parce que j'ai aidé la descente précipitée d'une fraction de cette famille, il se trouve que les bottes de ma copine étaient au-dessus de la roue avant de la poussette embarquée. Et que mes mains se posent sur la tête des jumeaux, que le souffle de la rame qui s'éloigne oblige à cligner des yeux....

Un jeune couple, francilien depuis plusieurs générations, séparé par des portes coulissantes, à Paris, c'est courant. On dégainé le téléphone, on se dit : « *je t'attends sur le quai, station...* » C'est ce que nous avons décidé, en associant la mère en larmes : rejoindre la petiotte et ma compagne gare du Nord...

Dans la rame EBON de 8h20, j'ai donc poussé comme un forcené pour faire rentrer les valises, les jumeaux et moi, puis je me suis retourné pour tendre la main à la mère et l'aider à rejoindre ses fils. Les portes coulissantes se fermaient, elle ne bougeait pas, les joues ruisselantes... Elle reculait pendant que les voyageurs s'agglutinaient, ils attendaient déjà la prochaine circulation, elle reculait, avalée par la foule indifférente...

Voilà, je vais rejoindre ma compagne et la petite, les jumeaux pleurent très doucement, et moi, dans la fente qui se refermait, j'ai crié bêtement mon numéro de téléphone pour que leur mère m'appelle et qu'elle me confirme qu'elle prend EMAL de 8h26, et qu'elle nous rejoint gare du Nord, et que nous nous regrouperons très vite...

Les jumeaux pleurent sans bruit et je me souviens soudain qu'elle s'est penchée vers eux, avant que EBON arrive, qu'elle a chuchoté, entre leurs deux têtes presque rasées, à cause des poux, sans doute, quelque chose comme : « *c'est le bon, n'ayez pas peur...* »... chuchoté très fort, pour qu'ils l'entendent... avant de déposer deux baisers, sur la joue droite de l'un et la gauche de l'autre.

Voilà, mes petits, c'est comme ça que nous nous sommes trouvés. Nous sommes descendus ensemble à Drancy : là, il n'y a plus de camp de rassemblement avant déportation. Juste mes parents que j'avais contactés, qui vous ont pris en charge, presque consolés. Puis emmenés, sur la même ligne, dans l'autre sens, jusqu'à Denfert-Rochereau. Chez nous.

Une mère, bien coiffée, bien habillée, digne, discrète, aimante, au moins bilingue, ce n'est pas lâche, ce n'est pas démissionnaire, c'est une réserve inépuisable d'amour et

d'intuition : elle a deviné que nous ne pouvions pas avoir d'enfants, que nous dévorions des yeux tous ceux, si rares, si malmenés, que nous croisions le matin, le soir, dans nos trajets professionnels souterrains.

Elle ne nous a rien demandé, elle ne nous a rien imposé. Nous sommes complices, nous sommes d'accord. Des regards explicites, un contrat implicite.

Je ne sais pas si les retards du soir, vers 18h00, quand nous sommes revenus de notre journée de travail, sont liés à un accident de personne : c'est la formule, dans la langue de bois des haut-parleurs, pour dire suicide. Je ne sais pas jusqu'à quelle quantité de stress vous pouvez résister, alors, à croupis, à votre hauteur, devant vous, je me tais sur cette mort annoncée, négligée, effacée.

Il y aura des procédures, des démarches, des papiers à signer, un trop grand nombre de gens qui vont vouloir se dresser entre vous trois et nous deux. La solidarité spontanée ne s'accommode ni des frontières, ni des lois, toutes ces choses inventées par les humains pour les trier, les séparer les uns des autres, les dresser les uns contre les autres...

En fait, je ne sais rien de vous. Mais il va me suffire, là, pendant que tous ces souvenirs proches se bousculent en moi, il va me suffire de vous demander vos prénoms pour que mon cœur éclate et que celui de ma compagne en fasse autant et que ceux de mes parents, à l'unisson...

Oui, elle est atroce, la pensée qui m'envahit : parfois, la séparation, ça a du bon...

13 - La lettre à Don Quichotte (1^{er} Prix adultes)

Martine FERACHOU

L'automne déversait déjà sa palette de couleurs sur les bras tortueux des arbres qui bordaient le chemin de halage. Les bruns, les roux, les mordorés s'enflammaient en un seul et unique brasier. Le soleil, satisfait de ce spectacle, se contentait d'éclairer timidement les troncs massifs et noueux. L'herbe de la prairie retrouvait le goût du blanc et cette première gelée terrassait les feuilles les plus fragiles. Le canal n'était pas en reste, reproduisant, sur son miroir d'eau, cette allégorie automnale. Il renversait les silhouettes longilignes des trembles. Il étalait le ramage brunâtre des grands hêtres. Il engloutissait brindilles et rameaux. A quelques mètres de là, l'interminable bâtisse semblait se recroqueviller dans ses vieilles pierres tel un mendiant dans ses haillons. Pas un signe de vie ! Le jour naissait pourtant, mais sa froidure engourdissait la vie des hommes...

Antoine avait-il senti l'arôme puissant du café ? Le parfum alléchant de la brioche ? La suavité du chocolat chaud préparé à l'ancienne ? L'odeur âcre du feu de cheminée que l'on rallume ? Ou, surexcité par le plan qu'il avait fomenté une partie de la nuit, s'était-il tellement tourné et retourné dans son lit, gigotant comme un bébé, chiffonnant ses draps, martelant son oreiller, tortillant sa housse de couette ? Toujours est-il qu'il était sorti du nid douillet dès l'aube. Il s'était vêtu prestement, rejetant l'idée d'une toilette matinale, et avait descendu l'escalier. La grande cuisine familiale était emplie de la présence invisible de Mummich. La table de ferme abondait de fromages et lait fermiers, de fruits de saison, de pain frais, de beurre de baratte, de confitures maison. Une Fallue dorée et moelleuse trônait, délicatement centrée sur un torchon à carreaux. La vieille et légendaire cuisinière tenait au chaud le chocolat mousseux du garçon dans sa casserole d'aluminium. Antoine s'était approché du festin et avait découvert, sous son bol en faïence, un papier griffonné à la hâte : « je reviens dans deux heures ». Il avait donc pris, seul, un petit déjeuner copieux, mesurant pour la première fois la chance qui était sienne de manger à sa faim près de l'âtre, d'avoir, au-dessus de sa tête, un toit d'ardoises protecteur. Repu plus que de nécessaire, il avait été envahi par un sentiment de culpabilité aussi neuf que désagréable. Les images de l'émission télévisée de la veille prenaient ici tout leur sens, amplifiant le malaise éprouvé par l'enfant à leur découverte. Sa décision, déjà prise, en avait été renforcée au centuple. Il avait regagné sa chambre, s'était assis à son bureau, et avait passé deux bonnes heures à rédiger sa lettre. L'exercice avait été rude. Plusieurs vaines tentatives, mises en boule par un poing rageur, avaient rejoint la

corbeille. Il avait arpenté sa mansarde de long en large. Il s'était, à plusieurs reprises, statufié devant la lucarne et perdu dans la contemplation du canal. Mais les mots peinaient à trouver leur chemin et l'esprit cartésien de l'enfant l'avait conduit à d'autres vérifications. Il avait mentalement mesuré le pré, installé des sanitaires sous le vaste appentis, planté quelques piquets et tendu des fils à linge. Il s'était félicité d'avoir multiplié les recherches sur Internet dès la fin du programme, avant de se coucher, car ce matin encore la connexion au réseau était interrompue. Pour l'enfant, pas question d'écrire des bêtises. Les informations qu'il donnait devaient être exactes et surtout, la proposition réfléchie et judicieuse ! Il n'avait rien laissé au hasard ! Enfin... Presque rien. Une pensée dérangeante subsistait : comment réagirait Mummic'h ? La grand-mère d'Antoine avait beau avoir les idées larges et un cœur en or, n'était-elle pas d'une autre génération ? Comment se comporterait-elle si l'entreprise du garçon aboutissait ? Ouvrirait-elle grand ses bras ? Affronterait-elle avec sérénité mais aplomb les détracteurs du projet ? Ferait-elle de cette histoire un combat personnel ? Y engloutirait-elle, comme elle l'avait fait par le passé, pour d'autres nobles causes, toutes ses forces et beaucoup de son argent ? Mais bon ! Pour Mummic'h, il verrait plus tard... Elle l'avait recueilli, alors qu'il était encore bébé, à la mort accidentelle de ses deux parents et désormais, l'élevait, seule. Elle débordait d'amour pour lui, ce qui ne l'empêchait pas de s'acquitter, avec intelligence et courage, de son devoir d'éducation. Elle protégeait. Elle guidait. Elle exigeait, ordonnait... dans le respect et non dans la répression. Une femme généreuse, honnête, qui fonctionnait à l'instinct, au bon sens paysan... La manipuler ? Il n'y songeait même pas ! Mais la convaincre, la rallier à sa cause... voilà qui était possible... Plus tard ! Pour Mummic'h, Il verrait plus tard. Il avait recopié avec application sur l'enveloppe blanche, les coordonnées du destinataire de sa missive qu'il avait pris soin d'enregistrer, d'un dernier clic sur son ordinateur. Il y avait glissé les deux feuilles écrites de sa main, avait fermé le pli et collé le timbre. Il avait enfilé son manteau, chaussé ses bottes en caoutchouc, avait quitté la longère en claquant la porte. Il fallait, au plus vite, rallier la ville pour poster son courrier.

Antoine avait emplit ses poumons de l'air vivifiant du petit matin et avait entrepris d'un bon pas sa marche forcée. Il avait traversé l'écluse prudemment et emprunté le chemin de halage. Les premiers rayons du soleil avaient déposé de minuscules lucioles dans les toiles d'araignée, fondu le givre sur les herbes folles, donné à la surface de l'eau une aura mystérieuse. La beauté du paysage familier réjouissait immanquablement le cœur de l'enfant et gravait à jamais sa mémoire. Il s'était mis en marche, serrant dans ses doigts gelés, la

précieuse enveloppe, offrant son visage poupon à l'astre solaire. Il marchait, souriant à l'idée de partager, bientôt sans doute, ce trésor, ce diamant brut, cet écrin de verdure, *sa* Normandie... Il marchait, libre, heureux, se remémorant sans cesse le contenu de sa lettre, fier d'avoir pris une grande et juste décision... Perdu dans ses pensées, il ne l'avait aperçue qu'au dernier moment ! Vigoureuse, puissante, elle avançait vers lui à grandes enjambées régulières, soufflant dans le froid de petits nuages de vapeur d'eau. Son allure, son visage reflétaient une opiniâtreté hors du commun. Point d'échappatoire ! Antoine s'était statufié, ébahi !

Mummic'h avait fondu sur lui en quelques secondes. De ses doigts gantés de laine noire, elle lui avait saisi le menton et l'avait contraint à mettre ses yeux dans les siens.

- Je vais t'expliquer, avait-il osé.

Mais il n'avait pas eu le temps de poursuivre. De sa main libre, elle lui avait subtilisé l'enveloppe.

- Inutile, avait-elle murmuré, je sais lire.

Elle avait libéré le visage de l'enfant, et porté la missive devant ses yeux, découvrant avec étonnement l'adresse qui figurait au recto : « Monsieur Don Quichotte, 11 Rue Bichat, 75010 Paris ». « Monsieur Don Quichotte ! ». Elle n'avait pu réfréner un sourire et avait enveloppé Antoine d'un regard plein de tendresse. Puis elle avait entrepris d'ouvrir le précieux courrier. L'écriture enfantine délivrait ce message :

« Cher Monsieur Don Quichotte,

J'ai vu hier soir à la télé le reportage qui parlait de votre association. Je trouve ça injuste que des gens vivent dans la rue ou sous des toiles de tente (même si c'est des Quechua 2 secondes) ! Je pense que l'hiver, il ne doit pas faire chaud là-dessous. En plus, les tentes m'ont paru bien serrées au bord de ce canal Saint-Martin. Alors, voilà, j'ai réfléchi... J'habite avec ma grand-mère dans une grande longère normande près de Carentan. Nous ne sommes que deux à vivre ici, alors qu'il y a plein d'espace, et je m'ennuie souvent. Je manque de copains car la ville est à trois kilomètres. Je vous propose donc de nous envoyer quelques familles de « mal logés » ou de « sans-abris », avec des enfants de préférence (j'aimerais bien avoir des copains). Je joins à cette lettre un croquis de l'habitation avec le nombre de chambres. Je vous donne aussi les mesures du pré, de l'appentis au cas où vos amis

préfèreraient vivre sous les tentes (mais je trouverais ça ballot !). Je mets également mon adresse pour la réponse.

Antoine

PS : ma grand-mère fait la meilleure Fallue de la région.

PS2 : la longère se trouve aussi au bord d'un canal. Donc, ça, c'est pas un problème. »

Mummic'h avait replié les feuillets, les avait remis dans l'enveloppe et avait enfoui le tout au fond de sa poche.

- On rentre, avait-elle ordonné en s'emparant de la main du garçon.

Sa voix tremblotait...

- Mais, laisse-moi t'expliquer...

Elle avait repris, en direction de la maison, sa marche cadencée, tirant par le bras un Antoine désabusé et pleurnichant. Quelques minutes s'étaient égrainées...

- Mummic'h, tu me fais mal, lâche-moi !

La vieille femme s'était alors brusquement arrêtée, s'était accroupie devant Antoine dont elle avait lâché la main, avait plongé son regard bleu dans celui de l'enfant. Des larmes ruisselaient sur les joues ridées.

- Tant de misères, Antoine, tant de misères ! Ça ne devrait pas être permis, tu comprends ? Ça me rend folle ! Ça me met en colère ! Et toi... si jeune... tu t'inquiètes déjà. Tu cherches des solutions Je suis tellement, tellement... fière de toi ! Mais je savais déjà que tu as reçu l'amour en héritage !
- Alors, ma lettre...
- Ta lettre est belle, émouvante... mais inutile. Dans ce monde, tu sais, on ne prend pas les enfants au sérieux ! Allons, ne fais pas cette tête ! Regarde notre canal : il resplendit ! Une belle journée s'annonce. Essayons d'en profiter !

Le garçon avait hoché la tête, accablé, vaincu ! Ils avaient repris leur marche silencieuse, désormais paisible. Elle, savourant le moment partagé ; lui, ruminant son immense déception ! Comme à l'accoutumée, ils s'étaient arrêtés à l'écluse, et accoudés à la balustrade, traquant

leur reflet dans l'eau... Puis elle avait relevé la tête et, cherchant les yeux de l'enfant, avait proféré, taquine :

- Tu me le ramènes, ton sourire, dis ?

Mais se heurtant à l'air buté de son petit-fils, elle avait ajouté, solennelle :

- Quelques pauvres gens, bien au chaud chez nous, qui agrandiraient notre famille, ça se tente, non ?
- Qu'est-ce-que tu dis ?
- Je te dis, petit nigaud, que je reviens de la ville. Nous n'avions pas de connexion internet ce matin. Et Dieu sait combien de temps va durer la panne. Alors, je suis allée à la mairie, poser notre candidature pour héberger quelques-unes de ces malheureuses personnes. Qu'est-ce que t'en dis ?

Le cœur d'Antoine avait explosé de joie dans sa poitrine. Il s'était suspendu au cou de Mummic'h en criant :

- J'en dis que... oui, ça se tente !

14 – Nous

Claudie GRIS

Nous sommes attachés à des piquets par des cordes trop courtes. Autour de nous crépite un feu d'artifice qui nous effraie et nous donne envie de rentrer sous terre. Nous creusons de nos sabots pendant qu'explorent les pétards et que leur lumière passe sur des visages béats. Le lac tout proche clapote, apaisé, dans l'ignorance de ce que l'on nous fait subir. Alors l'un de nous tire plus fort sur la corde, l'un de nous la mord et la corde rompt. Il se libère soudain et s'enfuit loin pendant que les fusées sifflent leur course dans le ciel, pendant que des soleils éjectent des brassées d'étincelles se reflétant dans l'eau et qu'un homme avec sa lampe-torche sur sa barque, au milieu du lac, se détourne un instant de ses feux pour nous regarder devenir fous sur le rivage.

L'odeur de soufre agresse nos naseaux, mais nous nous calmons. Nous nous rassemblons pour masquer la corde qui gît aux yeux de l'homme sur le lac. Nous n'apercevons déjà plus la silhouette de celui qui s'est enfui.

Ce sont des rires et des conversations de fin de rêve qui s'éloignent par les sentiers, comme autant de ruisseaux. Des hommes qui ont roulé des plaids sous le bras ou qui portent des pliants. L'odeur d'humidité prend le pas sur celle de soufre et la fumée laisse entrevoir la voie lactée.

Les hommes ne viennent pas nous voir ensuite, cette nuit. Personne ne nous surveille. De loin nous avons l'air calme, assoupi. Aucun d'entre nous ne dort. Nous rêvons à celui qui a osé partir. Nous l'espérons loin, nous l'espérons sauf, mais quel abri pour un être de notre espèce, quand les forêts ont brûlé, que les arbres dont nous mangeons les feuilles ont disparu ? Nous sommes les seuls, les derniers, et il a fallu qu'on nous découvre. Nous avons été forcés de sortir de la forêt à cause des flammes. Nous n'avons jamais connu d'autres que nous avant. Nous sommes souples et rapides, mais hors du couvert nous n'avons rien pu contre les humains. Ils ont commencé par nous séparer, observant que sans le troupeau, nous nous résignons.

Ce soir du feu d'artifice, quand l'un d'entre nous s'est enfui, nous avons un sursaut de rêve. On a toujours senti que celui-là est différent, qu'il ne peut pas survivre avec cette corde, avec cette nourriture fade que l'on nous donne. Sans jugement nous nous sommes inquiétés pour lui. Il a 1/4 semblé perdre ses forces alors même qu'il les a rassemblées. Lorsqu'il a rompu la corde,

alors que ça pétaradait autour de nous, nous avons fait silence pour ne pas attirer l'attention. Soudain nous sommes devenus le fuyard, espérant en autre chose. Cette nuit-là, nous nous relayons pour cacher toujours l'absent, dormant à tour de rôle, les pattes repliées sous notre corps léger, le sommeil agité de rêves éreintants.

Au petit matin deux jeunes hommes s'approchent prudemment de nous, la bouche ouverte sur un sourire de bête. Ils tiennent des bâtons. Les humains se méfient de nous à cause de nos dents très grandes, de notre museau allongé, qui alourdit notre tête, portée par des épaules puissantes. Nous avons tous la même teinte sombre héritée d'un même parent.

Ces jeunes hommes-là sont chétifs, presque malingres, l'un blond, l'autre très brun de peau. Nous avons appris à nous méfier de leur faiblesse même, qui les rend méchants. Ils se parlent et nous désignent. Le plus grand des deux s'approche assez pour piquer l'un d'entre nous, l'agace assez pour que d'un mouvement sec il ouvre sa gueule et brise le bout de bois. Dans son geste il s'écarte et découvre l'espace vide au milieu de nous, la corde à terre. Terrifié, le jeune homme attrape le poignet de son compagnon, et désigne le piquet et la corde. Ils s'enfuient tous deux, et nous savons déjà que notre situation va s'aggraver.

Les humains qui nous ont capturés arrivent très vite après la fuite des deux jeunes. Ils s'approchent doucement, en parlant d'une voix grave, rassurante, ils veulent nous hypnotiser comme des bêtes sauvages. Nous ne sommes pas ces bêtes-là, mais nous n'avons plus de force, nous les laissons venir. Ils tiennent dans leur dos des muselières et savent nous enfermer rapidement avec ça, avant que nous ne comprenions. Nous avons la sensation de ne plus pouvoir respirer. Nous nous regardons de grands yeux ronds et fous, nous secouons la tête mais l'appareil nous maintient fermement. Libérés de la menace de nos coups de dents, ils n'ont pas trop de difficulté à remplacer les cordes par des chaînes, impossibles à briser cette fois.

Pendant l'opération un homme nous surveille en pointant sur nous l'arme dont ils ont déjà eu l'occasion de se servir lors de notre capture. Ils souhaitent manifestement en limiter l'usage, mais ils n'hésiteraient pas si nous devenions trop sauvages. Ils saisissent les chaînes et un par un nous font trotter à côté d'eux, en rond. La tête nous en tourne. Ce petit jeu dure pendant que le soleil prend tout l'espace, au fil du temps qui s'écoule si mal, ralenti par la chaleur. La 2/4 soif nous dessèche le gosier pendant que le soleil n'en finit pas de monter, nous brûlant le dos. Notre cuir n'est pas fait pour une température si élevée, habitués que nous sommes au couvert des arbres.

Quelques spectateurs se tiennent non loin de nous, avec leurs chiens qui nous aboient après,

plus avec mépris qu'avec agressivité. Il y a dans leur regard un mélange de peur et de dégoût. Si nous leur faisons cet effet-là, pourquoi nous gardent-ils avec eux ? D'ailleurs, ils nous ont parqués assez loin de leurs maisons. Ils semblent nous craindre et nous détester et tout en même temps, dans le regard des hommes qui nous font tourner, paraît une certaine fierté que nous aimerions enterrer à coups de sabots. Dans le public se tiennent en retrait deux enfants qui nous regardent avec un mouvement de pitié, mais ce ne sont que des enfants qui ne peuvent rien pour nous que ce regard-là.

Quand la ronde grotesque se termine, ils fixent les chaînes et nous libèrent la gueule pour que nous puissions manger ce qu'ils veulent bien nous donner. Pas un de nous ne touche à cette nourriture. Quitte à nous affaiblir, nous ne voulons plus, ne pouvons plus les aider dans leur jeu. Nous pensons à celui qui est parti, que des humains sans doute poursuivent, dont il ne pourra pas se cacher sans arbres. Nous pensons à lui qui souffre de la chaleur, de la soif et de la faim. Nous sommes sous son cuir agressé par les taons, dans ses muscles tendus à se rompre, dans ses sabots qui cognent la poussière. Par-dessus tout nous le souhaitons libre plutôt qu'avec nous, dans ce cirque où des humains contemplent des flammes colorées qui explosent dans le ciel, jouent avec le feu jusqu'à nous détruire, nous rassemblent et nous observent. Ils semblent plus nombreux pour la ronde de l'après-midi. Ils nous choisissent en tendant leur bras, nous désignent et nous avons peur de leurs yeux propriétaires.

La nuit tombée, nous respirons de nouveau. L'ombre nous protège en douceur comme les arbres autrefois. Une odeur d'humidité remonte de la rive proche du lac. Des oiseaux palmipèdes renoncent à se dandiner et s'apaisent tout comme la rumeur des maisons, dont les lumières allumées font comme des fanions à l'usage de ceux qui espèrent toujours trouver de la vie, même dans le noir le plus profond. Ils ont posté un homme près de nous qui ne semble pas ravi, qui s'ennuie, qui reste longtemps à regarder son appareil où des images défilent et d'où sortent des voix désincarnées. Il boit quelques bières, puis s'allonge dans son manteau. Il ne tarde pas à s'assoupir. La lune est déjà haute dans le ciel quand deux enfants s'approchent. Ils sont habillés légèrement sous une veste en laine épaisse trop grande pour eux. Ils n'ont pas 3/4 de bâton. Nous nous souvenons d'eux. Il y a une fille et un garçon aux cheveux très clairs tout deux, presque blancs dans la lumière de la lune, coupés courts. Leurs pieds flottent dans des bottes dans lesquels ils ne peuvent pas marcher sur la pointe des pieds. Ils sont tout légers, si bien que notre gardien ne les entend pas. La fille parle d'une voix rassurante, pas celle de tout à l'heure qui veut faire croire que. C'est une parole sincère qu'elle nous offre, tendant la main, au risque qu'elle soit sectionnée d'un coup de dent puisque nous ne portons pas notre

muselière pour la nuit. Nous les laissons s'approcher car ils ne sont pas menaçants pour nous. La fille, les larmes aux yeux, soupèse la chaîne de l'un d'entre nous, entreprend de la retirer de notre tête. Nous ne sommes pas hauts, elle atteint facilement notre encolure, mais la chaîne est trop bien fixée. Elle abandonne alors cette tentative pour s'attaquer à la partie de la chaîne nouée au piquet. Elle parvient à la retirer, en essayant de ne pas faire cliqueter les maillons. Nous la regardons et attendons tout soudain de ce personnage fantomatique et aussi petit que nous. Elle ramène la chaîne sur le col de celui qu'elle a détaché et en coince l'extrémité dans le collier formé autour du poitrail. La chaîne, pendante, semble un lourd et long bijou. Aucun de nous ne bouge. L'enfant fait signe alors au garçon qui l'observait jusqu'alors et tous deux entreprennent de nous détacher de la même façon, sans bruit. Après quoi, la petite fille et le garçon reculent. Ils serrent leurs bras contre eux, nous regardent et nous ne bougeons pas. Le moindre mouvement fait sonner les chaînes. Un coup de vent résonne plus fort, le gardien renifle. Mais ne se réveille pas. Alors la fille prend le garçon par la main, et ils repartent par où ils sont venus, ils disparaissent derrière un saut du sentier. Ils sont cependant restés sans doute dissimulés à proximité : nous sentons encore leur odeur.

C'est alors que nous nous sommes tournés dans la direction où nous avons vu le premier d'entre nous s'enfuir. Au petit trot d'abord, nous partons, suivant le même chemin. Puis, accélérant nous entraînons derrière nous les chaînes qui ont glissé de notre encolure, et qui glissent au sol désormais, serpents brillants sous la lune, faisant de nous des monstres terribles, scintillants et cliquetants, pendant que notre gardien se réveille et se redresse. Nous sommes partis et peut-être sans espoir de survie, peut-être finirons-nous au bout d'une falaise, mais nous sommes libres encore et sauvages. Les chaînes entre nous applaudissent les enfants qui nous ont sauvés.

15 – Migrance

Marie Aude FLEURY

Il pinça et entortilla les quelques poils de sa barbe entre ses ongles noircis. C'était devenu une manie depuis qu'il avait tout quitté, un petit geste rassurant au milieu d'une nouvelle vie majoritairement solitaire et pleine d'imprévus. D'ailleurs, le dernier datait d'hier. Il s'était fait arracher sa sacoche par deux mecs circulant en scooter alors qu'il marchait tranquillement sur le trottoir. Il avait tenté de courir pour les rattraper mais c'était peine perdue avec sa physionomie de tortue : un lourd sac à dos presque aussi grand que lui et des tongs cent fois rafistolées. Lenteur assurée.

Malgré cet épisode fâcheux il restait optimiste et gardait résolument son objectif en tête. Mais il n'avait plus d'argent. Alors ce matin-là, il quitta l'hôtel miteux où il logeait depuis quelques jours pour rejoindre la gare routière la plus proche. Un lieu de passage, un repère de migrants comme lui, où il espérait bien retrouver la solidarité qu'il avait déjà expérimentée au cours de son voyage, et même – tant pis – la charité des locaux.

Il transportait son ukulélé, compagnon de route lilliputien mais rassembleur grâce auquel il avait pu recréer, au fil des quelques pays parcourus, de petites communautés éphémères. Dans ces « bœufs » se jouait une jolie musique, celle qui tisse le lien social qu'il recherchait tant, dans la simplicité de se retrouver entre inconnus sans emphase, liés par un même but et bien souvent une même vision du monde. Les discussions, à la profondeur inédite, étaient autant de jalons sur sa route et venaient le remotiver dans les périodes de doute et de cafard. Par ces moments suspendus, il se souvenait des raisons qui l'avaient amené jusqu'ici et mesurait la chance de se sentir désormais maître de son destin.

Il traversa l'immense parking de la gare. Il faisait déjà très chaud et la poussière au sol tournoyait au rythme des allées et venues des bus verts de la compagnie locale, venant lui piquer les yeux et la gorge déjà encombrée par plusieurs soirées de tabagisme intensif.

Il s'installa sur le trottoir, à l'entrée de l'une des salles d'attente vitrées, juste à côté d'une petite épicerie devant laquelle les gens attendaient leur tour bien en rang. Il sortit son ukulélé, la pancarte qu'il avait préparée et un bob déformé par une existence oppressante dans le filet du sac à dos. Puis il posa ce dernier sur la tranche en guise de dossier. Il s'assit en tailleur et commença à jouer.

Deux jeunes hommes débraillés et aussi chargés que lui ne tardèrent pas à s'arrêter pour l'écouter un peu et lui déposer quelques pièces. Ils finirent par l'interrompre pour lui faire un « *check* » – cette version « *cool* » et complice de la poignée de main – avant de se diriger vers l'entrée principale de la gare. Il reprit son morceau, enjoué comme un gamin que l'on viendrait de féliciter. Il était toujours aussi impressionné et ému par cette solidarité dans l'itinérance, alors même que la frugalité s'impose souvent après de nombreux mois ou semaines sur les routes.

Du coin de l'œil il vit une fillette joufflue, avec une coupe au bol impeccable, qui essayait de s'extraire de la file d'attente de l'épicerie en tirant le bras de sa mère tout en tapant du pied pour suivre le rythme de la petite guitare. Sa maman se pencha pour lire ce qui était inscrit sur la pancarte, elle eut l'air attendri et donna une pièce à sa fille qui s'empressa de venir la déposer dans le chapeau. Malgré le peu d'équilibre qu'elle avait, elle resta devant lui en pliant et dépliant ses jambes potelées, tout en agitant ses bras avec un grand sourire édenté.

Il n'en fallait pas plus pour le faire rire lui aussi, alors il accentua le battement des cordes pour le plus grand plaisir de l'enfant. Plusieurs personnes de la file d'attente s'étaient tournées vers eux, amusés. Il se sentit aimé, il n'en revenait toujours pas de la gentillesse dans ce pays, de la bienveillance ambiante. Il avait été tellement habitué à l'agressivité et à l'ignorance. Par la musique ainsi partagée, il avait l'impression d'enfin toucher du doigt le plus petit mais le plus profond dénominateur commun entre les hommes, cette sensibilité qui lie malgré tout, malgré les langues, les modes de vie et les cultures différentes. Il y avait juste un chauffeur un peu plus loin, adossé à son bus en plein cagnard, qui semblait observer cette scène mi-affligé, mi-méprisant, ou alors ses yeux plissés par le soleil lui donnaient cet air dédaigneux. Il y a des cons partout.

Il avait envie d'immortaliser ce moment. Il s'arrêta de jouer, se retourna pour ouvrir une poche de son sac à dos et sortit son téléphone portable. Pour se faire comprendre, il mima la prise d'une photo à l'un des spectateurs, un homme à l'âge indéterminable, qui s'approcha alors. Il lui tendit le téléphone tout en se levant légèrement pour s'accroupir à côté de la fillette et lui montrer du doigt l'appareil. De l'autre main, il leva le pouce, tout content.

Entre temps, la maman avait passé le pas de la porte de l'épicerie et faisait donc signe à sa fille de revenir vers elle. Il récupéra son téléphone, remercia le photographe et la mère d'un hochement de la tête puis se pencha immédiatement sur son écran pour voir le rendu de

la photo. Superbe. Il fallait absolument publier cet instant. Il réfléchissait déjà à la légende qu'il allait mettre.

D'une main il pinça à nouveau un poil de sa barbe broussailleuse, et de l'autre fit machinalement défiler les images d'un réseau social de partage de photos et de vidéos. Il avait créé un compte le jour de son départ du cocon familial parisien, afin que son entourage – et toute autre personne intéressée – puisse suivre ses aventures à distance. Il était fier de montrer à tous qu'il était capable de partir seul, de se débrouiller, de dénicher des endroits incroyables et il espérait secrètement susciter la jalousie chez ceux qui n'avaient pas l'envie ou pas le courage de quitter leur routine. Il suivait aussi le parcours d'autres routards comme lui, à la notoriété plus grande. Il les trouvait inspirants, philosophes. Il dialoguait avec certains d'entre eux sur le réseau social, prenant des conseils sur les lieux à visiter, les bons plans logement et les moyens d'augmenter sa cote de désirabilité sur le réseau social. C'est pourquoi son quotidien de baroudeur consistait souvent à préparer minutieusement les messages qu'il allait envoyer, à choisir ses photos avec application puis à publier le tout à des horaires stratégiques, garantissant un maximum de visibilité. C'était devenu un travail à plein temps, ou presque, mais il fallait bien se donner les moyens.

La spontanéité de la photo prise à l'instant contribuerait sans nul doute à accroître son nombre d'abonnés et ainsi à continuer l'aventure, à continuer d'exister : lui et la petite fille tout sourires, en arrière-plan le ukulélé posé sur son gros sac de baroudeur, et au première plan l'inscription au marqueur noir « Je voyage sans argent. Soutenez mon tour du monde ! » Rédigée en anglais et en vietnamien. Ça y est, il l'avait sa légende. Il s'empressa de la taper avec dextérité sur les touches de son téléphone : « Hanoï, mai 2019. Quand les Vietnamiens et les routards de passage soutiennent ton ouverture sur le monde... Et j'en appelle aussi à toute la communauté ! » suivie du lien vers sa cagnotte en ligne et, en guise de ponctuation finale, un émoticône en forme de pouce levé.

Il était à peine le début de la nuit lorsque je descendais en machine pour prendre mon quart. Nous naviguions maintenant depuis trois jours, et commencions à rentrer dans une petite routine, suivant le train-train quotidien. Je venais de terminer ma cigarette sur l'aileron du bateau, contemplant la mer et l'horizon. Le vent semblait plus agité que d'habitude, mais notre bateau fendait les flots comme à son usage. Je lâchai un soupir puis descendis l'échappée qui menait au plus profond du navire.

Peut-être quelques heures s'étaient écoulées après mon arrivée dans la salle des machines. Je revenais de ma dernière ronde, sans mésaventures ou imprévus. Alors que tout semblait se passer normalement, que mon lit bien chaud m'attendait bientôt, un bruit sourd me réveilla vite.

Je couru vers l'endroit d'où venait le chahut, me frayant un chemin dans les coursives longues et étroites qui reliaient les différents locaux. Mais que s'était-il passé ? Je passai par là quelques minutes avant, tout eut semblé calme. En arrivant sur place, un sentiment de torpeur m'envahit. Les lumières du local clignotaient rouge. Le bruit des différentes alarmes était assourdissant. Mais par-dessus tout, le local était envahi d'eau. Nous avions dû heurter quelque chose, la voie d'eau semblait conséquente, bien que je ne puisse voir précisément. Je tentai dans un premier temps de l'aveugler, avec le matériel qui me tombait sous la main. Les essais furent vite inconcluants, le matériel était inadapté et il était impossible de s'approcher avec l'eau autour. Me sentant seul, je devais prévenir les autres. Je me lançai à travers le local maintenant à moitié immergé pour arriver au niveau d'un des pupitres. Je devais prévenir les autres, et la radio était le meilleur des moyens. Je la saisi et commença à parler à la diffusion générale.

- Voie d'eau au local machine, voie d'eau au local machine.

A peine le bouton lâché pour reprendre mon souffle, j'entendis une autre explosion. Je n'eus le temps que d'apercevoir un tuyau du plafond se déloger et tomber. Le coup sur ma tête fût bref et puissant. Comme une cloche qui venait de sonner, puis, le trou noir.

- John ! John, tu m'entends ?

Je commençais à reprendre conscience. Je ne contrôlais pas encore tout mon corps. Je n'étais qu'une pensée dans une coquille vide. J'arrivai enfin à ouvrir les yeux. J'étais dans les bras de mon ami qui me secouait pour me réveiller. Que s'était-il passé ? Je tentai de me souvenir. La voie d'eau, la voie d'eau ! Mais que faisait-il encore ici ? Nous coulions lorsque je perdis

connaissance. J'avais envie de prévenir, d'aider, mais je ne pouvais rien faire. Combien de temps avais-je été inconscient ? Et ce bruit sourd qui résonnait encore dans ma tête... Je fini enfin par pouvoir reprendre pleinement le contrôle de mon corps.

- Mais que fais-tu encore ici, le bateau coule, on ne peut plus rien faire, lançai-je
Je n'étais plus dans le local immergé mais rien ne semblait tourner rond autour de moi. Le bateau avait une gîte importante, et le bruit et les lumières qui s'affolaient ne prédisaient rien de bon.

- Je suis venu te chercher ! Les passagers ont évacué, et l'équipage est en train. Viens je vais te sortir de là.

Alors que j'essayai de l'aider en me hissant pour me relever, ma jambe ne suivait pas. Un coup d'œil suffit pour se rendre compte que j'étais bloqué. Je me débattis de toutes mes forces pour essayer de me libérer, en vain.

- Je suis bloqué, je n'y arriverai pas. Va-t'en tant qu'il en est encore temps.
- Non, je ne vais pas te laisser là et partir tranquillement ! Tu viens avec moi, pas de discussion !

Il saisit le tuyau qui me coinçait la jambe et tenta de le déplacer. Dans le même temps, j'essayais de m'extirper de mon mieux. La situation semblait de plus en plus inévitable. L'eau commençait à monter, le tuyau était maintenant totalement immergé. Les secousses dans le bâtiment faisaient tomber des pièces du plafond.

- Va-t'en ! Laisse-moi et vas-t'en, insistai-je
- Non, c'est soit on s'en sort tous les deux, soit on y reste tous les deux. Je ne te laisserai pas derrière !

Que de belles paroles. Alors que nous étions tous les deux en train de tenter de me sortir de là, que l'eau montait et montait, une dernière secousse changea brusquement le cours des choses. Une plaque du plafond chuta. Alors qu'elle tomba sur le tuyau qui me bloquait la jambe, me rendant ainsi la liberté, elle prit à l'instant même la vie de mon camarade. La plaque l'avait tapé à la tête, l'eau était maintenant rouge écarlate tout autour de son corps sans vie, flottant entre les décombres.

Anéanti, je m'extrayais de ma prison éphémère, saisi le corps de mon ami, et remonta à l'air libre. Plus rien ne comptait autour de moi. J'avais l'esprit totalement vide, comme inconscient. En arrivant sur le pont, j'aperçu les derniers membres d'équipage embarquer dans le radeau. Je repensai à ce qui venait de se passer, puis comme un sentiment de honte m'envahit. Je me sentais responsable. Je le ressens toujours aujourd'hui d'ailleurs. Je rejoignis les autres et m'installa, sans un mot. Nous abandonnâmes le navire au milieu de la

nuit. Les passagers étaient tous sains et saufs, et l'équipage avait perdu un homme. Nous fûmes récupérés par un bateau de pêche quelques heures plus tard, qui nous ramena sur la côte.

Souvent, je repense à cette histoire. Que la vie me semble injuste. Il ne voulait pas partir et vivre en me laissant mourir derrière. Il est mort derrière en me laissant partir et vivre. Quelle ironie du sort. Je me demande encore pourquoi avait-il choisi de m'aider ? Si les rôles avaient été inversés, aurais-je fait de même ?

17 – Apparences (2^{ème} prix adultes nocéens)

Sylviane BOUZIANE

- Bande de lâches, vous n'avez pas honte, à trois contre un : lâche Solène dans sa voiture.

Elle est indignée. Ce qu'elle voit la révolte, elle qui est la bonté même.

Son sang ne fait qu'un tour et elle ne songe qu'à une seule chose : venir en aide !

Cet homme, là, par terre, assailli par trois voyous qui le passent à tabac : c'en est trop pour elle. A bord de sa voiture, elle grille le feu rouge et monte sur le trottoir : les assaillants sont obligés de reculer. Les pneus de la voiture crissent. Solène ouvre la vitre côté passager et crie à l'homme à terre :

- Montez, vite, avant qu'ils ne reviennent !

Elle est énervée et ressent de la haine.

L'homme monte avec peine, il souffre des contusions occasionnées par les trois attaquants.

Solène est une drôle de fille. Jeune, belle, gentille, elle adore les causes perdues. Elle se bat pour la justice et la loyauté. Elle a une éthique de vie qu'elle tient à respecter à chaque instant. Elle œuvre d'ailleurs pour diverses associations qui ne lui laissent même pas le temps d'avoir une vie sentimentale.

Mais, elle est heureuse comme ça. Elle a besoin de faire le bien autour d'elle pour se sentir utile.

Ses connaissances l'adorent, ses collègues aussi. On apprécie son écoute, sa douceur, sa gentillesse. Elle partage toujours ce qu'elle a, recueille les chiens perdus, écoute les âmes tristes, les confessions.

Alors ce qu'elle a vu ce soir sur le trottoir d'en face la révolte : trois jeunes qui rouent de coups de pieds et de poings un homme à terre.

- Mais que voulaient ces trois types ?

L'homme saigne et tarde à répondre, il essaie de se remettre de ses émotions, il a eu si peur.

- Je ne sais pas, répond-il tout doucement.

- Dans la boîte à gants, prenez des mouchoirs en papier. Vous saignez du visage.

C'est maintenant, à l'abri de la voiture que Solène réalise soudain ce qui vient de se passer. Ses mains tremblent sur le volant : de colère et de peur. Solène analyse les choses mais ne comprend pas.

Pendant qu'elle conduit, elle jette des coups d'œil à l'inconnu et voit qu'il saigne du nez, de l'arcade gauche et qu'il est très marqué par l'agression dont il a été victime.

L'homme reprend son souffle et peine à répondre. Il a la lèvre fendue et apparemment souffre des côtes. Il a du mal à respirer et répond dans un râle presque inaudible :

- J'attendais le bus.

- Comment ? dit Solène.

- J'attendais le bus, répète faiblement l'homme, quand les trois jeunes me sont tombés dessus. Ils voulaient de l'argent mais je n'en avais pas.

- C'est vraiment honteux, lance Solène, s'attaquer à un homme seul. C'est tellement lâche.

- En tout cas, merci. Je vous dois beaucoup, vous m'avez sauvé. J'ai rarement eu peur dans ma vie mais je peux dire que ce soir j'étais terrifié, lui confie l'homme. Vous êtes quelqu'un de rare.

En disant ces mots, l'homme se tourne vers Solène. Elle en est toute troublée. C'est un bel homme, ses yeux sont clairs et son visage charmant.

- Vous êtes quelqu'un de bien, continue faiblement l'homme.

Solène est flattée.

Elle veut emmener l'homme au commissariat le plus proche pour porter plainte mais il refuse, il est déjà tard. Il ira demain, il ne veut pas lui faire passer plusieurs heures à témoigner pour lui de ce qu'elle a vu.

Quand elle lui parle de l'emmener à l'hôpital, il refuse également : pour lui ses plaies ne sont que superficielles et l'attente dans les hôpitaux est toujours si longue.

Elle veut raccompagner l'homme jusqu'à chez lui. Mais il décline son offre : il va prendre un taxi pour ne pas l'embêter. Mais, cette fois-ci, elle insiste. Elle ne va pas le lâcher maintenant, il a besoin d'aide. Elle commence plus tard demain au bureau alors elle a du temps.

En continuant leur route, ils discutent de leur vie. L'homme aussi vit seul, il a bien eu quelques aventures mais elles n'ont jamais rien donné de bon. Tout comme Solène.

C'est étrange, ils se trouvent beaucoup de points communs. Ils aiment la nature et les animaux. Ils sont à l'écoute des autres. L'homme a l'air d'être quelqu'un de bien. Parfois, ils rient même à quelques anecdotes non sans mal à cause de sa lèvre fendue. Solène le trouve gentil et plutôt à son goût.

L'inconnu habite loin, en dehors de la ville et maintenant ils filent en pleine campagne.

Solène s'étonne, comment cet homme s'est-il retrouvé à attendre le bus le soir alors qu'il habite si loin. Où allait-il ? Que faisait-il ?

Solène tente bien de lui poser des questions mais il n'a plus envie de parler : il lui dit qu'il est fatigué et qu'il souffre de la lèvre lorsqu'il parle.

Solène si confiante en lui au premier abord commence à se méfier. Elle analyse la situation, il n'y a rien de bien naturel mais elle essaie de se rassurer.

- Tout va bien, ne t'inquiète pas. Dans peu de temps tu seras chez toi, bien au chaud dans ton lit.

L'homme continue de lui indiquer la route. Plus le temps passe et plus ils s'éloignent des agglomérations. Et plus ils roulent et plus les phares des voitures venant d'en face s'amenuisent. Jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus du tout. Ils se retrouvent seuls dans la nuit qui tombe.

Solène frissonne.

De longues minutes s'écoulent. Que le temps paraît long maintenant !

Plus le temps passe et plus Solène trouve que ce type est bizarre. Lui qui avait l'air si mal en point quelques instants plus tôt, semble maintenant tout ragaillardi. Son visage si doux auparavant a l'air froid et dur.

Lui qui susurrail, parle maintenant haut et fort. Vraiment Solène a hâte de le déposer chez lui et de rentrer. Demain elle travaille et il commence à se faire tard.

- Vous habitez encore loin, questionne nerveusement Solène.

- On arrive bientôt, patience, vous ne serez pas déçue.

- Que voulez-vous dire ?

- Vous allez bien monter chez moi boire un café, n'est-ce pas, je vous l'offre pour vous remercier de votre gentillesse.

Solène tout à coup prend peur. Elle commence à voir tout le ridicule de la situation. Que pourrait-elle faire seule contre cet homme ? Pas grand-chose, elle le craint. Pour ne pas le vexer, elle lui répond tout doucement :

- Il faut que je rentre chez moi. Demain je commence mon travail de bonne heure et je suis fatiguée. On remet ça pour une autre fois. Vous êtes d'accord n'est-ce pas ?

Mais l'homme ne l'entend pas de cette oreille et c'est d'une voix forte qu'il rétorque :

- Vous aussi vous êtes comme les autres, vous n'aimez pas ma compagnie, c'est ça ? Vous m'avez dit tout à l'heure que demain vous commenciez votre travail plus tard et maintenant vous inventez n'importe quoi pour me fuir. Ce n'est pas très gentil ça. Ne me dites pas que je vous fais peur, après ce que vous avez fait pour moi ce soir, j'ai vu que vous étiez du genre à n'avoir peur de rien. Et l'homme part dans un énorme éclat de rire. Un rire sadique à vous glacer le sang.

Solène a envie de crier. Elle est terrifiée. Cet homme n'a pas l'air normal. Après tout, elle l'a fait monter dans sa voiture sans le connaître. Comme elle le regrette maintenant. Comme elle a pu être bête. Elle aurait dû le laisser rentrer en taxi. Mais elle a trop bon cœur. Pourtant, son bon cœur lui a déjà joué de mauvais tours dans le passé, mais c'est plus fort qu'elle, à chaque fois il faut qu'elle récidive.

Solène cette fois, décide d'être forte.

- Dites-moi vraiment où vous habitez qu'on en finisse. Et on verra demain pour la plainte. À ce moment-là, on pourra boire un verre ensemble. Si vous le voulez ?

- Mais qu'est-ce que tu me racontes ? Tu sais très bien que tu n'as plus envie de me revoir. Tu me prends vraiment pour un con. Tu es bien comme toutes les autres, celles qui m'ont vexé et humilié. Elles aussi faisaient les gentilles mais dans le fond c'étaient toutes des garces. Comme toi, elles m'ont allumé et après elles ne pensaient plus qu'à me fuir. Mais ça ne se passera pas comme ça. Les trois hommes de tout à l'heure ont voulu me faire payer mes conneries mais je n'en resterai pas là.

L'homme doux et gentil de tout à l'heure est devenu en quelque temps un être coléreux et froid. Ces yeux sont ceux d'un dément. Il passe sa langue sur ses lèvres en un rictus amer.

Solène réalise soudain que l'homme est dangereux. Il faut qu'elle gagne du temps. Elle a peur. Vraiment très peur.

Le temps passe et les kilomètres s'allongent.

C'est dans un fossé qu'elle a été retrouvée le lendemain. Un promeneur qui passait par là. En pleine campagne. Derrière un buisson. Les yeux révulsés, le corps sans vie. Violée et étranglée.

Mais quelle idée de venir ici en pleine nuit !

Aucune méfiance !

Il ne faut jamais se fier aux apparences ! Jamais !

18 - Au bout de l'impasse

Patrick UGUEN

Le onze mars [20..], à sept heures du matin, la sonnette de l'interphone retentit longuement dans la loge de la gardienne du 2 bis de l'Avenue. Elle sursauta : elle ne les attendait pas si tôt. Elle ouvrit en maugréant et alla voir dans le hall de l'immeuble à quoi ils ressemblaient. Ils étaient trois, des matraques d'acier dans leurs mains juvéniles. Le plus âgé, le chef semblait-il, devait avoir à peine plus de vingt ans. « C'est des gamins. La honte ! » Pensa-t-elle.

- Aïdara M'Baye, quel étage ? demanda le chef.
- Je vais voir si elle est là.

La concierge fit demi-tour, rentra dans sa loge et décrocha le téléphone mais une main écrasa l'interrupteur.

- Pas la peine. On va lui faire la surprise.
- C'est sûr qu'elle va être jouasse, murmura la concierge.
- Vous avez dit ?
- Moi ? Rien.
- Fais pas ta maline. Sinon la prochaine fois, c'est pour toi qu'on reviendra.
- C'était juste pour rendre service, s'empressa-t-elle de répondre.
- Fous-toi de nous en plus. Tu protèges pas la nègre, par hasard ?
- Moi ? Oh, non, au contraire, contente que vous m'en débarrassiez !

Mais le milicien ne fut pas dupe. Il s'énerva, écarta la concierge du tableau des interphones et en arracha les fils.

- Hé ! mais qu'est-ce que vous faites ? s'exclama-t-elle en retenant le bras de la brute.

L'homme se retourna, la saisit par la gorge et la plaqua contre le mur.

- Tu oses me toucher, salope.

Elle suffoquait sous l'étreinte.

- Entrave à la justice, agression de milicien. Ça va chercher dans les deux ans. C'est ça qu'tu veux ? dit-il en lui cognant la tête au mur. C'est ça qu'tu veux ?

Il bavait à sa figure. La main écrasait sa trachée. Elle hocha la tête sans parvenir à répondre. Il relâcha la pression. Elle s'effondra au sol, murmura faiblement :

- Non, non, pardon.
- Alors, M'baye ?
- Au troisième. L'appartement à côté de Mme Weil. Le double des clés est au tableau.
- Tiens-toi à carreaux, maint'nant. On t'a à l'œil.

Il sortit de la loge. Les trois hommes se dirigèrent vers l'ascenseur tout au fond du hall. Ils roulaient des épaules, s'amusant de la peur qu'ils venaient de provoquer ; des paons, fiers de la monstrueuse puissance que l'accession au pouvoir du parti de La Vraie France leur avait déléguée. Des roquets ridicules devenus en quelques mois les froids et consciencieux molosses de la Milice.

Elle se précipita dans sa cuisine, dégagea un tuyau et tapa dessus avec un marteau : deux coups lents, qu'elle répétait en rythme. « M ». L'écho métallique se propagea le long de la canalisation, retentit dans chaque cuisine de l'immeuble. Aussitôt, une furtive agitation anima les étages.

Ils venaient la chercher. Au mieux pour son extradition immédiate, au pire... On ne savait pas ce qu'ils faisaient aux Indésirables quand ils transitaient par les centres de rétention. La plupart des gens disparaissaient : abandonnés à la frontière ou envoyés en prison. Ceux qui en revenaient n'en parlaient jamais mais ils hurlaient la nuit.

Des portes s'ouvrirent. Un locataire se chargea de l'ascenseur et réussit à le bloquer avant qu'il ne parvienne au rez de chaussée. Les miliciens en bas s'impatientsaient : « Qu'est-ce qu'il fout, votre ascenseur ? hurla l'un d'eux. » La concierge sortit de sa loge, balbutia des excuses.

- Il doit être encore en panne. Je suis désolé, messieurs. J'appelle le réparateur tout de suite.

Le visage contrit qu'elle afficha lui épargna les injures qui tremblaient sur les lèvres des trois hommes. Ils se précipitèrent dans l'escalier. Au troisième, avec l'aide de sa jeune fille au pair, Melle Humbert, et de M. Chapon, son voisin, la vieille Mme Weil lança son pseudo déménagement. A eux trois, ils sortirent un réfrigérateur, celui qu'elle laissait toujours vide et qu'elle ne branchait jamais et une vieille machine à laver hors service.

Les miliciens atteignirent rapidement le second étage mais ils se heurtèrent alors à la masse énorme du réfrigérateur qui obstruait le passage. M. Chapon, coincé contre le mur, le visage à moitié écrasé par le meuble, les muscles tétanisés, essoufflé, tentait de se dégager tandis que Melle Humbert à l'autre extrémité tirait dessus sans succès.

- Laissez-nous passer, ordonna le chef.
- Je ne peux pas, souffla M. Chapon, la bouche tordue par l'angle du réfrigérateur. Je suis coincé.

Le milicien maugréa, tenta de franchir l'obstacle mais le réfrigérateur prenait tout l'espace. Il voulut passer par l'extérieur de la rampe. Mais elle menaçait de céder sous son poids si bien qu'il renonça, effrayé par le vide et le risque d'une chute de quinze mètres de haut, en plein milieu du hall.

- Milice, laissez passer, laissez passer, hurlait-il furieux et vain.

Il agitait devant les yeux de M. Chapon sa carte officielle.

- Mais je ne peux pas, répéta celui-ci. Je suis coincé, je n'ai plus de force.
- Pourriez-vous nous aider, messieurs ? Nous n'y arriverons pas sans vous, demanda humblement Melle Humbert.

Excédés, les trois miliciens saisirent le réfrigérateur. En quelques secondes, l'escalier fut dégagé. Ils s'élancèrent mais, sur le palier, Mme Weil, avec le peu de force que lui laissaient ses quatre-vingts ans, tentait de pousser la machine à laver. Ils voulurent la contourner ; maladroitement, la vieille dame se poussa du même côté qu'eux ; ils changèrent de côté mais elle fit pareil.

Elle bredouilla un pardon, confuse. Ils la bousculèrent. La vieille dame tomba, son front heurta l'angle de la machine à laver. Un os craqua. Ils passèrent et défoncèrent la porte du deux pièces. Mais il était vide. La fenêtre de la cuisine était entrebâillée, une corde pendait aux barreaux du garde-fou. Un des miliciens se pencha. La rue était déserte. Tandis que les deux autres fouillaient l'appartement, il téléphona au central, donna l'alerte, décrivit la fugitive, ordonna la chasse. Les deux autres le rejoignirent. Il les interrogea du menton.

- Alors ?
- Rien.

Ils sortirent. Sur le palier, Mme Weil était au sol. Elle gémissait dans les bras de M. Chapon. Un filet de sang coulait de son front. Melle Humbert téléphonait aux urgences. Le voisin leva les yeux vers les miliciens.

- Vous pouvez revenir avec du secours, s'il vous plait ?

Ils les regardèrent avec mépris et colère, les enjambèrent :

- Pour une juive ? Ca va pas, non ?

Une fois les miliciens partis, M. Chapon descendit voir la concierge. Elle demanda :

- Aïdara a pu partir ?
- Oui, répondit-il.
- Ah ! C'est bien.
- Mais vous ?

- Quoi, moi ?
- Ils ne vont pas vous lâcher. Vous devriez vous mettre au vert.
- Vous croyez ?
- Oui. Vous savez où aller ?
- J'ai une sœur à Carmaux.

Carmaux, comme beaucoup d'autres villes, avaient fait sécession et se réclamaient des lois européennes sur la liberté et le droit d'asile pour ne pas appliquer les décrets du gouvernement.

- Allez-y dès ce soir. Ils sont énervés. On ne sait jamais avec eux.

La concierge fit ses bagages. La milice et le parti étaient sur les dents. Après la vague qui porta la LVF au pouvoir, la population renâclait de honte et de dégoût. Un peu partout, de plus en plus, des petites mains défaisaient les rouages de leur vaste machine.

Le surlendemain, une escouade de la milice perquisitionna l'immeuble. Ils ne trouvèrent rien. Mme Weil survécut. Dans l'appartement du troisième, on installa deux orphelins.

19 - Le cœur sur la main.

Christelle FOUIX

Il est 18h30 sur le parking du discount. La lumière blafarde des lampadaires bordant le grand rectangle de bitume éclaire le coffre ouvert de sa voiture. C'est bon, elle a son sac de course. Elle n'aurait pas toléré une frustration de plus dans sa journée atroce. Elle ressasse ses soucis et sa liste en traversant le parking. Les deux se mélangent. Un paquet de couche, pourquoi elle m'a dit ça l'autre, des coquillettes, en plus ce poste il était vraiment fait pour moi, une plaque de beurre, vingt jours pôle emploi il me reste, c'est pas beaucoup, est-ce que je prends de la farine, j'ai pas regardé s'il m'en restait.

Elle sait qu'elle rumine, elle sait que ce n'est pas bien, elle l'a entendu à la radio ce matin, c'est Christophe André qui l'a dit, il faut pas ruminer, il faut méditer. Mais tout l'énerve ce soir, ce vent d'automne qui s'est glacé, ce texto de la banque qui l'informe aimablement qu'elle a dépassé son découvert autorisé, cet entretien d'embauche raté, et puis ce gosse, là, au bout de son bras, qui ne veut pas la laisser réfléchir, et qui parle, et qui parle, d'ailleurs qu'est-ce qu'il dit ?...Oui, Timéo t'a tapé, il est méchant Timéo, oui, oui, on le dira à nounou, alors j'ai dit coquillettes, couche, beurre, et farine au cas où.

Un jeune homme est assis en tailleur avec deux chiens devant le magasin. Elle et lui ont le même âge à peu près. Elle le voit de loin. Il fait froid.

Elle est gênée. Elle tempête contre elle-même, contre lui aussi, pourquoi il se met pas à la sortie du Bioscop ? C'est là bas que vont ceux qui ont de l'argent, les cadres dynamiques et « healthy » comme ils disent avec leurs sourires gnangnans, les riches bobos en sarouel qui mangent des graines hors de prix quand elle galère à payer à crédit des aliments ultra transformés qui vont lui filer le cancer, au petit et à elle, hein, pourquoi il dégage pas là-bas ?

Elle passe vers lui en détournant la tête, la gorge sèche. Théo traîne des pieds, mais c'est pas le moment, elle le tire, elle veut vite rentrer dans le magasin, vite, se sentir au chaud dans ses lumières familières, avec l'odeur du pain, le bruit de la radio qui surpasse ses pensées, elle est en sécurité, elle est là, dans le magasin avec un billet de vingt en poche, fortune de fin de mois.

Elle passe dans les rayons à la vitesse que lui permet son fils au bout de son bras. Ça ne va pas assez vite pour elle, elle a hâte d'être dans son salon, d'allumer la télé et de décapsuler la 8.6, de jeter sa journée et ses espoirs à la poubelle, de poser son sac à défaut de le vider auprès de quelqu'un.

Elle hésite entre deux paquets de coquillettes. Elle regarde le prix au kilo. C'est sûr que c'est pas le père de Théo qui a ses problèmes là, lui. Oh non, il est tranquille, pendant qu'elle, elle trime à courir après des trams et des trains pour des centaines de centimes qui finalement ne valent rien.

Les couches maintenant. C'est le paquet rouge. Et puis ce gosse aussi, quand est-ce qu'il sera propre ? Chez la nounou, le petit Maxime a le même âge et il n'en porte plus, même à la sieste ! Ça fait un budget ça aussi.

Théo s'amuse à pointer de son petit index dodu le bambin du paquet en disant de sa petite voix aigu « agade maman, baibai ! »

Une dame les croise et sourit à son fils, puis à la maman. Elle, elle rend le sourire poliment, elle s'en veut, oui c'est vrai que Théo est mignon ce soir, il gazouille, c'est un ange, il est beau, il est magnifique son bébé, et elle, elle ne voit rien, non, elle ressasse, elle remâche comme un ruminant, oui, elle se flagelle, se traite de vache aveugle autoritaire et sèche.

Sur le chemin de la caisse elle passe devant le rayon sandwich. Quand même, un petit geste pour le clodo dehors, ce serait sympa. Elle se souvient qu'elle était solidaire, avant. Avec le père du petit, ils se disaient, quand même, quelle misère, et elle donnait une pièce, parfois lui il donnait une cigarette, et ils se sentaient mieux après. Maintenant elle ne donne plus. Est-ce qu'on lui donne à elle, hein ? Non, elle traverse le désert, seule, endurcie et asséchée. Elle sait que c'est pas de sa faute au gars dehors, si ça se trouve, lui aussi il a un gosse quand il rentre dans son squat, ou alors non, lui aussi il a abandonné le sien, comme le père du petit.

La caissière la tire de sa rêverie en lui demandant dix euros quatre-vingt. Elle n'a pas pris de sandwich finalement. Elle a même oublié la farine. Elle se dépêche de mettre ses articles dans son petit sac en plastique. Théo a déjà foncé sur la grande tireuse à bonbon. « Maman, a veux ! »

Elle sent qu'on la regarde, elle fait attention à son ton, elle imite le ton de miel onctueux qu'elle entend des mamans parfaites, elle dit allez non mon chéri, une prochaine fois, viens, mais le petit s'agrippe, on est à deux doigts de la crise, vite, trouver quelque chose, vite, allez viens on va voir le chien des voisins.

Au mot chien, Théo s'est décollé d'un bond du plexiglas prometteur de sucre. Il adore les chiens. Parfois le voisin laisse entrer Théo dans sa petite cour pour qu'il caresse son teckel. Elle sait bien qu'à cette heure-ci le voisin sera rentré, il faudra trouver une autre parade pour éviter une autre comédie, mais on sera proche de la maison, au bord de l'avenue bruyante, et elle ne saura plus obligée de jouer la comédie.

Elle marche vite, saturée par ses nerfs. Théo a lâché sa main, encore, elle a mis une demie seconde de trop à s'en apercevoir, tout occupée qu'elle était à inspecter le ticket de caisse, parce que dix euros en ayant oublié la farine, quand même, c'est beaucoup. Elle se retourne. Théo est allé en direction du sdf, il tend sa petite main potelée vers les deux gros chiens. Elle a un instant de vertige et de terreur sourde, presque tétanisée, elle se voit dans un corps à corps violent avec les chiens dégoûtants, mais elle a peur de courir trop vite vers le jeune homme, peur de faire apparaître son dégoût, elle crie, Théo vient ici, mais Théo caresse le chien, qui ne bouge pas, la gueule collée à l'asphalte dans une expression d'ennui profond.

Le jeune homme parle à Théo, il a un beau sourire. Elle commence à s'approcher en se composant un regard qu'elle souhaite le plus neutre possible, elle va garder sa monnaie pour la fin du mois, y'a encore douze jours à tirer, quand même, il faut récupérer le gosse et partir le plus vite possible.

Elle s'attend à se faire alpaguer, z'auriez pas une p'tite pièce, elle s'attend à rappeler plusieurs fois son gamin, elle s'attend à se composer un sourire pour répondre aux interrogations des clients qui vont sortir, elle s'attend à tout, sauf à ce qui se passe maintenant.

Le jeune homme prend une pièce dans la petite casquette qu'il a en face de lui. Elle voit que c'est une pièce de deux euros. Il la tend au petit. Verte de honte, elle s'entend dire fermement, non, Théo, ne prend pas la pièce du monsieur ! Théo, incrédule, regarde le jeune homme qui lui chuchote d'un air complice, non, non, petit, prends là, mets là dans ta poche pour t'acheter des bonbons, et dis rien à ta mère, d'accord ? Il ajoute à son propos un clin d'œil cartoonesque

qui fait rire Théo. Elle voit son tout petit bonhomme mettre sa pièce dans la poche de son petit blouson vert d'où dépassent ses mitaines. Théo relève les yeux vers le jeune homme et lui fait le signe qu'il vient juste d'apprendre chez la nounou, le pouce levé.

Il esquisse alors trois pas vers sa mère, se retourne une dernière fois vers le sdf, et tous deux se font un pouce levé, dans la pénombre de novembre brisée par le froid métallique des lumières artificielles du parking.

Elle plante ses yeux dans ceux du jeune homme, elle voit qu'il sourit encore, elle articule merci, de loin, avec un mouvement de tête et la main sur le cœur puis se tourne précipitamment.

Et là, en sentant à nouveau la paume chaude de Théo dans la sienne, une larme, une petite, coule sur son cœur, cette solide aridité à la solitude arrimée, qui lui en avait fait presque oublier le sens même du mot solidarité.

François dînait tranquillement avec sa femme et ses deux enfants en regardant les informations à la télévision. Soudain, ils s'interrompirent tous de manger, de racler leurs assiettes avec les couverts et même de mastiquer. Le journal passait un reportage sur les migrants africains qui traversaient la Méditerranée et souvent s'y noyaient. La caméra filmait des formes noires et crasseuses, alanguies, épuisées par la chaleur, par la peur et par les souffrances causées par leurs périples (la dictature, la famine, la misère, les maladies, la traversée du désert, les bandes armées de terroristes et de passeurs, les requins, ah et tant d'autres encore...). Elle s'attardait de temps en temps en gros plans sur les visages endoloris de ces êtres pour que le spectateur se dise : « Mais oui, ce sont des humains quand même !... », Pour les inciter à la compassion dans un moment de recueillement et d'indignation solennel qui était vécu par le public comme une communion cathodique. De la terreur émanait de leurs yeux comme la lumière des soleils où gravitaient autour tels des astéroïdes des larmes, et la télévision était le télescope qui permettait de contempler ce dérangeant et poignant spectacle. En voix-off, le journaliste expliquait toutes les rudes épreuves que ces pauvres gens avaient traversées et les malheurs qui les guettaient, prêts à leur sauter à la gorge.

François, en voyant cela, se sentait coupable de ne pas avoir fait preuve de solidarité, car ce n'était pas la première fois que les médias l'alertaient de ces drames humains, et il n'avait jusque-là jamais rien fait. D'ailleurs, il n'y avait pas que lui qui n'avait pas agi : par exemple, il voyait bien qu'à son travail aucun de ses collègues n'en parlait, à l'exception de certains syndicalistes ; il en avait entendu un déclarer dernièrement que « face à l'inaction de la France sur ce sujet, il avait honte d'être Français » et cela avait beaucoup marqué François. Pris d'un élan de volonté, il se dit qu'il allait faire un don à une association d'aide aux immigrés clandestins. Il fallait qu'il se renseigne sur les démarches à suivre (en essayant de voir s'il pouvait bénéficier des avantages fiscaux), et qu'auparavant il consulte son compte et en parle à sa femme, mais, oui, il le ferait, c'était décidé.

Le lendemain, après avoir bien dormi, ce fut la rediffusion de ce reportage aux infos matinales qui lui rappela sa « décision » qu'il avait complètement oubliée, ainsi que la triste cause qui l'avait suscitée. Il se demanda d'ailleurs pourquoi il n'avait pas réagi plus tôt : est-

ce que cela venait des paroles des syndicalistes ou du fait que le dernier reportage était plus réussi, et plus particulièrement mieux réalisé, que les précédents ? Il ne le savait pas.

En même temps qu'il prenait son petit-déjeuner et qu'il regardait la télé, il lisait aussi un journal local. A sa grande stupeur, il apprit que dans sa ville deux SDF étaient morts de froid il y a deux jours. François s'en sentit d'autant plus indigné et un peu coupable qu'il était encore dans la continuité de son élan humanitaire de la veille qui venait juste de repartir après une (petite) pause (explicable). Il était cependant déçu de ne pas avoir plus de détails sur ce fait divers et la question le tarauda comme un taon pendant toute sa journée de travail. Il en avait parlé à ses collègues, mais ceux-ci avaient été incapables de lui répondre et ignoraient même cette histoire. Il en oublia presque de jeter un coup d'œil à son compte bancaire pour le don, mais heureusement il y pensa et fut réjoui de constater qu'il avait une marge financière beaucoup plus importante qu'il ne l'avait estimée.

Quand il alla chercher ses enfants à l'école municipale, il souffrait encore des démangeoisons de sa curiosité inassouvie, donc il en profita pour questionner les autres parents d'élèves sur le sujet des SDF. L'un de ses amis lui répondit :

« Oui, je sais qui c'étaient, et d'ailleurs toi aussi tu devais les connaître. C'est celui qui créchait depuis trois ans en face de la boulangerie où toi et moi allons... »

Ah ! C'était cet Arabe-Roumain basané et velu au regard dur qui vous demandait d'un ton agressif de l'argent, comme s'il vous forçait la main, voire comme s'il vous en extorquait après vous avoir tendu une embuscade et dégainé une arme ! François avait toujours cru que c'était un faux clochard qui travaillait pour une bande de Gitans et qui essayait d'arnaquer les honnêtes gens ayant trop de bon cœur et de pitié. Ah...

« ...quant à l'autre, c'est celui qui s'installait régulièrement dans la rue d'à côté. »

François, après d'intenses efforts pour se souvenir, était parvenu à remettre un visage sur cette indication. C'était un quinquagénaire Blanc à la barbe hirsute. Lorsqu'il l'avait rencontré pour la première fois, il ne l'avait d'abord pas aperçu car il était dissimulé dans le renfoncement d'un bâtiment et se confondait avec les murs ; il avait fallu qu'il parle pour que François le remarque. Il lui avait demandé s'il n'avait pas du feu, puis, après avoir reçu une réponse négative, s'il ne voulait pas prendre une bière avec lui et discuter. François, désarçonné, avait masqué sa grande panique derrière une façade faciale de politesse, mais dont il sentait que la peur la traversait comme le soleil derrière un paravent. Quelques minutes

après l'avoir dépassé, l'émotion et le regret l'avait pris : il aurait bien voulu l'aider, mais, et cela lui arrivait fréquemment, il n'avait pas prévu une telle activité dans son planning mental et donc, pris au dépourvu, avait refusé. Surtout, il avait eu peur que, s'il avait accepté, l'autre l'agressât ou que tout simplement par le seul fait de le côtoyer il lui transmitt des microbes ou de la vermine. François n'avait même pas eu la possibilité de lui donner de l'argent (oh, il n'avait pas eu besoin de vérifier s'il en avait car il savait qu'il n'en avait pas ou alors des pièces de si faible valeur que c'eût été se moquer que de donner si peu).

A la suite de ces révélations, l'esprit de François était troublé comme une paisible rivière s'écoulant vers un horizon bien délimité dans laquelle on venait de jeter brutalement un gros caillou.

Puis leur conversation partit sur d'autres sujets, François récupéra ses enfants et s'en retourna chez lui. Dans trois heures, le journal télévisé allait commencer et toute sa famille et lui ne le manqueraient pas.

21 - Ô cœur ! Ou ce qui y ressemble.

Célia KOH

J'avais la vie belle moi, vous savez ? Et tout a été chamboulé. Hop ! Parti en fumée.

J'voyais toujours les gens, passer et repasser. Jamais un bonjour. Si, quelques fois, j'abuse. Mais quand on n'a rien d'autre à montrer que son désespoir et sa crasse, pourquoi est-ce qu'un bonjour parviendrait à nos oreilles ? J'me l'demande, et j'vous l'demande aussi à vous !

J'ai cherché à rejoindre les centres. Ceux qui proposent de la nourriture. Ceux qui proposent même des lits, des fois. Si t'as de la chance, en plus, ils peuvent t'en prêter. Avec eux c'est premier arrivé : premier servi ! Je suis souvent la première. Seulement, on n'm'en donne pas d'lit ! Parce qu'il y a les « gros bras » qui me dépassent. C'est soit ça, soit ils viennent me voler dans la journée quand j'ai le dos tourné deux s'condes. Même une fois, y en a un qui a essayé de me tripoter. C'était de trop. Je me suis défendue. Au final, ils sont partis, et ils ont pris avec eux ma couverture la plus chaude pour l'hiver.

J'ai pleuré ce soir-là. Il faisait froid.

L'autre jour, il y avait des nouvelles affiches au centre. « Solidaris » ça s'appelait. Pas très original. Y avait écrit en dessous du titre « ouvert à tous. Repas, douche chaude et linge propre. Tous *Solidaris* ».

J'comptais pas y aller. La *Croix Rouge* tournait. Quand la bonne femme est arrivée, qu'elle n'avait pas de produits hygiéniques. « Désolé » qu'elle avait dit, « ces produits sont plus demandés que ce qu'on reçoit. »

J'ai été obligée de m'y rendre, à « Solidaris ». Je n'pouvais pas rester comme ça.

Quand j'suis entrée, ce n'était pas comme d'habitude avec les grosses marmites pleines de soupe aux haricots, avec les gens qui attendaient d'être servis. C'n'était pas comme ça. On aurait dit un vrai restaurant. Comme ceux dans lesquels j'allais avant. Buffet, couverts, assiettes en porcelaine... J'me d'mandais presque si j'n'étais pas au mauvais endroit, ou si j'm'étais pas plantée depuis le début sur ce « Solidaris ». J'allais partir quand on m'a interpellée. J'me suis retournée et un jeune homme au sourire chaleureux m'a d'mandé si j'avais faim. En fait, j'crevais de faim. Mais ça, je n'allais pas le lui dire. Après, il allait me taxer toutes mes économies de la journée !

J'ai pas répondu. J'le regardais d'un œil suspicieux.

« -Vous pouvez nous faire confiance. Vous m'avez bien l'air d'avoir faim » il souriait encore « je ne le fais pas d'habitude... mais est-ce que je peux vous demander votre âge ? Vous avez l'air si jeune... j'vous donne le mien en échange... »

Je poussais un cri étrange, proche d'un rire surpris. Alors ça, j'allais pas lui donner mon âge ! J voulais juste un petit tampon hygiénique, pour ne pas détruire toutes mes affaires.

« - Je m'appelle Axel » il continuait « et j'ai vingt-cinq ans. Ici, chez *Solidaris* vous n'avez en fait pas à nous dire votre prénom ou votre âge. Je suis désolé d'avoir été si curieux. Vous pouvez vous installer et vous servir.

-Y a que des mecs ici ? » J'ouvrais ma bouche pour la première fois. Il avait l'air surpris l'Axel. Surement d'entendre le son de ma voix. Il avait l'air gentil comme tout. Mais j'pouvais pas lui demander, à lui, de me passer un tampon. La honte ! Il me restait un minimum de dignité !

« -Euh... non, » il était gêné maintenant « restez ici, je reviens. »

J'faisais le tour en l'attendant. Il y avait plusieurs étages, plusieurs chambres et pièces diverses. Il n'y avait personne. J'me d'mandais bien si les gens connaissaient l'existence de cet endroit. Mais ils devaient avoir des visites. Sinon, l'Axel n'aurait pas dit qu'il ne demandait pas ce genre de choses « d'habitude ».

Il revenait p't-être cinq minutes plus tard avec une jeune femme qui avait l'air heureuse. Bien plus heureuse que moi avec mon air sale et dépité. Elle était belle, elle. Axel nous laissait.

« -Je m'appelle Camille. Axel m'a dit qu'on m'demandait ?

-J'ai b'soin d'un tampon ou de serviettes. J'irai bien en acheter, mais on m'donne pas beaucoup » J'sortais les quelques pièces qu'il me restait « tenez, ça vaut bien deux tampons... »

Elle me jugeait rapidement. Elle devait avoir pitié de moi.

« -Suivez-moi » J'opinai. Elle avait l'air gentille elle aussi. En même temps, pour ouvrir ce genre de centre, faut avoir un cœur ou ce qui y ressemble.

On est entrées dans une salle qui ressemblait à un stock. Il y avait tout plein de choses. Est-ce qu'ils font confiance à tout le monde pour montrer leur stock sans peur d'être cambriolé ? Ma couverture me manque toujours.

« -Tiens » Elle me tendait un paquet entier « ça devrait tenir toute la semaine. »

J'devais faire les gros yeux parce qu'elle a gloussé de rire. « Mais, j'ai pas assez pour tout ça

-Je vous les donne. Ici, on donne et on propose de nous aider en échange. Après, vous pouvez aussi partir et disparaître. Tout le monde fonctionne différemment. On n'juge pas. C'est vous qui décidez. »

J'gardais la boîte tout près. J'allais pas la laisser la reprendre si je répondais de travers au test. Je lâchais un « merci » furtif avant de partir. Je sortais et rentrais dans mon coin. J'avais profité des toilettes pour me changer. Quand même, j'avais pas fait tout ça pour rien. Je les avais bien rangé, eux, pour pas qu'on me les prenne. J'en connais qui seraient jalouses que j'en ai un paquet entier.

J'ai mal dormi c'te nuit-là. Y avait des cris dans la rue, des jeunes qui sortaient ou allaient en soirée. Ils ont même réussi à réveiller la petite fille de la famille sur le trottoir en face. D'habitude, elle ne se réveille pas à cause du bruit de la rue. En vrai, ce n'sont que des rats les jeunes qui ne font pas attention à notre sommeil. J'm'étais dit que j'devrais p't-être dire à la famille d'aller à « Solidaris ». Quoique, égoïstement, j'voulais le garder pour moi. Même si j'y avais mis les pieds que pour leur prendre dans leur stock. « P't-être que j'devrais y retourner pour les remercier... »

J'restais dans mon coin au matin. J'devais rattraper un peu du sommeil que j'avais perdu la veille. Et la journée, c'est en général mieux de rester dans son coin. Moi, je demandais plus trop aux gens de me donner de l'argent. Je les laissais me donner ce qu'ils voulaient. Au final, j'en avais des fois plus que quand je leur demandais. A rester dans mon coin, j'ai quand même pas dormi. Le bruit, les gens et regards de travers me gênaient plus que d'habitude. Surement car je savais pouvoir trouver de meilleures conditions à « Solidaris ».

J'm'y rendais dans l'après-midi. Axel m'accueillait encore. Cette fois, il y avait plus de monde dans la salle. Les « gros-bras » n'étaient pas là, à mon plus grand plaisir. « Vous êtes rev'nue ! » Il me souriait encore, comme la veille. « Installez-vous, vous pouvez aller où vous voulez. »

J'me surprénais à lui sourire. C'était bizarre. J'souriais pas d'habitude. Ou qu'à ceux qui m'disaient bonjour sans que j'leur demande quoi que ce soit. C'est un peu ça avec l'Axel, en fait. « Merci » Il hochait la tête et partait je n'sais où. Y avait des personnes que je connaissais, fin que j'avais vues dans d'autres centres et des fois dans la rue. On se regardait de loin, on se saluait même d'un p'tit mouvement de tête entendu.

Quelqu'un s'est assis à côté de moi. Il y avait plein de place et il a fallu qu'on s'mette là ! Mais j'tournais la tête et c'était Camille. Ça va, j'l'aimais bien la Camille. « Vous êtes revenue ! Je suis contente. » Un petit sourire se dessinait sur mes lèvres comme un petit

merci. « Mangez tranquillement, ensuite je vous pouponne. » Ses yeux brillaient comme une grande sœur qui parlait à sa petite sœur. « Je sais que laisser ses affaires à des inconnus, c'est pas très rassurant. Alors, c'est vous qui allez le faire, je serai juste votre assistante.

-J'avoue que j'me laverai bien les dents dans une bonne douche » Je pris une bouchée de mes légumes.

« -Vendu ! » elle répondait et je finissais de manger.

Mes affaires étaient en train de tourner dans la machine à laver. J'avais tout j'té dedans. En même temps, je prenais ma douche. Camille me parlait au travers du rideau. On avait une discussion plutôt constructive comparée à celles que j'avais en général. Elle m'avait dit qu'elle venait de la rue. Je ne l'avais pas crue. Elle m'a donc raconté cette période de sa vie. « Ma mère et moi, on s'est faites jetées de chez nous par mon père alcoolique. On habitait à Lyon » elle me racontait tous les obstacles qu'elles avaient rencontré, elle et sa mère. « Et on est tombées sur 'Solidaris' un groupe qui v'nait d'ouvrir. Chez mon père on vivait pas la belle vie alors, c'était comme un paradis. Ils nous ont aidés. Ils ont réussi à réinsérer maman dans la vie professionnelle, on a pu louer un appart, manger et gagner de l'argent. J'suis toujours restée en contact avec 'Solidaris'. Alors quand ils ont ouverts ici, où je venais juste d'emménager ! Je me devais d'me proposer. On est tous... bah solidaire, en fait, chez 'Solidaris' »

J'y suis retournée le lendemain. Cette fois-ci, j'ai pris une chambre. J'avais vraiment besoin du calme. Il y avait des chambres doubles, triples... mais Camille avait insisté pour que j'ai une chambre seule. J'ai participé à toutes les tâches ménagères, culinaires et tout le bla-bla pendant un mois. Il fallait que je trouve au plus vite un endroit où vivre pour laisser la place aux autres dans le besoin. Alors, j'ai été vivre chez Camille, ma nouvelle colocataire, et j'ai eu mes premiers entretiens d'embauche. Ils m'ont rappelée assez vite car mon CV était visiblement plus intéressant que je n'le pensais.

Lorsque je ne travaillais pas, j'aidais à « Solidaris ». J'ai même amené la famille du coin d'en face au centre. On est tous solidaire. Tous dans le même bateau.

J'avais la vie belle moi, vous savez ? Une maison, un travail, des études... et tout a été chamboulé. Hop ! Parti en fumée. Ma maison a pris feu et les assurances n'ont pas pu payer tous les frais. Je n'avais plus rien.

Et maintenant, j'ai une vie meilleure. Grâce au nouveau centre ouvert près de mon coin et mes nouveaux amis, qui ont un cœur gros comme ça, ou ce qui y ressemble.

Maintenant n'oubliez pas. Il y a une histoire derrière chaque personne dans la rue. La solidarité commence avec vous.

Merci.

Elle pose le microphone et sort de scène sous les applaudissements

22 - Souvenirs d'enfance (1^{er} prix adultes nocéens)

Guy FITOUSSI

Je m'appelle François et j'arrive à un âge où les souvenirs prennent le pas sur le cours de la vie. Ils nous suivent comme des animaux familiers auxquels on s'est attachés et que l'on aime caresser. On réalise alors que le chemin parcouru dans le temps a été plus long que celui qui reste à parcourir et qu'il nous est compté.

Puis vient l'habitude de visiter au détour d'un mot, d'une image, d'un visage, d'un chagrin, d'une chanson, le grenier où l'on a enfoui la multitude des faits et gestes gais ou tristes de notre passé.

Ainsi, il y a plus de... disons quelques décennies, j'étais en pension dans un de ces établissements austères, un pensionnat ou plus exactement un orphelinat comme celui que Charles Dickens a décrit dans "Oliver Twist". C'était l'époque où à l'école primaire on terminait sa scolarité par l'examen du Certificat d'Études Primaires dans la classe qui s'appelait alors le Cours Supérieur, une année juste après le CM2. Parfois, les deux classes étaient regroupées. Ce qui était notre cas.

Le maître nous avait promis de nous faire travailler sans relâche avec la réussite assurée à la clé. Notre jeunesse nous rendait enthousiastes à l'idée de pouvoir décrocher notre Certificat, ce passeport qui à l'époque permettait d'accéder à divers emplois sans avoir à poursuivre nécessairement de hautes études.

Une semaine hélas après sa louable promesse, notre instituteur, vieux garçon bougon, prit la liberté d'arriver en retard. Au début c'étaient dix minutes puis bientôt quinze minutes après le tintement de la cloche tandis que nous l'attendions sagement dans la classe. J'assurais souvent la discipline auprès de mes camarades: huit filles dont ma petite copine Claudine et 12 garçons. Enfin, dès qu'il entra tout essoufflé c'était pour déposer son cartable et aller rejoindre juste à côté sa ravissante collègue du CE2. On sentait que depuis un certain temps il y avait quelque chose entre eux. Nous en éprouvions et de la jalousie juvénile et du dépit car notre diplôme risquait de nous passer sous le nez.

Un jour, alors que les élèves du CE2 étaient en récréation et que nous avions accepté nous, de nous en passer jusqu'à la date de l'examen pour mettre les bouchées doubles, l'institut quitta la classe. Au bout de quelques minutes je décidai d'aller voir de plus près. Sur la pointe des pieds, derrière la porte vitrée, je les aperçus lui et sa dulcinée, enlacés comme au cinéma, unis par un baiser qui n'en finissait plus. Je rejoignis ma place à toute vitesse en mimant, arrivé dans la classe, la scène à laquelle j'avais assisté.

- *Raconte, François, raconte, qu'est-ce que tu as vu?* demandèrent mes camarades.

- *Ça y est. Ils ont accroché les wagons.* Cette expression à l'époque était très explicite. Je singeais avec des mouvements de bras, de cou et de baisers factices, le spectacle offert à ma curiosité.

- *Tu as vu s'ils mettaient la langue?* demanda Vincent le déluré.

- *Berk, berk, berk* s'écrièrent les filles unanimes.

Lorsque l'instituteur revint enfin, il fut accueilli par un bruyant éclat de rires général.

- *On peut commencer à travailler M'sieur, s'il vous plaît ?*

- *Fais pas ton malin, François, je t'ai vu tout à l'heure.*

- *Moi aussi M'sieur*, lançai-je en guise de chantage.

Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si les choses en étaient restées là. Hélas! Hélas! Hélas!

Une heure après l'incident, nous recevions la visite hebdomadaire du directeur du pensionnat. Nous le craignions tous cet ancien champion de tennis amateur. Il était massif avec deux tout petits yeux plantés dans un gros visage rouge, un corps trapu armé de bras musclés et une démarche de gorille. A son entrée, nous nous levâmes comme un seul homme. Son regard glacial et fouineur balaya la salle. Le maître le salua et chuchota quelques secondes à son oreille.

Certainement mis au courant de mon inconsciente témérité, le Directeur me foudroya du regard et pointant un doigt terrible dans ma direction m'intima l'ordre de le rejoindre. Je dois à la vérité d'avouer sans honte qu'en allant vers lui, je ne pus retenir un filet de pipi tiède qui coulait sur mes genoux tremblants. Le colosse me souleva par les oreilles puis me laissa retomber. Je me sentis perdu tandis qu'une pluie de gifles sifflantes et violentes s'abattait sur moi en guise d'accueil. Je n'eus pas même le temps de réaliser ce qui m'arrivait. Comme une balle de tennis, ma tête allait de droite à gauche et de gauche à droite et revenait au filet. Celle du maître par des grimaces imperceptibles suivait le mouvement. J'avais beau gémir, cela ne faisait que rendre les coups plus violents, rythmés par les exclamations des témoins impuissants. Seul écho réconfortant à mes lamentations, les larmes des filles et leurs reniflements bruyants. Pour essayer de mettre fin à l'interminable punching-ball dont j'étais victime, et qui bizarrement n'était pas si douloureux, je dus feindre un malaise en me cramponnant à une chaise toute proche. Le bourreau surpris, pâlit soudain et cessa instantanément la correction qu'il voulait exemplaire.

Par bonheur, le stratagème avait réussi. Jeu set et match ! Tel fut le score final. Moi sonné comme une cloche et frappé d'un verdict sans appel: trois jours au piquet avec mains sur la tête et trois tranches de pain sec et un verre d'eau par repas. Le Directeur quitta la classe en faisant signe à l'instituteur de le suivre pour un bref entretien. Avant de sortir, le maître ordonna:

- Calcul page 36 problème 47.

Un silence pesant s'étendit sur la classe qui se mit aussitôt au travail: trouver la surface d'un cercle inscrit dans un carré de seize mètres carrés.

Avec la complicité de toute la rangée des filles, Claudine me fit passer un billet doux criblé de fautes d'orthographe. Apaisante compensation aux gifles !

Le premier jour de sanction, à midi au réfectoire, face au mur et mains sur la tête, à l'instant même où la surveillante m'apportait le pain et l'eau qu'elle me tendit d'un air méprisant, un concert de bruits de casseroles s'éleva soudain depuis la table de mes copains et se répandit comme une trainée de poudre. Les pensionnaires s'étaient mis aussitôt et

instinctivement à tambouriner avec leurs couverts sur les assiettes en alu. La pauvre vieille surveillante en chef et les autres surveillantes ne savaient plus où donner de la tête, le chahut se déplaçait après elles, pendant que moi, fanfaronnant, je mimais un bougre dégustant son frugal festin. J'avais partagé le pain en deux morceaux inégaux et mordais tantôt une partie tantôt l'autre comme si c'était du fromage ou du chocolat. J'étais néanmoins très touché par l'action de sympathie de mes amis. Enfin, tout rentra dans l'ordre au bout de cinq minutes. Le bruit des fourchettes et celui des verres qui s'entrechoquaient, le brouhaha des conversations et les rires atténuaient quelque peu les effluves de frites, d'épinards et de steak haché puis l'odeur des mandarines épluchées. Je ne me sentais cependant pas frustré. La surveillante qui faisait sa ronde passa à côté de moi et m'apostropha :

- Alors, mon grand! Ça ne sert à rien de faire le malin!

Je répondis à sa provocation par un haussement d'épaule hautain et attaquais ma troisième tranche de pain sec.

Dès qu'elle s'éloigna, mes copains de classe et d'autres enfants m'interpelèrent et me firent moult signes pour me montrer des victuailles qu'ils me destinaient.

Le repas terminé, les pensionnaires sortirent en récréation. Moi, je rejoignis mon affectation au piquet contre le mur. Tout un réseau s'organisa alors. Les déplacements de la surveillante de service étaient scrutés. Dès qu'elle avait le dos tourné, deux amis s'approchaient de moi et me jetaient divers petits colis dans du papier toilette ou dans des mouchoirs usagers ou dans des pages de cahier ou encore dans du papier journal, provisions que je dissimulais dans mon blouson.

J'aurais pu monter un restaurant du cœur tant les dons avaient été généreux: qui des frites, qui des morceaux de viande, qui des fruits dont certains entamés, qui des bouts de fromages avec les traces des dents, même quelques feuilles de salades et des croûtons de pain. Je dévorais avec joie tout ce buffet inespéré. Dès que la surveillante approchait, deux autres camarades faisaient mine de se battre tandis que j'arrêtais de mâcher. Alors se désintéressant de moi elle s'occupait à les séparer.

Ce manège dura trois jours pendant lesquels tout fut mis en œuvre par les pensionnaires pour m'épargner une quelconque privation sauf celle de liberté. Je compris dès lors que l'on n'est jamais tout à fait seul dans l'épreuve et l'injustice. Constat confirmé par mon ami Vincent qui passait souvent près de mon piquet en énonçant d'une voix espiègle la devise des mousquetaires: "Tous pour un, un pour tous!"

L'après-midi du dernier jour de sanction, la fiancée de notre maître vint me voir à ma résidence surveillée contre le mur, et après une tape sur l'épaule car je ne l'avais pas vue arriver, et une caresse sur la joue soulignée d'un sourire qui illumina cette fin de journée, elle susurra :

- Ne t'en fais pas François, tu n'es pas un mauvais garçon, au contraire! Puis elle me remit un paquet de délicieux caramels. Les larmes aux yeux, je la remerciai.

Durant cette période de fausse disette, je dois reconnaître que je n'ai jamais autant et mieux mangé. Je peux affirmer après tant et tant d'années que ce souvenir d'amitié, d'entraide, de compassion, de générosité, de soutien vraiment solidaire, exprimés et vécus par

des enfants de onze douze ans, est toujours vivant dans mon cœur et ma mémoire d'autant plus qu'il fut lié, quelques semaines plus tard, à l'immense joie doublée de l'indicible fierté, pour mes amis et moi le frondeur, de découvrir nos noms, à l'exception de ceux de Claudine hélas et cinq autres camarades recalés, sur la liste des lauréats du Certificat d'Études Primaires et sur celle du concours d'entrée en sixième.

Mais bien plus importants que ces diplômes, plus encore qu'une médaille d'or, cette caresse sur ma joue et ce regard compatissant qui semblaient exprimer tant de sympathie de la part de la maîtresse du CE2, restent aujourd'hui encore, les plus doux souvenirs de cette année-là. Je devais en trouver bien plus tard, dans un texte de Victor Hugo, la possible signification.

Ah! Insensé qui crois que je ne suis pas toi !

Voulait-elle me témoigner sa délicate et courageuse solidarité et l'ajouter à celle de toute une classe de gamins ?

23 - L'homme au chapeau noir (3^{ème} prix adultes)

Elzbieta BEAUJARD

Flora ne l'a pas remarqué tout de suite. Il se fondait dans le décor encore nouveau pour elle. Elle est arrivée à Beaugency, quelques mois plus tôt. La ville l'a tout de suite séduite. Elle aimait flâner le long de la Loire ou suivre des ruelles, parfois très étroites, entourées des maisons aux fenêtres habillées de rideaux de lin. Au gré de ses balades, elle a découvert La Pléiade, ouverte sur un jardin, dont la pelouse invitait à une pause sur l'un des transats aux couleurs acidulées. La médiathèque lui est devenue familière, elle y passait tous les jeudis après-midi, jours où elle n'avait pas de cours à la fac.

C'est alors qu'elle le remarque ou plutôt elle remarque un chapeau noir aux larges bords, d'où s'échappent de longues mèches blanches. Son propriétaire, un homme d'une soixantaine d'années porte une chemise claire sous une veste aux manches retroussées à la manière d'un artiste....

Il vient tous les jeudis dès 14h30. Que vient-il chercher ici avec tant d'assiduité ? Flora jette parfois un coup d'œil sur les livres qu'il emprunte. Il aime visiblement tout, des romans policiers, des livres d'histoire, des biographies et même la poésie... c'est un enseignant à la retraite, conclut la jeune fille.

L'homme au chapeau est différent des autres lecteurs, il a un comportement surprenant. On dirait qu'il lit aussi avec ses mains. Il pèse chaque ouvrage, comme pour en apprécier le poids, puis caresse la couverture comme on effleure le visage d'un être aimé, enfin, il tourne les pages une à une, délicatement, comme un archéologue conscient de la valeur de l'objet qu'il a entre les mains.

Subjugée, Flora se laisse attirer par cette cérémonie, oubliant qu'elle ne quitte pas l'homme des yeux.

— Vous l'avez aimé ?

La voix surprend Flora. Elle se retourne, l'homme au chapeau pointe du doigt le livre qu'elle s'apprête à rendre, *La jeune fille à la perle*.

— J'ai adoré.

— J'ai vu le film, mais pas lu le livre, pas encore, confie l'homme en souriant.

— Et moi, je n'ai pas vu le film, pas encore répond Flora en lui renvoyant son sourire.

— Vous êtes habillée en bleu, comme la jeune fille du livre, remarqua-t-il.

— Un hasard, mais j’aime le bleu.

— Moi c’est plutôt le noir et blanc.

— Le négatif et le positif alors ?

— La vie est faite de contrastes ou plutôt de surprises, parfois on s’attend au pire et la lumière apparaît, ou alors tout semble clair et la difficulté surgit.

Flora, encouragée par ces soudaines confidences, tend la tête pour regarder le livre que l’homme tient dans sa main, un album de Picasso.

— Vous aimez la peinture ?

— Beaucoup, vous aussi ?

— Pas particulièrement.

— Alors, pourquoi avoir choisi le livre sur Vermeer, s’étonne-t-il.

— Pour comprendre la relation entre un artiste et sa servante devenue modèle. Ce portrait est extraordinaire, moderne et provocant aussi, vous ne trouvez pas ? J’ai adoré ce livre, continue Flora, à cause... à cause des blancs, si perceptibles dans cette histoire.

— Alors vous aimez lire entre les lignes ?

— C’est plus que ça, on aurait dit que les mots, les non-dits y prennent la parole...

....

Un ange passe.

— C’est très beau ce que vous venez de dire. Vous devriez écrire...

La jeune fille, gênée, achève cet échange et se dirige à l’étage, vers le rayon « adultes », en disant seulement « à tout à l’heure peut-être ».

— Peut-être, acquiesce-t-il, touchant machinalement son chapeau.

Flora, encore impressionnée par la remarque de l’homme, a du mal à trouver une nouvelle lecture. Alors qu’elle parcourt la biographie de George Sand, elle sursaute à la légère pression sur son épaule.

— Pouvez-vous m’aider ?

L’homme au chapeau tient un livre et fixe péniblement le texte du dos de la couverture.

— J’ai oublié mes lunettes, dit-il avec un désarmant sourire.

— Bien sûr, Flora parcourt brièvement le texte, puis à voix basse, elle le lit avec application, il s’agit de *L’arbre aux haricots* de Barbara Kingsolver. En découvrant cet ouvrage elle se promet de l’emprunter aussi un jour.

Quand elle termine et lève le regard, l’homme a les yeux clos et l’expression de son visage traduit un étonnant bien-être.

— Je vais le prendre, il récupère maladroitement le livre et sans d’autres mots, s’éloigne brusquement.

Flora est choquée. « Il aurait pu dire me dire merci, un petit mot gentil, enfin je me suis donnée du mal et j’ai bien vu qu’il aimait ma lecture, quel vieil ingrat, ça m’apprendra de rendre service ».

L’homme au chapeau ne vient plus à la médiathèque. Au début, Flora est ravie de ne plus le croiser, puis s’amuse à deviner les raisons de cette absence, peut-être il a honte de son comportement ou ne trouve pas la médiathèque assez grande pour lui et préfère se déplacer à Orléans... ou alors quelque chose lui est arrivé, quelque chose de ... négatif, elle se souvient de leur première conversation. Ne pouvant plus tenir, elle interroge la bibliothécaire.

— Il y a un mois, j’ai fait la connaissance ici d’un monsieur d’une soixantaine d’années, il porte toujours un chapeau noir. Je ne le vois plus, or j’ai trouvé un CD qui pourrait l’intéresser...

— Oui, je vois bien de qui vous parlez, c’est Robert Miro.

— Miro comme le peintre ?

— À part le fait qu’il est d’origine espagnole, il n’a rien d’un peintre ce brave monsieur. Il est souffrant, ce n’est pas très grave, mais ça explique qu’il ne vient plus, il vient de se faire opérer d’une double cataracte et doit limiter les efforts pour ses yeux.

— Ah oui, j’ai bien remarqué qu’il avait du mal à lire, puisqu’il m’a demandé de lire quelques lignes, lors de notre dernière rencontre.

La bibliothécaire, paraît surprise par ces propos, mais continue les explications.

— Ses visites chez nous lui manquent beaucoup, je pense..., puis elle prend le CD que la jeune fille tient dans la main, C’est une excellente idée de lui suggérer ceci, c’est exactement ce qu’il lui faut, à notre cher Robert ! Alors, vous l’avez deviné ?

Flora semble perdue, ne comprend pas l’allusion.

— Il m'a dit qu'il a vu le film, mais n'a pas lu le livre, alors je me suis dit qu'il pourrait écouter la version audio, d'autant plus que maintenant, il ne peut pas lire...

— Excellent, répète la bibliothécaire, avec un sourire amusé, et si vous le lui portiez ? Il habite à deux pas d'ici, je le préviendrai si vous voulez ?

— Non, je préfère lui faire une surprise.

— C'est notre le plus fidèle visiteur et un bien singulier lecteur, ajoute la bibliothécaire, avec tendresse. D'ailleurs, il faut absolument que je lui trouve une nouvelle lectrice, la jeune fille qui lui lisait les livres a déménagé.

— Une lectrice ? Pour quoi faire ?

— Vous ne le saviez pas ? Robert ne sait pas lire, il n'a jamais appris, pourtant c'est quelqu'un de très érudit...

24 - Le petit garçon et le grand fusil

Benoît DE THOURY

L'enfant traînait une pancarte trop lourde pour ses bras, sur laquelle figuraient ces mots :

« Donnons des coups de mains, pas de coups de poings ».

Ces mots, écrits en rouge, sans doute avec son sang ou celui d'un autre, balayant la poussière au lieu de chatouiller le ciel. L'enfant était à bout de force, en guenilles, pieds nus, crâne rasé, il pleurait. Non par chagrin ou par souffrance directe, mais parce que les larmes étaient la seule boisson qui rassasiait sa soif. L'orphelin avançait sur ce chemin de terre, de poussière, de guerre, et il chancela. Il saignait.

Les coups de feu fusaient de part et d'autre de sa tête. Ils résonnaient dans ses oreilles, dans son esprit, dans sa mémoire. Des coups de feu, des cris horribles, et des cadavres. Beaucoup. D'hommes, de femmes, d'enfants. Du sang qui coulait, qui se constituait en rivière, le sang des deux camps mêlés dans un seul fleuve, unis par la mort. Terrible mot, qui résonnait à ses oreilles, bourdonnait, l'assourdissait.

Un soldat passait par là. C'était un jeune homme d'à peine vingt ans, presque imberbe, encore vierge sans doute. C'était un patrouilleur. Quand il vit le garçon gésir là, il fut pris de panique et changea son fusil d'épaule. Il porta l'enfant dans ses bras. La pancarte, comme un cri sans écho, resta dans la boue. Le jeune soldat se mit à courir, craignant que la vie de l'enfant s'achève trop vite, retrouva son campement, confia le gamin à l'infirmerie et retourna vite à son poste. Il marchait sur le chemin de terre, de poussière, au milieu d'une guerre dont il était un des fils, et il passa à l'endroit où il avait trouvé l'enfant. La pancarte avait disparu. Il était pourtant certain de l'avoir laissé là ! C'était une belle pancarte... Il avait dû rêver !

Il s'assit au guet, sortit des jumelles de sa sacoche et observa les environs. Il ne vit rien, n'entendit rien que les voix des gâchettes se répondre en canon. Parfois un chevreuil sortait le nez de sa cachette, parfois un sanglier ; rarement un cerf. Comme le danger lui sembla assez loin, le jeune soldat sortit de sa sacoche un carnet, tailla son crayon de bois avec son couteau de poche et dessina. C'était le seul moyen pour lui d'oublier la guerre. Il dessina l'enfant, sa pancarte, son courage. Et il se mit à pleurer en silence, des larmes de plus en plus grosses, se mordit la lèvre, les yeux rougis. Quelques larmes tombèrent sur son fusain, rendirent sincère les coups de crayons. Le jeune homme se rendit compte qu'il venait de voir l'humanité, qu'il

venait de la sauver ; que peut-être il méritait les plus belles médailles mais que personne ne l'avait vu : c'est cela qui l'émouvait. La jeunesse se contente d'imaginer ses exploits, car on ne lui laisse rien. Chez les jeunes esprits songeurs, l'existence devient une épopée, la vie une aventure et l'ennui un prétexte. Le soldat sécha ses larmes ridicules et se mit à rire brusquement. L'écho répéta ce son impérial : c'était un rire de délivrance, comme les larmes de sa délivrance ; transcendantal. Soudain il se tut, s'assit à son poste pour reprendre son souffle et renifla.

Trois heures plus tard un soldat à peine plus âgé vint le remplacer. Il retourna au camp, c'est-à-dire au combat car le repos n'est jamais au camp. Tandis qu'il marchait les mains dans les poches, presque indifférent à tout, il décida de faire un détour vers l'infirmerie. La vision de l'enfant moribond lui fit si froid dans le dos qu'il se mit à courir pour lui échapper. Quand il arriva au retranchement, il trouva l'infirmière à qui il avait confié le garçon, elle lui indiqua le lieu où celui-ci se trouvait. Le jeune homme, tranquillement, avança jusqu'à la tente. Ce n'est pas difficile, ensuite, de reconnaître un petit garçon parmi les adultes ; une souris parmi les rats, le seul qui sourit en voyant sa blessure. Il dormait quand le soldat s'approcha, se pencha et souffla. L'enfant devait rêver, pensait l'artiste en esquisant un sourire coloré sur son visage.

Le petit garçon ouvrit les yeux. Il les écarquilla doucereusement et vit le soldat auréolé.

- Bonjour mon ami, dit le jeune homme.
- Bonjour monsieur, répondit le garçon.
- Je m'appelle Julien.
- Moi c'est Karl !

Le soldat eut froid dans le dos. Un ennemi... il avait sauvé un ennemi... Mais cette pancarte, alors ? Diable, cette pancarte écrite en français ! Il n'avait pas rêvé !... Ce n'était pas possible ?

- Merci de m'avoir... sauvé, ajouta Karl sans le moindre accent dans sa prononciation.
- Tu as quel âge ?
- Douze ans. Et toi ?
- Dix-neuf...
- Avoir un fusil à dix-neuf ans... je trouve ça triste ! A dix-neuf ans, on devrait avoir entre les mains un crayon ou un livre !

Julien hésita à lui montrer le dessin qu'il avait fait de lui. Il trouva Karl très attachant et très adulte. Il lui prit la main, comme pour lui dire un secret.

- Tu viens d'où ? demanda le soldat.

- D'un petit village qui a été bombardé. Je vis dans la forêt, réfugié avec quelques survivants. Mon frère a été tué, ma tante aussi et toute sa famille. Je vis avec mes parents et ma petite sœur, et nos amis. Dans le village, on était tous amis. Maintenant on est tous misérables... Dès que quelqu'un trouve de quoi manger ou boire, les autres se ruent sur lui. L'amitié a ses limites, hélas, surtout quand la vie entre en jeu. L'autre jour j'ai vu deux collègues s'entretuer pour un lapin, et j'ai vu un mari manger sa femme. Tu vois, c'est pas une vie. C'est à cause de la guerre, de vous, de nous.

- Hé, c'est pas de ma faute, la guerre...

- Si, parce que tu ne refuses pas de te battre.

Julien fut touché par ces mots, il se sentit coupable au bout d'un long silence. Le regard perdu, le visage blême, il se leva, fit quelques pas ici et là, revint à sa place, s'assit sur le rebord du lit du blessé.

- Tu as faim ? demanda-t-il enfin.

Le garçon hocha la tête en souriant. Julien se leva et alla chercher un morceau de pain. Il le donna à Karl qui le remercia en lui prenant la main.

- Tu me ferais un serment ? demanda le gamin.

- Lequel ?

- Celui de refuser de te battre.

Julien se tut... S'il promettait cela, il risquait gros. Il eut peur, la même peur qu'il avait ressenti en voyant Karl effondré sur le chemin de terre. Il soupira et des larmes se formèrent dans le coin de ses yeux. Refuser de se battre c'était se battre pour la paix.

- Oui.

Il trembla comme tous les héros qui font leur décision inexorable, et sourit faiblement.

*

Le lendemain, Karl allait mieux. Il pouvait de nouveau marcher.

- Viens, dit-il à Julien. Je vais te montrer où j'habite.

Les deux amis s'enfuirent. Ils devenaient ainsi, pour les deux belligérants, du gibier... du gibier de potence. Quand Julien découvrit le camp de réfugiés, misérable, insalubre et puant, il eut honte. Karl lui présenta ses amis, ses parents, mais Julien craignait à chaque fois qu'on le dévisage dédaigneusement. Il s'efforçait de faire son air désolé, de victime, mais il savait bien que c'était lui le bourreau.

Julien avait volé dans les réserves de ses camarades de quoi nourrir plusieurs bouches. Il fut accueilli comme un sauveur. Il donna des morceaux de pains à autant de personnes qu'il put. Il en manqua, mais les gens partagèrent entre eux cette fois. Ce fut comme un jour de fête.

Un soldat allemand passa par là. Julien se cacha derrière un arbre et observa discrètement la scène. Le Boche avait une pancarte, celle de Karl, sur l'épaule.

- J'ai trouvé cette pancarte par terre ce matin. Elle vous appartient, non ?

- Oui, répondit Karl tout content de retrouver son jouet.

- Tiens gamin, je te la rends.

Le soldat se tut un moment. Puis il déclara :

- Misère... Je crois bien que vous avez raison ! Vous avez besoin d'un coup de main ?

Personne ne sut quoi répondre ; il y avait tant à faire. Alors Julien sortit de sa planque timidement. Quand l'officier allemand le vit, il pointa son fusil dans sa direction. Julien leva les bras, avant que Karl n'explique en hâte que le Français l'avait sauvé et avait déserté. Pour la première fois depuis bien longtemps, un Allemand serra la main d'un Français, certes avec méfiance, mais avec respect. Ils explosèrent de rire quand d'autres explosaient sous les bombes.

Dans l'après-midi on vint arrêter les déserteurs avec l'ordre de les fusiller. Les deux amis se regardèrent, les mains sur la tête, en riant et pleurant. Leurs bourreaux, qui étaient aussi leurs amis, ne comprenaient rien. Ils pensaient bien que c'était une stratégie d'intimidation. Jalousement, ils se dirent que ces deux-là mourraient de rire. Et ils furent saisis par la mélancolie. Ils tirèrent un coup de feu dans le dos des déserteurs, sous les yeux terrifiés de Karl. Le gamin saisit un fusil qui traînait par terre, celui de Julien, et tira sur les deux officiers qui avaient abattu ses amis. Ils s'effondrèrent. Karl sanglota.

Les réfugiés sortirent de leurs cachettes et implorèrent le ciel de les secourir, et de faire de ces amis des héros. Ils creusèrent un trou et les enterrèrent main dans la main. Au-dessus de la tombe, Karl planta la pancarte qui avait uni les deux soldats. Il resta là tout le soir et s'endormit. Le lendemain, on plantait une jeune pousse d'arbre. Aujourd'hui le pommier est encore en vie.

*

L'enfant tenait dans ses mains, hissé vers le ciel, un bâton au bout duquel un linge blanc était accroché, et sur lequel figuraient ces mots écrits en blanc, illisibles, invisibles, invincibles :

« On a faim ».

25 - Lucky.

Gwenäelle LE MEN

Tout le monde m'appelait Lucky, cela signifie « chanceux », « heureux » en anglais. Je ne sais pas si j'étais réellement fortuné. Même si ma vie n'était faite essentiellement que de noir, de blanc et de nuances de gris, je me disais qu'il y a plus malheureux que moi dans ce monde. Je ne pense pas qu'on m'ait donné ce nom à la naissance, mais c'est le seul que je connaissais, alors je le gardais.

Je vivais dans la rue. Enfin plus exactement à l'intérieur une voiture abandonnée dans un parc. Ne me demandez pas comment elle est arrivée là, je n'en avais aucune idée. Personne n'avait pris l'initiative de la déplacer. Parfois les gens ont des comportements étranges. Cela faisait tellement longtemps qu'elle était ici, la plaque d'immatriculation s'était décrochée. Au fil des saisons, un arbre avait dissimulé le véhicule sous ses feuillages. Alors j'en avais fait mon chez-moi, un petit nid douillet, à l'abri des regards. C'était un assez vieux modèle, mais la banquette arrière restait confortable. J'étais content de la retrouver à la tombée de la nuit, après une longue journée. Parfois, quand il pleuvait, je restais bien au chaud, je ne mettais pas le nez dehors.

De plus, je n'étais pas dérangé par les voisins. Pour cause, je n'en avais pas. En réalité ce n'était qu'à moitié vrai, une famille de souris avait élu domicile dans la voiture. J'avais grogné en les apercevant, mais je m'étais habitué à leur présence. Le goût de la solitude ne durait qu'un temps.

Il eut une journée de printemps où je ne trouvais pas à manger. Les gens n'avaient pas été très généreux, ce jour-là. D'habitude, ils me donnaient des restes de leur repas, cela leur évitait de gaspiller. Ils avaient l'impression d'avoir fait une bonne action. Alors en rentrant, ce soir-là, je fouillai sous les sièges passager et conducteur. Je ne retrouvai qu'un pot de yaourt aux fruits pour bébé datant d'il y avait quelques semaines. Pour survivre, on fait comme on peut.

Le lendemain, je repartis en ville, pour rencontrer quelques âmes charitables. Mais comme la veille, personne ne voulut me nourrir. Alors je me rabattis sur les poubelles. J'éventrai quelques sacs dans une ruelle. Puis je vis de jeunes adolescents arriver à vélo. J'étais assez sociable, alors je voulus aller les saluer. Et puis j'étais assez connu dans le quartier. Tout le monde savait qui j'étais.

D'ailleurs les jeunes m'interpellèrent pour que je les rejoigne. Mais je fis quelques pas en arrière quand je m'aperçus qu'ils tenaient des bâtons à la main. Je gémis doucement.

Je fis demi-tour et me mis à courir. Un de leur petit camarade me barra la route. La peur commença à naître au creux de mon ventre. Je grognai pour qu'ils me laissent partir. Sans résultat. Ils continuèrent d'avancer et de m'encercler. Je sentis l'odeur de mon propre effroi.

Puis une pluie de coups s'abattit sur moi. Des coups de bâtons, des coups de pied, sur la tête, dans le ventre, dans le dos, dans les côtes. Tous mes muscles furent meurtris par la douleur mais la peur me paralysait. J'attendais qu'ils se calment.

« Sale bâtard, m'insultèrent-ils à tour de rôle. »

Au bout de quelques minutes, les coups cessèrent. Je les entendis s'éloigner. J'attendis quelques instants avant d'essayer de me relever. Toutes les parties de mon corps me faisaient souffrir. J'arrivais à me redresser après plusieurs tentatives. Je boitais mais je parvins à marcher. Chaque pas me semblait encore plus insupportable que le dernier. Mais il fallait que je rentre, que je me protège dans ma voiture.

Après de longues et interminables minutes de marche, je me hissai sur la banquette arrière du véhicule et m'effondrai.

Je me réveillais, je ne savais pas combien de minutes, d'heures ou de jours s'étaient écoulés depuis mon agression. Cependant la douleur était toujours vive. J'étais mouillé à plusieurs endroits, soit de sueur, soit de sang. Je gémis. Je n'avais aucune force. Je ne pouvais pas bouger pour l'instant. La douleur était telle, que je me rendormis pour une durée que je ne pouvais déterminer.

Ce qui me tira de mon sommeil furent les cris joyeux d'une enfant. Elle devait se promener dans le parc. Elle riait de bon cœur. En l'entendant, une douce chaleur émana de mon ventre. C'était agréable. J'essayai de bouger, mais je geignis à cause de la souffrance. Je hurlai presque.

« Regarde Maman !! Regarde !! Il y a une voiture !! »

Je l'entendis courir vers le véhicule, sa mère essaya de l'en empêcher, elle poursuivit son enfant, et elle s'approcha enfin de mon antre, passa la tête par la portière arrière gauche ouverte. Je me retrouvai nez à nez avec la petite fille. Je gémis de nouveau. Elle ouvrit grand ses beaux yeux bleus. Un immense sourire se dessina sur son visage.

« Regarde Maman !! Regarde !! Il y a un chien !! »

Malgré la douleur, je parvins à bouger la queue et à dresser mes oreilles. Sa mère la rejoint, un peu essoufflée.

« Oh oui, et il a l'air mal en point, dit-elle inquiète. »

La jeune femme s'approcha de moi, et tendit sa main pour me caresser. Je me laissai faire.

« Ne t'en fais pas, on va s'occuper de toi. »

Pour la première fois, de ma vie, je pouvais le dire, j'étais « lucky ».

26 - Pêché de gourmandise

Christine MENARD

Ils remontent un à un, comme expulsés de la bouche de l'enfer, un enfer glacé, venteux, aux murs suintant de l'humidité du canal. Ils marchent à pas pressés, le regard vissé au sol, leurs mains violacées glissées dans les poches de leurs pauvres blousons, resserrés autour de leurs torsos étiques. Leur visage n'a pas d'âge, leur dos courbé raconte toutes les misères du monde.

Traqués comme des bêtes sauvages, leur avenir tient tout entier dans la minute suivante. Celle qui les verra se hasarder à la soupe populaire, avant d'échouer dans le petit jardin public, à l'abri précaire des buissons soigneusement taillés. Ils ne parlent pas, ou si peu. Ils se sont déjà tout dit, leur voyage a été si long depuis les montagnes d'Afghanistan.

L'espoir ne les a pas encore abandonnés, ils sont en vie, la ville-lumière ne peut pas les trahir. Les passeurs leur ont promis monts et merveilles, ils les ont écoutés. Pour sortir de leur misère, pour que leurs parents soient fiers d'eux. Ils ont gravi des sommets enneigés, arpenté des routes poussiéreuses, ils ont traversé des fleuves puissants et se sont échoués sur le pavé parisien. Ils ne sont plus que des moinillons tombés du nid, affamés, les ailes entravées.

La première nuit, ils se sont réfugiés sous le pont de la Grange aux Belles. Lorsque le pont s'est soulevé dans un bruit effrayant, ils ont cru qu'une armée les attaquait. Ils ont fui, la peur au ventre, celle qui tord les tripes, abolit le raisonnement. Mais ils ont trouvé une autre berge, couverte par un autre pont. Pour se réchauffer, tenter de retrouver les soirées enchantées de leur village, ils allument d'immenses feux. Des feux de joie qui font briller leurs yeux, resserrent les corps dans la magie de leur cercle.

Nicolas resserre les bretelles de son sac d'école. Il saute entre les flaques d'eau, heureux du répit que lui laisse la suppression de la première heure de cours. Depuis qu'il est entré en 6ème, il se rend seul au collège. En quatre stations de métro, il y parvient. Tout seul. Et libre, comme il ne l'a jamais été. Son père préfère lui faire confiance, plutôt que de perdre son temps à l'accompagner.

Ce matin, le jeune garçon ne lui a rien dit, il voulait profiter de l'aubaine, s'arrêter une station avant, prendre son temps, marcher tranquillement le long des boutiques des rues animées du

10^e arrondissement. Il hume les senteurs épicées des étals, s'attarde devant les vitrines regorgeant de pâtisseries orientales, dégoulinantes de miel.

Il salive, la tentation est là. Il sent dans sa poche la monnaie que son père lui laisse pour s'acheter un goûter, mais juste pour la sortie du collège. Il ne doit pas le dépenser avant, il l'a promis. Mais les cornes de gazelle, baklavas, cigares au miel font danser à ses yeux des images de déserts emplis d'hommes bleus et de dromadaires. Il ne peut plus résister, tant pis pour le goûter.

Quelques secondes pour choisir, et il se sauve avec son cône de papier. Il court presque dans la rue, il a peur qu'on le démasque, que son père ne l'apprenne. Il doit se dissimuler pour manger son butin, aller vite, maintenant. L'heure du cours suivant approche, il ne faut pas être en retard, que l'on devine son forfait.

Il le repère aussitôt, le petit square qui s'incurve entre les murs des petits immeubles. Il repère un banc, il contourne les haies. Il marque un temps d'arrêt, vaguement apeuré. Un groupe de jeunes hommes le regarde, mais dans les poches de leurs blousons trop minces pour la saison. Dans un réflexe, le collégien masque son sachet de pâtisseries. Entre deux doigts, il attrape un morceau, le porte lentement à sa bouche. Les jeunes hommes détournent les yeux, la vision du gourmand leur fait trop mal.

Nicolas sent leur manœuvre. Gêné, il se résout à interrompre son festin et se relève maladroitement. Mais, déséquilibré par son mouvement brusque, il est entraîné par le poids de son sac d'écolier et tombe dans les buissons. Il ne peut retenir un cri de douleur, son bras lui fait terriblement mal, il est coincé dans les branchages. D'un bond, les hommes sont sur lui. Nicolas n'a plus la force de protéger ses gâteaux, il crie : "non, non ! "

Les jeunes hommes secouent la tête, lui adressent quelques mots gutturaux. L'un d'eux écarte les végétaux, deux autres le soulèvent avec précaution, examinent son bras. Quelques mouvements et Nicolas peut se rétablir. Il saisit son sachet de pâtisseries, il n'a plus envie de les manger. Il les distribue aux jeunes gens, leur fait signe de les garder.

Mais les jeunes hommes n'en veulent pas pour eux. Ils ont repéré une vieille dame aux pauvres habits, assise sur un banc à l'écart. Elle a suivi la scène, les joues creusées par les privations. Ses yeux n'ont même plus la force de s'agrandir quand le sachet est posé doucement sur son banc. Les jeunes hommes ont disparu.

Mortifié, Nicolas court maintenant vers son collègue. Honteux d'avoir désobéi, mais surtout de n'avoir pas pensé une seconde à les offrir aux plus pauvres que lui. Il n'oubliera pas la leçon. Il doit corriger sa faute. D'abord, en avouant son mensonge à son père, attendre la sanction. Puis consacrer son argent du goûter à gâter les plus misérables. Décontenancé, il s'aperçoit que son père l'a à peine écouté.

- Eh bien, ça t'apprendra à en faire à ta tête...

Il ne peut pas en rester là, ça l'obsède, il se demande pourquoi tous ces gens ont froid, n'ont pas à manger, passent leur temps dans les squares. Bien sûr, il a entendu parler des migrants, il croyait que ça se passait loin de Paris, près de la Méditerranée ou de la Manche. Le lendemain, contrairement à son habitude, il ne se mêle pas à ses copains, il rumine seul dans son coin. Qui pourrait l'aider ?

« Il y a bien...non, ce n'est pas possible, elle est si jolie, je ne suis qu'une grenouille à ses yeux et je ne crois pas aux contes qui me feraient me changer en prince charmant ! »

Il en est là de ses réflexions, quand elle s'approche, la belle fée, un sourire un peu ironique au bord des lèvres. Il lui faudra encore deux récréations et beaucoup de patience pour le convaincre de se confier. Elle retient son rire et ne peut s'empêcher de le titiller.

- Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ? Si tu veux je t'emmène chez moi. Mes parents aident à l'alphabétisation de ces hommes. Tu pourras nous donner un coup de main. Maman va passer un coup de fil à ton père et ce sera réglé.

Nicolas n'aurait jamais imaginé pareil bonheur. Il voudrait serrer sa fée dans les bras, lui déposer un baiser. Il ne sait toujours pas ce qui l'a retenu, l'air soudain distant de sa nouvelle amie, la solennité du moment. Mais il attendra.

Nous sommes dans les années 1990, l'histoire se passe dans une banlieue oubliée de Londres. Le Glam Rock commence à faire son entrée dans les pubs du quartiers, ceux que l'on dit mal fréquentés.

Nous habitons une ferme mon père et moi. Mon père était un homme froid et distant au passé mystérieux. Un passé douloureux dont il n'a jamais voulu parler ; je savais juste qu'il avait été obligé de quitter précipitamment son pays d'origine. Un pays dont j'ignorais le nom et la localisation sur une carte.

Ce jour là, je quittais la supérette où j'avais pu décrocher quelques heures de travail pour financer mes études. Je prépare une licence en sciences humaines et sociales.

Mon fidèle vélo rouge me conduit jusqu'à la maison sans détour sous ce crachin presque breton. Il était tard car j'avais dû rester pour compter la caisse et fermer le magasin sans omettre les alarmes. Une voiture me coupa la route juste au creux du virage alors que la roue de mon vélo se mit à freiner recouverte de feuilles. Je perdis l'équilibre. Je vis les phares puis ce bruit sourd, ce choc et ce silence paisible juste perturbé par les lumières, des phares de couleur, des voix.

Il est 20 heures 48 heures plus tard. J'aperçois le visage de mon père les traits tirés. J'entends des voix qui me paraissent familières ; celles du personnel du corps médical.

Mon père m'interroge, me sourit et me tapota la main de la sienne, si large et robuste à l'image de l'usure et de la rudesse du temps.

Je lui réponds que ça va et il me raconte alors dans les grandes lignes les circonstances de ma présence dans ce lit d'hôpital et cette chambre anonyme et glaciale.

2 hommes sont venus nous poser des questions. Ils avaient l'air suspicieux et désabusés.

Mon père explique que l'on a essayé de me tuer, moi, sa propre fille. Je n'ai pu relever le numéro de la plaque d'immatriculation ni reconnaître exactement le modèle de la voiture. Il faisait nuit, tout est allé très vite.

Mon père rentra à la ferme car nous avions encore un peu de bétail et il y avait du travail, les bêtes à nourrir. Il se hissa le corps usé par des années de labeur physique dans sa vieille ranch

rover et n'eut pas le temps de fermer la portière quand une camionnette noire passa à très vive à allure heurtant les véhicules stationnés le long de l'hôpital.

Arrachant de plein fouet, la portière avant du véhicule de mon père. Qui en état de choc se tenait la tête entre les mains.

Que se passait-il ? Son passé revenait-il hanter sa vie ? Ne serait-il jamais un homme libre ; les hommes de Mandar l'avaient-ils retrouvé après toutes ces années, au delà de ces continents ?

Mon père se questionnait. Il se disait qu'ils avaient dû me suivre, moi Kamélia, sa fille unique. M'observer pour me heurter ainsi sur cette route départementale comme un simple volatile égaré sur le bas côté. Il avait insisté pour venir la chercher mais elle voulait prouver son indépendance.

Quel était leur message ? Que voulaient-ils ?

Août 1970, les chars ont eu un déclic. Le public a applaudi cet humain ovni. Le temps s'est arrêté. Il a défié l'immensité de l'acier glacé ; la panoplie des gladiateurs armés pour porter les paroles de ceux qui depuis trop longtemps se taisent.

La suite, fut l'arrestation, la séquestration et la fuite. Une histoire incroyable, une amitié inoubliable, un homme sage et bon au pays des matons. Il y a des gens qui exercent des professions qui ne leur correspondent pas.

Arrivé à Londres, ce fut la peur. La nécessité de vivre caché, de changer d'identité. Mon père fut homme à tout faire dans les espaces verts avant de maîtriser la langue. Il habitait un studio que lui louait son employeur (la moitié de son salaire). Il donnait sur l'angle d'une rue sans lumière. Mon père passait malgré tout beaucoup de temps à regarder par cette fenêtre à imaginer la suite d'une vie meilleure.

Il fit la connaissance de ma mère, la fille d'un riche et rustre rural. Ma mère avait ce côté enfant gâté et blasé qui s'amuse à vouloir toujours un nouvel accessoire, un nouvel ami. Son père, lui voulant son bonheur, lui cédait tout. C'est ainsi que quelques temps après ma naissance ma mère décida de confier la garde exclusive à mon père jugeant qu'elle avait une carrière de top modèle à mener, cap sur Paris, Londres.

Après qu'elle fut partie avec un nouvel étalon ma mère a demandé à son papa chéri de laisser la vieille ferme désaffectée qui ne sert plus à personne à disposition pour que nous puissions nous installer sans elle.

Elle avait un petit fond de culpabilité et pour ne pas en tâcher son nouveau bonheur, elle avait besoin de faire ce petit geste salutaire. Le taudis fut transformé en une très belle demeure de campagne grâce à la magie créatrice et débrouillarde de mon père.

Je m'efforçais de trouver le sommeil lorsqu'une voix me fit sursauter. Un homme se tenait devant moi, debout, immobile. Sous morphine, j'avais beaucoup de mal à me concentrer sur ses paroles à peine audibles.

N'aies pas peur, je ne te veux aucun mal. Je suis un ami de ton père. Un très vieil ami. J'ai beaucoup de respect pour ton père. C'est un homme que je connais très bien. Nous avons grandi ensemble. Vous êtes en danger. Une enquête a fait ressortir le nom de ton père. Il aurait dénoncé des gens du parti. Il n'a pas eu le choix. Il l'a fait car on a menacé de tuer ses frères et sœurs.

Ces frères et sœurs vivent chez un vieil oncle de ton père qui vient juste de s'éteindre. C'était un homme puissant et respecté. Aujourd'hui, tes oncles et tantes ont quitté le pays pour vivre une vie paisible mais des hommes les recherchent, et ils ont retrouvé la trace de ton père.

Il n'est pas nécessaire que vous quittiez Londres. J'ai un plan. Il vous faudra changer d'identité.

Un jeune homme de couleur pénétra dans la chambre. J'eus un mouvement de surprise mais l'ami de mon père me fit comprendre qu'il n'était que son homme de main. Il me fallait très vite quitter l'hôpital. Et si cet homme mentait et n'était pas un ami de mon père. Y avait-il un lien avec les agressions survenues ces derniers jours ?

Nous nous dirigeons vers la ferme à vive allure. Nous arrivâmes phares éteints alors que mon père que j'avais prévenu par téléphone sur la route se tenait prêt avec toutes ses affaires. Il avait dit aux voisins qu'il devait s'absenter pour des raisons familiales et leur avait confié la gestion de la ferme et du bétail le temps de son absence.

Les voisins en question n'étaient pas ravis mais ont senti comme une urgence.

C'est ainsi que je me retrouvais élève dans une prestigieuse école de musique dans la peau d'une diva de la soul. J'avais dans ma vie antérieure fait quelques essais à la guitare. Guitare que mon père avait passé des années à me rafistoler comme il pouvait en changeant les cordes jusqu'au jour où l'archet a pris son envol à travers la cuisine pour finir dans l'écuelle du chat qui nous a banni du regard en détournant son chemin jusqu'à la sortie.

Mon père était devenu jardinier pour un riche héritier veuf d'origine écossaise. Nous passions des moments sereins et presque joyeux dans cette propriété quasi à l'abandon de plusieurs hectares.

Nous organisions des veillées au coin du grand poêle relié à l'immense cheminée. Mon père savourait un verre de cognac pour accompagner notre hôte protecteur.

Il était âgé et ses enfants n'appréciaient pas beaucoup notre présence.

Je jouais malgré tout quelques airs découverts en cours pour réviser. Tout allait bien pour nous, je progressais et faisais des rencontres intéressantes. Comme ce jeune garçon qui me raccompagne à chaque sortie de faculté.

Il étudie le jazz et souhaiterait devenir musicien professionnel.

Nous avons mené quelques années d'une existence heureuse jusqu'au jour où mon père s'est éteint alors qu'il déchargeait un tas d'herbes mortes, son expression s'est figée et il s'est écroulé.

Ma vie, mon identité, ma vraie identité est partie avec lui. J'ai continué tant bien que mal. Le temps a passé, j'ai mûri, n'ai jamais revu mes oncles et tantes jusqu'au jour je suis devenue célèbre. On me voyait partout. M'entendait partout. Alors, ils ont fini par se manifester auprès de ma maison de disque qui a pensé qu'il s'agissait d'un canular. Nous ne nous sommes plus jamais quittés. Grâce à ces gens merveilleux qui ont su nous protéger, nous avons eu le droit de vivre libre. Je les en remercie encore aujourd'hui quand j'entends les rires de mes enfants et que je croise le regard bienveillant de leur père, un certain ex étudiant en jazz qui m'a permis sans doute de faire le choix de la musique.

28 - Pour le bien de la famille

Arnaud GENOIS

Sur la longue route qui mène Enzo de la Bretagne à ce nouveau séjour en Provence, celui de son huitième été, il règne dans le monospace familial une ambiance particulière. Au fervent enthousiasme de retrouver les êtres chers se mêle un sentiment inédit d'appréhension. A mesure que les kilomètres défilent, le visage de la mère s'obscurcit. Enzo en connaît la raison. On aurait pu lui annoncer à la triste nouvelle en usant d'habiles détours, comme souvent pour préserver les enfants d'un choc trop brutal. Mais aux formules enjolivées, les parents avaient préféré dire la vérité nue. Mamy Agathe est morte. A soixante-douze ans, elle a chuté en cueillant des prunes au verger. Depuis, le garçonnet souffre d'une impression coupable ; Mamy Agathe est tombée en ramassant les prunes qui lui servaient à confectionner les tartes préférées d'Enzo. Quand il avait quatre ans, on l'avait découvert assis sur le carrelage de la cuisine, les joues gonflées et les mains rouges de la tarte qu'il venait de dévorer avec appétit. Mamy avait beaucoup ri. C'est pourquoi, dans la candeur de ses huit ans Enzo se sent un peu fautif, comme si sa gourmandise avait en quelque sorte eu une incidence dans la mort de sa grand-mère.

Lorsque que le monospace vient se garer dans l'allée, tout le monde est déjà sur la terrasse. A première vue, si ce n'est que les accolades paraissent plus longues et tendres que de coutume, que les mots rassurants glissés à l'oreille des uns et des autres trahissent l'événement récent, les sourires sont sincères et l'atmosphère joyeuse. Papy Paul a prévenu : « gardez l'œil sec ! ». La tribu Carasse se tient donc digne, soudée, prête à profiter pleinement de l'immense domaine provençal qui domine la vallée du Rhône. Comme l'heure s'y prête les hommes ne se font pas prier pour servir l'apéritif. Déjà les plus grands des cousins, Cédric et Laura, sitôt les politesses d'usage accomplies et profitant de l'occupation générale, s'éclipsent au jardin, sans doute pour aller manger des framboises comme l'estime Enzo, plutôt pour aller fumer des pétards, « l'encens du diable » comme l'affirme Papy Paul. C'est justement son grand-père qui anime Enzo d'une question soudaine :

— Où est Papy ?

Au-delà du jardin, il faut monter un étroit sentier pour atteindre le moulin. Ses cousins ne sont pas aux framboises et Enzo se dit que Papy Paul a raison, ils se cachent pour lancer des diables dans des pétards, ou quelque chose comme ça, il ne comprend pas ces jeux de grands. Quand le doux parfum des premières lavandes lui rappellent qu'il est effectivement en

vacances et à l'approche du moulin, le petit s'arrête un instant. Il s'agenouille près d'un trou où il a vu l'insecte se réfugier, puis y glisse délicatement une brindille. Le grillon ainsi dérangé ne tarde pas à quitter son abri, et la main agile du garçon s'abat sur lui avant qu'il ne s'échappe. Avec une fierté toute enfantine, Enzo parcourt les derniers mètres qui le séparent du moulin en courant, pressé de montrer à son grand-père la glorieuse chasse qu'il serre dans sa paume.

– Papy Paul ! Papy Paul !

Enzo grimpe les marches rapidement pour atteindre le faite du moulin. Assis à un imposant bureau de bois brut, son grand-père lui tourne le dos, penché consciencieusement sur un poème de Frédéric Mistral.

– Alors, mon petit moineau des villes, pourquoi venir en haut de ce vieux moulin, auprès de ce vieux hibou de Papy Paul ?

– J'ai attrapé un grillon !

Si Paul Carasse aime tant son moulin, où il passe le plus clair de son temps, c'est moins parce que de la petite lucarne il apprécie jouer la sentinelle – on y domine du regard toute la propriété, du mas au jardin, de l'étang à l'oliveraie – que parce qu'il peut y contempler fièrement l'œuvre de sa vie : le mas séculaire, qu'il a entièrement rénové de ses mains il y a cinquante ans ; ses oliviers, qui font la réputation du domaine dans la région ; et enfin, et surtout, sa descendance qu'il a vu s'ébattre et grandir ici sous son œil protecteur. Dans sa tour d'ivoire dont les murs sont recouverts de livres, il est le plus grand admirateur d'Alphonse Daudet. Il aime à répéter que son moulin est celui où l'écrivain a rédigé ses célèbres *Lettres*. Il l'a tant redit que l'on ne sait plus très bien si c'est une légende ou la vérité. Pourtant loin d'être un vieillard sénile et voûté par des années d'olivaïson, il ne redoute qu'une chose : le jour où il sera trop vieux pour pouvoir emprunter l'escalier. Pour le moment, il y est heureux. Même si quelque chose a changé au moulin. Papy Paul à beau regarder au-dehors, il ne voit plus Mamy Agathe affairée au potager, ou courant après son chapeau que le mistral a fait s'envoler. Il n'entend plus résonner sa voix chantante.

– Allez intrépide chasseur, il est l'heure de manger ! Retournons au mas retrouver les autres.

En redescendant par le sentier, ils ne manquent pas de faire un détour par l'étang pour chercher Cédric et Laura. Alimenté par les ruisseaux alentours dont l'eau suinte plus qu'elle ne chante en cette saison, il ne tarit heureusement jamais, même dans les mois d'été les plus torrides.

Il y a chez les Carasse quelques rituels inébranlables. Il est de coutume que Papy Paul inaugure le premier repas par un discours méticuleusement préparé. Ce n'est pas difficile pour lui d'obtenir une écoute attentionnée. Parce qu'il est le patriarche aimé et respecté, mais surtout cela tient à son exceptionnelle aura et à son magnétisme absolu en toute situation. La famille se tait parce qu'à chaque fois que Paul Carasse prend la parole, c'est un moment solennel. Le discours annuel dresse un bilan des réussites des uns et des autres, exhorte chacun au dépassement de soi dans l'union du clan, entérine l'importance du rendez-vous annuel dans le fief de la tribu : les agendas des membres de la famille doivent demeurer, à la mi-août, dépourvus de toute obligation extérieure à la vie familiale. Pour clore le sacerdoce, la tradition familiale exige que tous aillent embrasser Papy Paul, à la manière des Siciliens dévoués à leur *padre*. Au soleil de midi, dans la chaleur d'un air embrasé que l'ombre du gigantesque auvent parvient à peine à atténuer, le Châteauneuf-des-Papes rafraîchit les convives. Les discussions coulent avec le délicieux rosé. La petite Elise, affolée par un papillon, s'est cachée dans la chemise de son père. Papy Paul rit avec grand fracas et Théo frappe de ses petites mains grasses son assiette en prononçant avec joie un babil attendrissant. Carl photographie ce tableau parfait de famille parfaite, pour garder à jamais la trace de ce jour heureux.

Parmi les ruines du mas de ses vacances, dans les décombres de son enfance, Enzo observe attentivement la photo prise par son oncle et qu'il conserve depuis vingt ans. La dernière photo de la famille réunie chez Papy Paul. Le sépia lui rappelle l'apparente harmonie d'un clan uni, une solidarité de surface qui comme dans tant d'autres familles masque des vérités tragiques. Car le papier argentique a vieilli et s'est fissuré, des certitudes se sont consumées, d'autres vérités sont révélées. Tous les Carasse cet été-là, à l'exception des enfants de moins de quinze ans, étaient au courant. L'alcool, les coups, depuis plus de trente ans. Le courage orgueilleux de Mamy Agathe de le supporter, comme une damnation personnelle *pour le bien de la famille*. Ils savaient tous, tout. Jusqu'à l'accident d'Agathe qui n'en était pas un. Et pourtant, bien qu'ils le maudissaient en silence, ils demeuraient là, impassibles et soumis au patriarche, ensemble en hommage à leur mère dont le souvenir dérivait lentement sur le Rhône en bas du domaine, *pour le bien de la famille*. En cela ils étaient tous passionnellement complices d'un crime conjugal, et coupables d'avoir enseveli sa mémoire.

Seuls deux d'entre eux avaient refusé ce mutisme et décidé de rendre justice. Cédric et Laura s'étaient introduits dans le moulin de leur grand-père en pleine nuit. Ils y avaient mis le feu, qui s'était rapidement propagé dans les broussailles sèches à l'ensemble du domaine, jusqu'à lécher le mas où toute la famille Carasse s'était endormie. Enzo ferme les yeux, respire l'air encore lourd du souvenir du domaine calciné. Il se remémore l'incendie. La panique. Peu avaient survécu. Son grand-père, en flammes, qui avait demandé pardon, en vain, avant de s'éteindre dans un dernier supplice.

29 - Merci Neuilly-Plaisance

Thierry BALLOY

Il n'y a rien à faire, cette fichue odeur de brûlé demeure présente. Nauséabonde et persistante elle s'accroche férocement à nos vêtements, à nos poumons. Impossible semble-t-il de l'effacer pourtant quatre jours après le drame.

Aujourd'hui c'est dimanche, jour du marché et les cloches de l'église Notre Dame de l'Assomption ne sonneront pas. C'est tout à fait normal lorsqu'une petite ville, un grand village tel que le nôtre vit ce type de tragédie.

Mais que s'est-il passé à Neuilly-Plaisance pour que tout semble frappé d'un froid glacial à rendre la ville si silencieuse, éteinte ?

Premiers jours d'automne. Nous sommes réunis sur la place du marché, coiffés de centaines de parapluie sombres ; ensemble nous sommes réunis. Et nombreux. Bien qu'il y ait d'habitude une certaine effervescence, les stands animés des exposants sont absents ; la foule conséquente n'achètera ni légumes ni fruits ou autres parfums alimentaires, vêtements et autres affaires. A cela il y a une raison exceptionnelle. Une raison grave.

La maison de la famille Reynaud venue vivre avenue Carnot a été frappée par un effroyable incendie en début de soirée, ce mercredi 25 septembre 2019.

De jeunes gens du Vaucluse installés chez nous, chez eux, depuis dix mois qui ont repris le restaurant « Le cœur de Neuilly » resté un temps fermé. Fort heureusement aucune victime n'est à déplorer mais l'incompréhension demeure dans tous les esprits et les dégâts sont extrêmement considérables.

Ces braves artisans sont sous le choc. Anéantis. Ils étaient fort heureusement absents, à Paris qui n'est pas très loin, tout le monde le sait. C'est monsieur le maire qui les appelés de toute urgence. Mais alors comment le feu a-t-il pris ? Comment expliquer qu'une maison rénovée de fond en comble il y a moins d'une décennie ait pu être la proie d'un aussi terrible sinistre ?

Les images saisissantes de l'incendie risquant d'impacter tout le quartier ont fait l'objet de nombreux articles de presse et d'un reportage à la télévision. La population entière revoit ces flammes hautes et colossales lécher les murs et embraser la toiture au point d'attaquer les maisons encadrantes. Difficile à éteindre.

Les Reynaud pleurent leur foyer calciné aussi noir que la mort.

A pied d'œuvre les pompiers ont fait preuve d'un courage sans faille et d'une rapidité d'intervention redoutablement efficace, on ne le dira jamais assez. Bravo à eux.

Mais madame Reynaud a craqué. Son époux tente de contenir sa détresse et sa douleur d'avoir tout perdu en une triste soirée, pour rassurer sa femme et ses enfants. Mais la pression

est bien trop forte. C'est désormais une famille brisée moralement qui se retrouve hébergée temporairement par la municipalité, dans un appartement prêté à titre gratuit le temps qu'elle puisse décider de la voie qu'elle va emprunter, demain.

Eux voient leur aventure de changer d'existence mise à terre, un rêve qui se brise en mille morceaux et ne renaitra pas de ses cendres. Partiront-ils ? S'en retourner peut-être dans leurs collines d'origine où le travail sinistré se meurt et les campagnes se vident inexorablement ? Le chômage, la galère et les factures à payer, l'école, la vie ; il faut manger et se déplacer. Avancer sinon tomber.

Neuilly-Plaisance rimait avec leur doux espoir, leur objectif de rebondir en regardant grandir leurs deux enfants dans une ville à taille humaine, avec des commerces de proximité et un centre-ville aussi dynamique que diversifiés comme ils les aiment. Comme autrefois. Et de bonnes écoles pour entamer des études de qualité en vue de décrocher un bel emploi. Réussir.

Ne plus avoir à courir des dizaines de kilomètres pour trouver un médecin ou se rendre à l'hôpital pour décrocher un rendez-vous avec un spécialiste. Être Nocéens. Contribuer à la vie économique de la jolie ville édifiée sur la rive nord de la Marne, élue de leur cœur. Baigner dans cette ambiance villageoise qu'ils ont bien connue, avant. Aller régulièrement au cinéma La Fauvette qu'ils avaient remarqué le premier jour de leur nouvelle vie. S'intégrer au monde, flâner à la bibliothèque, participer aux associations florissantes et tous aller dans le même sens, celui du respect, du partage et du précieux « vivre ensemble ».

Mais voilà que tout est parti en flammes, désolation. A l'image de ces quelques mégots trainant à terre au bord de ce trottoir, solitaires et abandonnés par négligence à quelques pas du grand Parc des Coteaux d'Avron.

Ils auraient pu renoncer, déprimer et s'en aller. Oublier au diable cet épisode désastreux et retourner dans le sud ; tourner cette page brûlée. Repartir de rien. De zéro.

C'est incompréhensible. Le malheur semble s'acharner sur eux. Voilà qu'une anomalie glissée malgré eux dans leur contrat d'assurances ne pourra rembourser le montant supposé très élevé pour engager les réparations. Révoltés, cette nouvelle claque tel un non-sens mais véritablement comme une double peine pour le couple trentenaire, leur souffle coupé en plein vol.

Alors faut-il jeter l'éponge ? Ils n'en feront rien. Sans surprise tous les Nocéens sont aujourd'hui présents. La place du marché est envahie de silhouettes connues et inconnues, il y a des jeunes, des anciens et voisins, amis, parents et autres personnes des villes alentours.

Pourquoi sont-ils tous ici à la place des étals des commerçants ? De ce côté un chapiteau blanc abrite une grande table nappée d'un tissu mauve sur laquelle siège un superbe bouquet de fleurs. Monsieur le maire et son conseil municipal au complet se tiennent sérieusement postés derrière cette tablée peu conventionnelle. Nerveux et debout.

Une voix dans une enceinte surgit. On demande un peu d'attention. Le premier élu va parler au micro. La gorge nouée sous son écharpe tricolore, il tient tout d'abord à saluer tous les habitants de Neuilly-Plaisance, de toutes les générations ayant fait le déplacement ce dimanche matin pour un événement extraordinaire. Écoutons-le :

— Mes amis, je tiens à vous remercier d'avoir répondu à notre appel de générosité et de soutien envers une famille Nocéenne dans le besoin. Merci de votre aide et de votre contribution pour eux qui font partie des nôtres aujourd'hui. C'est un honneur pour moi de constater avec une immense fierté que la solidarité sur notre commune n'est pas seulement un mot du dictionnaire mais une valeur qui se conjugue avec respect et attention au présent et à l'avenir. En toute situation. Chers amis, merci infiniment pour eux !

En effet au moment de terminer son intervention, l'élu pointe du doigt un camion de déménagement en approche lente qui gagnera sous peu la place muette dont le passage à faible allure est délimité par la disposition de barrières en aluminium. Un arrêté municipal a condamné l'avenue pour permettre au poids-lourd d'accéder au barnum central. Une fois le moteur coupé et ses portes arrière ouvertes, la surprise de découvrir tout un mobilier d'intérieur de maison illumine tous les visages. Tout y est, calé, rangé. Des centaines de présents offerts à la famille démunie.

D'élogieux applaudissements s'en suivent comme jamais. Avant les larmes de joie, après la désolante tristesse bientôt oubliée, ces chaudes larmes provoquées par le cadeau d'un chèque géant d'un montant de 38 286 euros. Remis en main propre au couple par le doyen de la ville et une innocente fillette.

L'espoir reprend de ses couleurs et son goût en la vie. C'est la générosité de toute une ville active et belle qui apporte du soleil dans tous les yeux. Une âme bienveillante se devine. C'est le soleil envoyant quelques rayons inattendus. On entendra une grand-mère affirmer :

— Colossale est l'énergie de tous ; de mémoire c'est du jamais vu. Déployer autant d'énergie et d'envie en seulement quatre jours, c'est super ! C'est comme de soulever des montagnes. A nous tous, organisés et volontaires, tout devient possible...

Mais le temps passe vite. Avant de porter aux nombreuses lèvres le fraternel verre de l'amitié et d'écouter de la musique festive annonçant un nouveau départ pour la douce famille. Ils sont des Nocéens comblés de bonheur qui ne pourront prononcer que deux mots tremblants, tant ils sont envahis d'émotion devant un public ne faisant « qu'Un » face à leur destin :

— Merci Neuilly-Plaisance.

Car ici, comme il a été dit au bord de la Marne, la solidarité n'est pas uniquement un mot du dictionnaire. Elle est faite de valeurs, de respect et sa force sera toujours sincère.

30 – La séparation

Rachida ECHAKOUKI

En s’installant à table, Baptiste sentait que cet endroit allait vite devenir son préféré, même si la décoration était très pauvre. Une grande table trônait en plein milieu de l’espace, avec des chaises tout autour, et sur le côté une cuisinière sur laquelle s’affairait une jeune fille. Pourtant, en s’asseyant sur une des chaises disponibles, il se sentit comme à la maison, et s’empressa de commander un chocolat chaud. C’est lorsque cette dernière lui apporta sa boisson qu’il aperçut un jeune homme au bord des larmes qui s’installait deux chaises plus loin. Baptiste l’avait déjà aperçu à de multiples reprises dans le quartier, mais ils n’avaient jamais eu l’occasion de se parler. Voyant qu’une larme s’apprêtait à couler sur la joue du nouvel arrivant, il se dit qu’il était peut-être temps de passer aux présentations.

- Salut, moi c’est Baptiste. On s’est déjà croisé il me semble, mais je n’ai jamais su ton prénom.
- Adam.
- Enchanté Adam. Ça te dérange si je me mets près de toi.
- Non, pas de soucis, de toute façon je suis seul. Elle m’a laissé....
-

Baptiste se leva pour se rapprocher d’Adam. Il était évident que ce dernier avait eu une peine de cœur, et que c’était pour cette raison qu’il pleurait. Baptiste n’osa pas en parler davantage et essaya donc de changer la conversation.

- Tu connaissais cet endroit ? C’est la première fois que je viens moi.
- J’étais déjà venu une fois... c’était avec Elle d’ailleurs. Elle voulait me le faire découvrir.... Et c’est ici aussi qu’Elle m’a quitté...
- Mais tu sais elle va sûrement revenir, essaya de le consoler Baptiste. Elles font toutes ça, elles passent le pas de la porte, mais on sait qu’elles vont revenir.
- Non, répondit Adam toujours au bord des larmes, c’est pas pareil avec la mienne. J’ai l’impression de la connaître depuis toujours, je sais pas ce que je vais faire sans Elle.

Adam se mit à pleurer à chaudes larmes et face à cela Baptiste ne savait pas comment réagir. Il décida de se lever pour aller lui commander une boisson. Rien ne pouvait résister à un bon chocolat chaud.

Giulia qui était en cuisine, n'avait rien raté de l'échange qui se déroulait devant elle. Ne sachant pas vraiment quoi faire, elle avait préféré rester en retrait. Il était difficile pour elle de trouver les bons mots, vu qu'elle-même venait de traverser la même chose. Cela dit, en voyant arriver Baptiste elle ne put s'empêcher de lui demander si elle pouvait aider.

- Je suis désolée, mais j'ai tout entendu. Je m'appelle Giulia, est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?
- Salut Giulia, moi c'est Baptiste. Je sais pas quoi faire non plus, je pensais qu'un chocolat chaud pourrait lui faire du bien mais...
- Très bonne idée, lui répondit Giulia, je lui amène ça tout de suite.
-

Giulia s'empressa de s'affairer en cuisine et installa deux tasses devant les jeunes hommes.

- Tenez, c'est moi qui vous invite. Puis en se tournant vers Adam elle ajouta : tu sais, on se connaît pas vraiment, mais j'ai vécu la même chose que toi. Je sais ce que tu ressens, et je pense vraiment qu'en parler te fera du bien.

Adam considéra la chose. En parler. Il n'avait pas l'habitude d'exprimer ses émotions, et pensait même que cela le rendrait encore plus triste. Mais il se décida à essayer. Et c'est comme ça que face à Baptiste et Giulia, deux inconnus il y a à peine quelques minutes, il déballa tous ses sentiments. Il parla d'Elle, de son regard, de son rire. Des câlins qu'elle aimait lui faire, des bisous dans le cou qui le chatouillaient à chaque fois. Il évoqua ses longs cheveux bruns, dans lesquels il aimait enfouir sa tête au moment de dormir. Il parla aussi de ses longues mains, qu'il aimait prendre dans les siennes, lorsqu'ils se promenaient tous les deux au parc. Il se rappela des bons plats qu'Elle lui préparait, des regards plein d'amour qu'Elle avait pour lui quand il accomplissait quelque chose, et tous ces bons souvenirs allégeaient sa peine.

Une relation fusionnelle les unissait, à tel point qu'il ne se rappelait pas de la vie avant Elle. Pourtant au fur et à mesure qu'il parlait, Adam sentit que le poids qu'il ressentait sur son cœur devenait de plus en plus léger. Tout en parlant, il regardait ses deux compères qui l'écoutaient avec bienveillance, qui l'encourageaient avec de grands sourires et, la tristesse qu'il ressentait jusque-là se transforma en autre chose. Il ne savait pas exactement en quoi, mais il savait que c'était grâce à Baptiste et Giulia. C'est eux qui l'avaient poussé à parler, et même s'ils les connaissaient à peine, il leur en était infiniment reconnaissant.

Giulia était heureuse de voir qu'Adam n'avait plus de larmes aux yeux, mais désormais un beau sourire aux lèvres. En le voyant ainsi, elle décida également de s'ouvrir à ses camarades, et de raconter son propre ressenti. Etrangement elle se rendit vite compte que celui-ci était similaire à celui d'Adam. Elle aussi l'avait vu partir, Lui, celui qu'elle avait toujours aimé. En la quittant, Il lui avait dit qu'il reviendrait, mais elle n'avait pas compris la chose sur le moment. Il était tout pour elle, sa boussole, son repère et même parfois son modèle. Elle l'aimait plus que tout, surtout quand Il la prenait dans ses bras, l'enveloppait complètement pour faire un « câlin ours » comme Il disait. C'est durant ces moments-là qu'elle se sentait le plus en sécurité. C'est là où elle savait que rien ne pourrait l'atteindre, et l'idée de ne plus revivre cela, la terrorisait. Et pourtant, face à Adam et Baptiste, en évoquant tout cela, ce n'est pas de la peur ou de la tristesse qu'elle éprouvait, mais bien de la gratitude. D'en avoir parlé avec eux, elle se sentait plus forte et savait que tout irait bien par la suite.

En écoutant toutes ces histoires, Baptiste ressentait complètement toutes leurs émotions. Lui aussi avait vécu des choses difficiles, mais devant Giulia et Adam, il décida qu'il valait mieux garder tout ça pour lui. Il voulait être un pilier pour eux et ne surtout pas causer davantage de peine à ses nouveaux amis. Car oui, ces trois personnes qui s'étaient parlées pour la première fois il y a à peine deux heures, venaient de créer un lien plus fort que ce qu'ils pouvaient imaginer. En se parlant, en s'écoutant, en partageant leurs histoires similaires, ils avaient créé une amitié qui, ils ne le savaient pas encore, durerait des années.

Les trois amis étaient toujours en train de discuter quand ils entendirent un bruit de cloche. Très vite ils s'aperçurent que celle-ci était dans les mains de Delphine. Delphine était une dame beaucoup plus âgée qu'eux, qui était présente depuis le début de la matinée, mais avec qui ils n'avaient que très peu échangés. Elle les avait pourtant bien vus s'installer dans l'espace cuisine, trifouiller la vaisselle ; mais voyant l'échange qui se passait entre eux, les liens qui se créaient en cette première matinée, elle avait fait le choix de ne pas les déranger. Cela dit, il était désormais l'heure de se quitter, et Delphine tenta de se faire entendre au-dessus du brouhaha ambiant.

- S'il vous plait, pourriez-vous venir autour de moi ? Il va être l'heure de se dire au revoir.

Adam, Giulia et Baptiste se dirigèrent vers les bancs qui se trouvaient face à Delphine, sans vraiment comprendre ce qu'il se passait. Ils observaient sans bruit, quand tout à coup Adam

remarqua de l'agitation devant la porte. Elle était là. Toujours aussi belle, avec un grand sourire aux lèvres. Il se leva subitement et courut vers elle pour être dans ses bras.

- Comment s'est passée ta matinée mon chéri ? lui demanda-t-elle.

Il eut à peine le temps de lui répondre qu'il vit Giulia qui s'élançait dans les bras de l'homme qui se trouvait derrière Elle. Ce devait être celui dont Giulia lui avait parlé si longuement à table. Adam était heureux qu'elle l'ait également retrouvée. Il sentit une tape sur l'épaule, et vit Baptiste qui se dirigeait vers le fond du bâtiment, avec d'autres personnes.

- Tu vas où Baptiste ? Tu ne viens pas avec nous ? lui demanda Adam.
- Non, je dois aller manger. Mais on se revoit demain matin ?
- Oui, avec plaisir !

Et en se retournant vers Elle, il ajouta

- Tu sais Maman, je crois que je vais aimer l'école.

31 – Désolidarisé

Henri DE BEAUVILLE

J'ai besoin d'aide. Seul, enfermé dans une pièce noire dont je ne vois ni la porte ni les murs j'attends que quelqu'un vienne me sauver. Mes ravisseurs ont été généreux : ils ne m'ont pas enchaîné et je jouis d'une totale liberté de mouvement. Je ne sais combien d'heures j'ai passé dans cette salle obscure et minuscule que je connais par cœur à force de m'être cognée dans tous les recoins. C'est une pièce rectangulaire je dirai, avec un plafond assez haut puisque je ne le touche pas quand je saute les bras levés. Les murs sont lisses, sans aucune aspérité pour pouvoir s'accrocher et ainsi s'évader en escaladant. Le sol est dur et froid, sûrement de la pierre, impossible à creuser et puis, de toute façon, je n'ai pas les ongles ni les outils nécessaires. J'ai beau avoir envisagé toutes les possibilités pour m'enfuir de ce lieu maudit, je n'ai trouvé aucune solution et reste toute la journée à me morfondre sur la malchance et la bêtise qui m'ont amené ici.

Parfois pour m'occuper je fais quelques exercices physiques, afin de garder la forme, de ne pas m'affaïsser physiquement à rester assis toute la journée dans un silence entêtant seulement ponctué par les gargouillements de mon ventre affamé. La soif aussi commence à me tenailler et me cause des étourdissements passagers, des moments où je me sens si faible et si léger que je n'aspire plus qu'à une chose : m'envoler vers les cieux. Je m'allonge alors sur le sol et reprend progressivement conscience au contact de la pierre froide qui me fait frissonner. Mais le pire ce ne sont pas les tiraillements physiques ni cette sensation de faiblesse permanente mais la solitude intellectuelle, le fait de se retrouver face à soi-même, sans aucun intermédiaire ni jugement extérieur. Le face à face ultime entre un être et son esprit, entre un être et sa vie. Depuis que je suis enfermé je ne cesse de penser – je n'ai que ça à faire – je réfléchis sur ce qui va bien dans mon existence mais aussi sur ce qui va mal, pour équilibrer la balance. Je constate mes erreurs et prends de bonnes résolutions pour changer cela quand je sortirai de ma prison, si j'en sors un jour, et en bonne santé si possible. Je fais également fonctionner mon imagination, je divague pendant des heures la tête dans les étoiles à refaire ma vie ou celles des autres ; à changer le cours des choses afin de ne pas me retrouver coincé dans une pièce noire pour une sombre histoire de gang, une bagarre entre jeunes mâles bourrés d'hormones qui veulent se prouver qu'ils sont des hommes. Mais la plupart du temps je ne pense à rien, je laisse mon cerveau sombrer dans une douce apathie qui durera jusqu'à ma prochaine crise de faim.

Au réveil d'une de mes siestes – je ne les appelle plus « nuits » car je ne vois plus la différence avec le reste du temps – je sens que quelque chose a changé, que pour la première fois depuis le début de ma captivité je ne suis plus seul dans ma cellule. Je perçois une présence, un changement presque imperceptible dans l'air mais qui ne trompe pas : quelqu'un d'autre le partage avec moi. Tirillé entre l'envie de découvrir mon nouveau colocataire et la crainte d'une nouvelle déroutée je commence prudemment à explorer l'espace qui peuple la pièce, promenant mes mains sur le sol dans l'espoir de rencontrer un autre prisonnier. Hélas j'ai beau cherché, mes mains ne rencontrent que le néant ; pourtant je suis sûr de mes sens et

entends maintenant un petit bruit régulier, un léger battement sur le sol qui se produit par saccades. Je comprends enfin que le nouveau prisonnier n'est pas humain, que c'est un quelconque animal qui fuit mes membres inquiétants s'agitant dans la nuit en quête d'un peu de compagnie. Je décide alors d'opter pour une autre tactique et pose tranquillement la tête contre le mur, à l'endroit habituel où je m'assois, dans l'attente que la bête, poussée par la curiosité et mise en confiance par mon immobilité s'approche finalement de moi et que je puisse la saisir. Je mets mon plan à exécution et au bout d'une attente plutôt rapide j'entends le petit bruit qui se rapproche doucement. Je continue à faire le mort, impatient de rencontrer mon invisible colocataire et de rompre cette solitude qui me pèse. Mon cœur bat tellement fort d'excitation que j'ai peur de faire fuir l'inconnu avec ce cognement effrayant. Je tente bien de le calmer avec une respiration régulière mais cet abruti s'emballe sans espoir de retour et je me retrouve suant dans l'ombre qui m'environne, les aisselles moites et les jambes flageolantes, comme si j'avais pratiqué une activité sportive intense alors que je ne fais qu'attendre qu'un animal vienne à moi. La torture prend fin quand je sens un frottement au niveau de ma jambe. Je tourne lentement la tête et aperçois alors deux petits yeux brillants qui m'observent dans le noir. Vu leurs tailles il doit s'agir d'un quelconque rongeur, sûrement un rat ou une souris. Un dialogue muet s'instaure entre nous. Pour ma part j'essaye de le rassurer, de lui communiquer mon amour et mon attente de l'altérité ; lui m'étudie attentivement pour savoir si je représente une menace, s'il doit s'éloigner de moi ou céder à la curiosité et se rapprocher. Finalement ses pupilles se referment et je reste quelques secondes dans l'obscurité la plus totale, le cœur haletant, espérant que mon opération séduction a réussi et que mon compagnon ne s'est pas enfui. A peine ai-je le temps de me désespérer que les deux petits cercles lumineux réapparaissent au niveau de mon bras en même temps qu'une chaleur se diffuse dans mon membre au contact du petit corps vivant qui le renifle attentivement. Le rongeur continue de m'étudier et s'attaque maintenant à ma main. Il avance une patte dans ma paume, puis un deuxième et enfin celles de derrière : j'ai un rat perché dans la main. Avec une extrême attention et une lenteur imperceptible je remonte cette dernière jusqu'au niveau de mon visage. Voici le moment tant attendu du face-à-face, de la rencontre paranormale entre un homme et un rongeur. Le temps se suspend pendant que nous nous dévisageons mutuellement ; mes yeux maintenant habitués à l'obscurité parviennent à dessiner les contours de mon nouvel ami : son museau fin et racé, ses petites pattes musclées et sa queue qui me chatouille la main. Il me plaît beaucoup et je sens que nous allons bien nous amuser tous les deux. Le charme se rompt brusquement quand le mammifère saute de son promontoire improvisé et s'enfonce dans l'ombre sans que je puisse le rattraper. Je ne sais pas où il a disparu et bizarrement je m'en fous. Je n'espère qu'une chose : qu'il reviendra. Je n'ai plus que lui pour tenir.

A partir de ce moment-là le rongeur revient régulièrement et je l'apprivoise peu à peu. Il me divertit pendant ces longues heures d'attente ponctuées de malaises de plus en plus réguliers liés à la faim, la soif et la fatigue. Je lui apprends des tours, la caresse pendant des heures où prie avec lui pour que je sorte vivant de ce cachot. J'en viens à si bien le connaître que je crois déceler en lui quelques éléments de langage et bientôt, rendu à moitié fou par les conditions de détention je me mets à converser avec lui comme un vieux camarade de collège ; je lui confie mes pensées les plus intimes, mes complexes jamais avoués. Face à la

mort qui approche je laisse tomber tous les filtres, libère les vannes de mon inconscient et lui confesse tous mes remords, mes envies, mes troubles et interrogations auxquels il répond volontiers. Les rats sont bien plus intelligents que l'on ne le croit et possèdent de vraies qualités d'écoute et de conseil ; Snoothy est en le meilleur exemple - oui je lui ai donné un prénom car il est important de nommer ce qu'on aime. Nos conversations s'enflamment et laissent parfois lieu à des débats endiablés à faire trembler les murs de la prison : d'autres fois au contraire nous soupirons pendant des heures sur les possibilités d'évasion mais les pierres qui nous entourent restreignent fortement notre imagination. Certes il y a la fissure par laquelle Snoothy entre et sort mais je peux à peine y passer le petit doigt et elle ne mène pas à l'extérieur car quand je colle mon œil face au trou je n'aperçois qu'une obscurité semblable à celle qui règne dans ma cellule.

Un jour je me sens plus faible que d'habitude et ne réagis même pas quand mon meilleur ami vient me titiller le visage de ses longues moustaches. Je suis épuisé et n'ai plus la force de sourire, j'ai à la fois envie de vomir et de mourir. Mon compagnon s'étonne de mon manque de réaction et passe à la méthode artisanale qui consiste à me mordiller les oreilles jusqu'à ce que je me réveille de douleur. Pas plus de réaction. Il comprend alors que l'heure est grave et que je vais passer l'arme à gauche. Les animaux ont toujours eu ce don de sentir la mort avant qu'elle n'arrive ; comme dans les villes où les rats fuient à l'approche d'une tempête ou quand les chiens aboient sans discontinuer au bord des fenêtres au décès de leur maître. Affolé mon brave Snoothy part chercher du renfort et bientôt une horde de rats envahit ma cellule, se glissent sous mon corps pour le transporter et tentent de le faire passer dans le trou par lequel ils sont arrivés. Le résultat s'avère toutefois assez mitigé et les rongeurs décident d'adopter une autre tactique toute aussi destructrice. Un par un, dans un rituel proche de la sorcellerie, ils viennent jusqu'à mon corps pour en ronger un petit bout qu'ils emportent de l'autre côté du mur puis dans une autre pièce pour enfin sortir du bâtiment. Centimètre par centimètre, morceau par morceau je m'évade de prison et atterris au dehors sous le soleil d'été. Dans mon agonie j'ai l'impression d'être grignoté par une centaine de Snoothy. Qu'il est agréable d'être dévoré par des animaux quand vos semblables vous ont abandonné.

Nouvelles Ados

1 - Ma petite histoire (1^{er} prix ados)

Emilie FIJEAN

« - Tu vas où ?

- Tu sais bien, voyons ...

- Oh non ! Tu vas encore y passer tout l'après-midi ! Quelle perte de temps ! »

Si seulement elle savait ... Elle ne peut pas comprendre à quel point cet endroit est important pour moi...

En chemin, je passe comme d'habitude devant l'école primaire des *Feuillantines* ; une petite fille en larmes vient d'en sortir avec sa mère. La pauvre, elle semble vraiment abattue. Cette scène me rappelle tant de souvenirs ...

J'ai fréquenté cette école à partir du CE2, avant d'entrer il y a trois ans au collège. Je me souviens encore de ma première rentrée. J'avais mis ma petite robe blanche à pois roses, une de mes préférées. Malgré tout, j'étais très anxieuse. Nous venions tout juste d'emménager dans ce quartier avec mes parents et ma petite sœur Lila, et j'étais complètement déboussolée. Changement de maison, de quartier, d'école ... ça faisait beaucoup pour moi ! J'avais dû dire adieu à mes deux meilleures amies, Anaïs et Aglaé, toutes les deux restées dans le Sud de la France et je me retrouvais à présent entourée d'une multitude de têtes inconnues.

Ma maitresse, Noémie, était adorable et avait tout de suite tenté de me mettre à l'aise dans la classe en me présentant aux autres. Cependant, j'étais assez réservée, et toutes ces paires d'yeux rivées sur moi me terrorisaient ! Seule, je n'avais pas osé approcher les groupes d'enfants de ma classe, et m'étais peu à peu enfermée dans une bulle. En y repensant aujourd'hui, je mesure à quel point j'aurai dû forcer ma nature et aller vers les autres ... Durant cette période, je restais muette à l'école et parlais très peu de ma nouvelle école avec mes parents. Inquiète, ma mère avait fini par prendre rendez-vous avec la directrice qui l'avait rassurée en lui disant que j'étais juste « un peu discrète pour l'instant ».

Cependant, ma situation empirait de jours en jours et de semaines en semaines. Exclue désormais de toute la classe, j'avais fini par ne même plus avoir la force de sortir dans la cour pendant la récréation ; à quoi bon, me disais-je, de rester assise dans mon coin ? Je me sentais si malheureuse que j'avais demandé la permission de dessiner dans la classe pendant que les autres jouaient dehors. D'abord retissante, Noémie avait insisté pour que je sympathise avec

Quelques camarades, puis, face à ma mine déconfite, elle avait fini par accepter.

Je sentais néanmoins que les autres me regardaient différemment et parlaient dans mon dos, me traitant de « chouchoute », sous prétexte que je faisais des dessins à notre maîtresse pendant la récréation. Si seulement j'avais réussi à leur expliquer qu'ils se trompaient complètement ...

Certains élèves semblaient même m'en vouloir ; on gribouillait sur mon cahier pendant que j'étais au tableau, des garçons me lançaient des boulettes de papier dès que Noémie avait le dos tourné ou piétinaient mon manteau par terre dans le couloir... Ils me traitaient de tous les noms et riaient de plus belle lorsque j'étais au bord des larmes... C'était un véritable Enfer ! Pourquoi tant de haine alors que je n'avais rien fait, rien demandé ? J'étais souvent comme cette petite fille croisée devant l'école ; j'avais du mal à contenir mes larmes en sortant, mais ma mère, déjà très préoccupée par tout le déménagement, pensait simplement que mes anciennes amies me manquaient et ne s'interrogeait pas davantage.

Un après-midi, lors de la sortie d'école, j'entendis un cri de fille au fond du couloir, alors que je rangeais mes affaires ... En levant les yeux, j'aperçus une élève CP en pleurs, encerclée du groupe de garçons de ma classe de CE2. Je m'approchai discrètement d'eux pour mieux assister à la scène.

« - Laissez-moi ! criait la petite fille. Rendez-moi mon contrôle !

- Ah, Ah ! Riaient les garçons en chœur, tes parents vont être contents ce soir en voyant ta note ...

- Rendez-le moi ! hurlait à présent la petite fille, je ne vous ai rien fait, vous ne pouvez pas faire ça !

- Un sur dix ! Tu es loin d'être une championne toi ! »

Et les garçons ricanaient méchamment en voyant la pauvre fille terrorisée et horrifiée.

Moi, je ne parvenais plus à me contenir, s'en était trop ! Cette petite fille n'avait rien demandé et le combat était totalement déséquilibré : trois garçons s'en prenaient à cette élève de deux ans de moins qu'eux ... quelle lâcheté ! Je ne pouvais pas rester là à ne rien faire !

Je posai soudainement mon cartable par terre et sortis rapidement de ma cachette en me dirigeant vers eux. Puis, je dis calmement : « Vous ne pouvez pas vous en prendre à cette petite fille qui ne vous a rien fait ! Vous êtes juste méchants et ridicules ! »

Les trois garçons sursautèrent, puis se tournèrent vers moi, abasourdis.

« Corine ?! Mais, mais qu'est-ce que tu fais là ? Bafouillèrent-ils.

-Je rangeais encore mes affaires quand je vous ai entendus. Rendez-lui son contrôle, leur demandai-je avec fermeté. »

Muets, les trois amis restaient interloqués.

« Ne prenez pas cet air surpris, j'ajoutai, vous savez très bien que vous n'avez pas à faire ça. Dites-moi, sinon, à quoi vous servira de garder ce contrôle ? »

Après un court instant, Mathieu, le plus grand des trois répondit en baissant légèrement les yeux : « A rien, c'est vrai... »

Les trois garçons finirent par rougir, un peu honteux.

« On n'aurait pas dû faire ça, avouèrent-ils. On voulait s'amuser, mais s'en prendre à toi était vraiment bête, dirent-ils en s'adressant à leur victime. »

La petite fille put reprendre son contrôle grâce à moi et retrouver ses parents qui l'attendaient dehors. J'étais euphorique ! J'avais enfin réussi à sortir de ma réserve ! Mais surtout, j'étais fière d'être intervenue, d'être venue en aide, de m'être sentie utile et d'avoir été solidaire envers quelqu'un, qui, comme moi, se faisait embêter par ce groupe de garçons.

Cet incident fut un déclic pour moi, à la fois concernant ma personnalité, mais également dans cette prise de conscience que je n'étais peut-être pas la seule dans le même cas que cette petite fille.

Le lundi suivant, tout le monde était au courant de ce qui s'était passé, et certains élèves vinrent me parler pour la première fois, à la fois curieux et un peu admiratifs. Quant aux garçons qui s'en étaient pris à cette petite fille, ils finirent peu à peu par arrêter. Depuis mon intervention auprès de cette élève de CP, leur attitude avait changé. Peut-être avaient-ils pris conscience que s'en prendre aux autres ainsi était vraiment lâche, qui sait ?

Depuis, j'ai enfin réussi à braver ma timidité, à aller vers les autres, et à oser prendre la parole en public ! Mon CM1 et CM2 aux *Feuillantines* furent deux années de bonheur en comparaison avec mon CE2...

Vingt ans plus tard, en repensant à cette période et en reparlant avec mes amis et mon entourage, je me suis rendue compte combien ce type de violence à l'école était malheureusement répandu. J'ai alors réfléchi à une façon d'aider toutes les personnes touchées par ce type d'agressions, aussi bien à l'école qu'en dehors. Avec une amie ayant vécu une expérience similaire, nous avons alors eu l'idée d'instaurer un centre d'écoute et

d'aide dans notre quartier. Nous savions évidemment que ce type de centre existait déjà partout en France, mais nous avons besoin de réaliser de A à Z ce projet qui nous tenait à cœur, afin d'apporter une aide que ni elle, ni moi n'avions eue ...

Je viens de quitter l'appartement de ma sœur, chez qui j'ai passé la matinée. Celle-ci me demande souvent où je parviens à trouver toute cette patience et tout ce temps pour écouter les gens me raconter leurs « problèmes ». Je lui ai déjà avoué à maintes reprises que ce projet était prenant. Néanmoins, je considère surtout que nous avons eu le courage et la force d'aller au bout d'un rêve, pour défendre une valeur qui m'est si chère : la solidarité. Et ça n'a pas de prix... !

2 – Fakava

Jade MERET-ORY

Fakava, une île paradisiaque de Polynésie Française, pas pour tout le monde..

Et pas ce soir là, pour Gwenaëlle et Ewann un vieux couple de marin breton partis en Polynésie déjà depuis de longues années.

La météo avait bien annoncé un peu de vent, c'est pour cette raison, qu'ils ont accostés au port de Fakava, pour y passer la nuit en sécurité.

Ils dîneront tranquillement à la roulotte du village et c'est vers 21h qu'ils reprennent l'annexe pour aller se coucher sur l'Hibiscus, leur voilier de 11 mètres.

La nuit est sombre, le vent souffle beaucoup plus fort, c'est dangereux mais ils veulent à tout prix rejoindre leur voilier.

Malheureusement arrivé au mouillage, Ewann sent qu'il y a un problème .. Le bateau n'est plus là !

Affolés, ils essaient de rentrer au port, mais trop tard, le vent les font dériver vers le large...

Mataïo un villageois les a vu partir et par curiosité passe par le port jeter un œil sur leur expédition ... Heureusement, car sans lui, ils ne seraient sans doute jamais revenus au port.

Pour Mataïo c'est une course qui commence, comment les secourir sans mettre sa vie en danger ?

Au loin il aperçoit le Cobia III, un bateau de commerce qui approvisionne les îles toutes les semaines, par chance il connaît le capitaine Matahi ayant fait ces études avec lui, il attrape son téléphone, et mets en place un mode de sauvetage. Dans l'heure qui suit, ils se retrouvent sur le cargo sain et sauf et finissent la nuit à bord. Demain il faudra retrouver l'Hibiscus.

Le soleil brille, Eole (dieu des vents) est calmé et ils decident de faire le tour de l'île afin de retrouver leur bateau. Au bout de quelques heures, ils l'aperçoivent enfin mais échoué sur le récif, Mataïo, doit encore une fois faire appel au Cobia III pour essayer de le sortir de l'eau. Ils leurs faudra s'armer de patience et surtout s'appuyer sur leur fortes compétences pour réussir avec l'aide de la longue grue et de la barge à sortir le voilier de l'eau et de le déposer sur le quai.

L'hibiscus a bien souffert, un enorme trou de 3 mètres sur 1.

Naturellement Gwenaëlle et Ewan feront appel à Mataïo pour les travaux de réparation, Mataïo pris ces outils et se mit a travailler, il lui faudra 3 / 4 mois pour le réparer.

Pendant ce temps, notre couple de retraités a bien profité de la beauté de Fakarava, ils s'y sentent tellement bien, qu'ils vont rester à terre et pour remercier Mataïo, ils lui offrent l'Hibiscus.

Une belle histoire des îles lointaines de Tuamotu en Polynésie.

Une solidarité bien récompensé.



3 - On ne peut empêcher une étoile de briller. (3^{ème} prix ados)

Bertille BRICOU

Le cyclope, enfin éveillé, ouvrit doucement sa paupière. Eblouit par le rayonnement de cet œil parfait, la Nuit, ennemie féroce du Jour, fuya en fermant son unique œil, la Lune. Le globe oculaire du Jour, heureux de cette bataille qu'il remportait quotidiennement se mit à rayonner de plus belle. Ce matin-là, vue de l'espace, était comparable à toutes les autres matinées que la Terre ait connues. Seulement, ce n'était pas le cas. Sur les écrans des humains passaient en boucles les mêmes images, la même vidéo. Les jeunes, les vieux, les curieux, les grincheux, les polis, les intelligents, les grands, les petits, tous ceux qui composaient l'humanité connectée et ne parlaient plus que de cette fameuse vidéo qui atteignait les records de vues sur les réseaux sociaux. Cependant, aucun ne réfléchissait réellement sur ce qu'elle montrait et dénonçait au profond regret de ceux qui agissaient.

Manon

n'était pas différente des autres bipèdes. Elle avait jeté un œil lasse aux atrocités du monde de la vidéo avant de partir vers le lycée. Elle pédala à la force de ses jambes la distance qui la séparait de ce lieu du savoir. Elle ne l'aimait pas. Car là-bas, rien ne sortait de l'ordinaire. On apprenait, on était évalué, on oubliait et la boucle se répétait continuellement. Chaque matin elle essayait de trouver un signe qui lui indiquerait que sa journée serait un peu moins ordinaire que les précédentes mais jamais elle ne le voyait. Pourtant, ce signe s'était bien révélé à elle ce jour-là, avant même qu'elle n'ait posé ses pieds au sol. Alors, ne sortant pas de ses ornières, elle le chercha encore, aveugle.

La jeune fille, aux cheveux

noisette, franchit la grille de l'établissement sous un soleil de plomb, quand l'horloge de son pays sonnait les coups de huit heures. Partout en France, des adolescents râlerent à ce son mais Manon sourit. Tapis dans la masse, elle emprunta les corridors dégradés qui la menèrent à son cours de philosophie. Dans les couloirs résonnaient les mêmes mots continuellement. Les écrans de pixels greffés aux mains adolescentes diffusaient la même vidéo. Personne ne savait quoi en dire de bien sérieux mais les globes oculaires d'une majorité étonnante de ses élèves y étaient attirés.

Au lycée, Manon était invisible. Elle n'avait pas réellement d'ami, on ne lui connaissait aucun loisir, aucune étiquette, comme en avait la plupart des autres jeunes. N'ayant jamais connu l'amitié tout cela ne lui manquait pas le moins du monde. Elle se contentait de vivre l'instant présent, le sourire aux lèvres, le cœur battant pour ces parents. Manon, si elle avait été représentée sur les bande dessinées aurait été un personnage dont la tête serait entourée de

points d'interrogations et de petites ampoules et ce du début à la fin de l'ouvrage : son esprit est toujours en perpétuel ébullition. Alors, pour elle le cours de philosophie est un moment merveilleux.

Le flot d'élèves la mène à la salle où bientôt ce cours, qu'elle attend avec impatience, débutera. Elle ne se doutait nullement quand franchissant le pas de cette porte, quelque chose allait la changer à jamais. Il y a des événements qui bousculent, qui touchent n'importe qui malgré la distance qui sépare l'événement de la personne qui en vit les répercussions. Manon allait, pour la première fois, en être actrice.

La salle de classe du professeur de Philosophie, Madame Pacel, était sans aucun doute la plus agréable de ce lycée parisien. Devant le tableau étaient éparpillés des coussins de divers coloris, ainsi qu'un pouf pour la professeure. Au fond de la salle, rappelant la fonction de cette pièce, se dressaient des tables de travail jaunes. Comme à chaque début de cours, les élèves allaient trouver place sur ses bureaux avant d'être invités par leur professeure à rejoindre l'espace de discussion avec leurs carnets de notes.

— Bien, annonça Mme Pacel, je suppose que vous avez tous visionné la vidéo qui circule depuis quelques heures sur les réseaux. Je crois qu'il convient d'en parler, elle sera donc le sujet de notre cours aujourd'hui. Nous sommes en avance sur le programme, nous avons donc le temps d'aborder ce sujet.

Mme Pacel, les cheveux blonds aux racines blanches rebondissant sur ses épaules au rythme de sa marche rapide, enclencha la vidéo qui se projeta en un flash bleuâtre au tableau et rejoignit le fond de la salle. Ses yeux épiaient chaque réaction de ses élèves. La femme parut intriguée par celle de la jeune Manon dont les yeux reflétaient une intense terreur mêlée à un vif sentiment de rébellion.

Au tableau, un paquebot nommé "l'espoir" accostait sur une côte italienne au milieu d'un flot humain de civils bénévoles, de gardiens de la paix, de médecins, de journalistes et de civils retenus par la police. Des visages déformés par la douleur, l'atrocité dont ils avaient été témoins descendaient du navire Espoir. Soudain, il y eut un hurlement qui fit taire la foule. Un plan zooma sur une migrante décharnée qui criait dans une langue étrangère. Ces doigts malingres et sales s'agrippaient à la barrière du pont d'accostage. Son visage était recouvert d'une couverture grise enveloppant son corps entier excepté ses mains. Ainsi on ne discernait nul trait de son visage mais de sa bouche une langue inconnue des élèves s'échappait. La

caméra qui filmait fit glisser le plan jusqu'à l'objet de sa détresse. Un jeune enfant se débattait dans les flots du port sous le pont de débarquement. Dans la foule, les hommes se dévisagèrent dans l'incompréhension. Un homme couru vers le quai et se jeta à l'eau pour sauver l'enfant. Seulement il était déjà trop tard. L'homme remonta, dans ses bras recroquevillés gisait le corps inerte du petit humain. La vidéo marqua une pause. Il y eut un écran noir. Puis des voix. L'une parla en une langue étrangère et fut traduite en lettres blanches sur l'écran noir. " Je ne pensais plus qu'un acte aussi sincère, respirant l'amour, pouvait être offert à notre peuple par les Européens. Cela montre qu'il existe encore des terriens sur terre, et pas que des gens nommés par leur appartenance à un pays." Une autre annonçait ces mots : "Quand j'ai vu cet homme se jeter à l'eau, je l'ai cru inconscient. Il mettait sa vie en danger pour sauver une vie qui lui était étrangère. Puis une deuxième pensée a bousculé celle-ci : il y avait encore de l'espoir, il y en a toujours à partir du moment où existe des gens comme cet homme, ceux qui prennent une vie pour une vie peu importe sa provenance, des gens démunies de lâcheté." Les voix se sont tues et les élèves ont porté leurs regards sur leur professeure. Les talons de Laurence Pacel martelèrent le lino pour la porter jusqu'au cercle de discussion où l'attendaient ses élèves.

— J'aimerais que chacun dise ce qu'il pense de cette vidéo. Ensuite vous aurez à rédiger une copie simple sur une question que je vous poserais. Augustus, pourriez-vous commencer, s'il vous plaît ?

A l'annonce de cette consigne, Manon frémit. Déjà, dans son esprit, les mots et les idées qu'elle devrait exprimer se mélangeaient. Elle avait, pendant le visionnage, relevé plusieurs points que l'on pouvait soulever. Augustus souleva l'idée que cette vidéo n'était que le fruit d'un tournage réaliste pour faire le buzz sur la toile. Cet avis, soupçonnant la théorie du complot fit bien rire ses camarades. Il ajouta que la valeur qu'il avait retenu était la pitié . Peu à peu, les idées fusèrent et s'énoncèrent. Le visage de Manon se pigmenta de points rouges quand la parole lui fut donnée. Elle parvint, encouragée par sa professeure, d'une voix hésitante, à prononcer un discours tout à fait pertinent.

— Cet homme a agi au prix de sa vie pour celle d'un inconnu, d'une personne appartenant à un groupe que la majorité des européens refusent d'accueillir sur des terres qu'ils disent leurs alors que la Terre n'appartient à personne. On peut voir, au travers de son geste une preuve que l'amitié, la compassion et des valeurs telles que vous en avez citées peuvent lier des peuples et engendrer la paix. C'est la solidarité.

Ces camarades la regardèrent comme ils auraient dévisagé un extraterrestre. Dans le cœur de la jeune fille se rependit la fierté provoquée par la satisfaction de se faire distinguer. Un sourire timide prit forme au coin de ses lèvres fines. La professeure la regarda impressionnée avant de continuer. Les élèves rejoignirent les tables au fond de la salle et commencèrent à rédiger le devoir que Mme Pacel leur avait demandé.

L'esprit de Manon voguait au-dessus de sa copie à carreaux. Il se mélangeait entre les formules, les idées et le plan qu'elle devait faire entrer dans sa composition. Ce que Mme Pacel demandait à cette élève était trop difficile, ce n'était pas à la portée de ses capacités. La place de cette jeune fille n'était pas ici. Sa main traça sur le papier ses pensées les plus pures et sincères.

" C'est lorsque nous devons ouvrir les yeux d'un seul mouvement que la vérité fait le plus mal mais gardez ses paupières closes ne fait qu'aggraver la situation. C'est comme prendre un crédit de douleurs qui coute plus cher à l'âme que de prendre tout en pleine face une fois. Car oui, chaque semaine, chaque jour, aujourd'hui même, des barques de fortune accostent au large de nos pays rêvés. Et je suis inutile à ses pauvres gens. Je n'agis pas pour faire changer leurs images, je n'agis pas pour les aider... Nous nous focalisons sur l'amélioration de notre confort à jamais parfait, car c'est ainsi, l'homme désire toujours plus. Mais ces gens sont quelque part des héros aux rêves banals. Je ne pense pas que nous imaginions vivre ce qu'eux ont traversé : la guerre, la famine, le déchirement des familles, la mort, la traversée et notre ignoble accueil. Ils sont simplement nés au mauvais endroit au mauvais moment, rien de plus. Ils rêvent de droits et de libertés. Des droits fondamentaux chez nous. Je sais que nous ne pouvons pas tous les accueillir mais nous pouvons changer l'image que nous leur avons attribuée. Ces migrants ont vécu ce que l'on ne peut même pas imaginer. Une fois que l'on s'est rendu compte de ceci, on ne peut plus l'ignorer : nous sommes avares de nos droits et nous sommes bien chanceux. L'homme qui s'est jeté à l'eau l'avait surement compris, il a traité ces gens d'égal à égal car c'est ceux qu'ils sont, des hommes. Mais qu'aurais-je fais à la place de cet homme ? Aurais-je été de ceux qui contemple ou de ce qui agisse ? Mais est-ce réellement ma question ? Ne serait-ce pas plus tôt la suivante : Que fais-je encore assise dans cette salle de classe ? Pour faire changer les choses, les idées, ne faut-il pas des actes concrets ? N'y a-t-il pas des causes à défendre, des idées à changer ? Et si je ne le fais pas qui le fera ? La question n'est pas de savoir comment j'aurais agi mais de savoir ce que, aujourd'hui, j'ai décidé de faire contre les injustices. Ce n'est pas en restant ici que je serais la lumière dans l'obscurité de ses vies étrangères et perdues. Je

veux briller dans la vie des gens en leur offrant la lumière que je suis capable de donner comme cet homme.

Je ne savais pas qu'une vidéo, que de simples paroles et images, pouvaient ainsi me révéler à moi-même. Je ne sais pas ce que je ferais pour cela mais je trouverais. Mais j'y parviendrais. "

Manon respira profondément puis quitta la salle aussi simplement qu'elle y était entrée. Ce n'était plus la même jeune fille, elle avait changé et compris. Sa professeure se pencha sur sa copie, prête à rattrapé son élève puis, à sa lecture, s'en ravisa. Elle ne pouvait pas empêcher une étoile de briller.

4 - Au secours (2^{ème} prix ados)

Léana BOUZIANE

- Tu as vu, Eric, la « Croix Rouge » vient donner des cours par chez nous. Je compte m'y inscrire. Ça te dirait de m'y accompagner ?

Eric avait toujours voulu aider les autres et sa philanthropie l'avait poussé à devenir infirmier. Il aimait sauver les gens, soulager leurs souffrances. A trente ans, il était l'un des infirmiers les plus motivés de son service et sa hiérarchie ne tarissait pas d'éloges sur lui. Tous ses collègues l'appréciaient : lui le plus dévoué, le plus agréable de tous. Même les patients ne juraient que par lui.

Alors, quand l'organisation humanitaire de la « Croix Rouge » proposa des cours du soir pour passer le brevet national de secourisme, Eric s'y inscrivit immédiatement avec un ami. Donner de son temps pour soulager les malheurs des gens était pour lui une vocation, un sacerdoce.

Et il comptait bien se démarquer des autres par sa détermination à faire le bien.

Eric aimait l'ambiance qui régnait entre les secouristes, et quand il eut son diplôme, il se proposa pour assurer des permanences aux postes de secours.

C'était un vrai plaisir pour Eric de donner de son temps pour porter secours aux gens.

Très souvent, le soir après son travail ou les week-ends, il allait au local de la Croix rouge et, avec les autres secouristes, il attendait les appels au secours. Il se rendait sur les lieux en camionnette d'urgence dans laquelle se trouvait tout le matériel de réanimation et de premiers secours et prodiguait les soins qu'il fallait. Il adorait ça et pour rien au monde il n'aurait cédé sa place.

Cette occupation devenait peu à peu sa raison de vivre et il y consacrait de plus en plus de temps.

Un jour, Eric fut appelé auprès d'un jeune homme pris d'un malaise dans un concert. Ce dernier avait du mal à respirer, il se sentait oppressé.

Pour le soulager, Eric avait placé sur le visage de l'homme, un masque à gaz.

Mais au lieu d'aller mieux, le jeune se crispait et la vie s'échappait peu à peu de lui. Puis il mourut sous les yeux d'Eric impuissant.

Mais Eric put lire sur son visage une expression de bonheur intense.

Le jeune homme était détendu, ses traits étaient reposés, sa bouche esquissait un léger sourire.

Quel soulagement il avait dû connaître de mourir !

Eric en était certain.

Dans sa précipitation à bien faire, Eric avait oublié de brancher l'oxygène et le masque n'avait rien envoyé du tout. L'homme était mort étouffé.

Mais cet homme qui avait eu l'air si heureux de connaître la mort, fut une révélation pour Eric.

Et il décida, à partir de cette minute, qu'au lieu de sauver les gens, il les aiderait à mourir dignement. Puisque cette mort si redoutée avait l'air d'une délivrance.

A chaque fois qu'il se rendait sur les lieux d'un accident, il avait le cœur battant et l'air serein.

Il était heureux de délivrer une personne. Pour lui c'était devenu un devoir sacré, une mission qu'il se devait d'accomplir. Il ne faisait rien de mal, au contraire : il aidait les gens à bien mourir, sans douleur aucune.

Il ferait le bien sans aucune reconnaissance.

Ces morts subites lui provoquaient de tels doses d'adrénaline qu'Eric en était devenu accro. C'était comme une drogue pour lui, une drogue dont on ne peut se passer.

Et, c'était une trop forte dose de tel médicament qui faisait cesser le cœur de battre, c'était un masque à oxygène qui n'envoyait rien d'autre que du vide, c'était une hémorragie mal stoppée...

Il avait trouvé maints moyens subtils de provoquer la mort et toujours elle paraissait naturelle.

Il était passé maître en l'art de tuer et ça lui plaisait.

Les collègues voyaient bien qu'avec Eric, il y avait souvent des fins tragiques, mais il semblait tellement motivé, tellement investi dans sa mission de sauver les gens et c'était un très bon infirmier reconnu que personne n'aurait osé remettre en doute ses compétences.

Il se donnait à fond dans cette entreprise, dormant très peu la nuit pour pouvoir assurer des gardes, restant même des week-ends entiers au local.

Jusqu'au jour où, en pleine rue, à cause de la fatigue accumulée, il fut pris d'un malaise cardiaque. La douleur fut si violente qu'il perdit connaissance. Lorsqu'il revint à lui, une camionnette de secours de la Croix Rouge était à ses côtés et des secouristes lui donnaient les premiers soins. Un jeune homme lui appliquait un masque à oxygène. Mais à la grande stupeur d'Eric, le masque n'envoyait rien et le jeune homme le tenait fermement de sorte qu'Eric ne pouvait s'en défaire.

Eric voulait crier, appeler au secours, hurler. On était en train de le tuer mais il était trop faible pour lutter, il ne pouvait que subir ce qu'on lui faisait.

- Non, pas lui, on ne pouvait pas le tuer, pas lui, pas maintenant, il était jeune et voulait vivre, non, non !!!!

Il regarda le jeune homme d'un air implorant. Celui-ci souriait de le voir ainsi se détendre peu à peu devant la mort.

Doucement, il se pencha vers lui et murmura :

- Vous vous rappelez une certaine Solange Dupré ? C'était ma mère et vous l'avez lamentablement aidée à mourir alors qu'elle aurait pu survivre. Je ne vous laisserai pas continuer votre sale boulot. Je vais vous aider à être heureux moi aussi selon votre vision du bonheur : la mort est si douce. Vous ne sentirez rien. Vous avez de la chance d'être tombé sur moi.